L'ESPRIT NOUVEAU

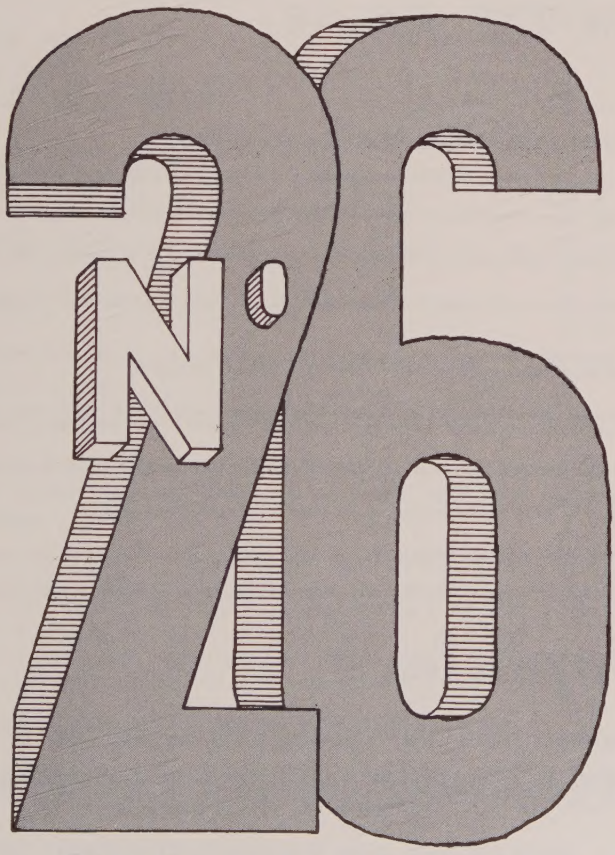
NUMÉRO SPÉCIAL CONSACRÉ A

Guillaume Apollinaire

ONT COLLABORÉ
A CE NUMÉRO :

Pierre Albert-Birot
Céline Arnauld
Paul Dermée
Fernand Divoire
Fernand Fleuret
Yvan Goll
Henri Hertz
Louis Marcoussis
Francis Picabia
Pablo Picasso
Roch Grey
André Salmon
Alberto Savinio
Tristan Tzara
Giuseppe Ungaretti

ABONNEMENTS
SERVICE DE VENTE
Librairie Jean BUDRY & Cie
3, Rue du Cherche-Midi, Paris VIe



INÉDITS

DE

GUILLAUME APOLLINAIRE

★

Autographes

★

Portrait de Guillaume Apollinaire

★

lithographie originale

de

LOUIS MARCOUSSIS

PRIX DU NUMÉRO
FRANCE : 6 frs. 00
ÉTRANGER : 7 frs. 50

ÉDITIONS DE L'ESPRIT NOUVEAU
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 150,000 FRANCS
35, RUE DE SÈVRES
PARIS (VIe)

SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS DE L'ESPRIT NOUVEAU

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 150.000 FRANCS

Siège social : 35, Rue de Sèvres, Paris

L'ESPRIT NOUVEAU

Directeurs OZENFANT & CH.-E. JEANNERET

ADMINISTRATION : 35, RUE DE SÈVRES, PARIS (VIe)

ADRESSES :

DIRECTION ET RÉDACTION " SOCIÉTÉ DE L'ESPRIT NOUVEAU "
35, Rue de Sèvres, Paris.

VENTE ET ABONNEMENTS : LIBRAIRIE JEAN BUDRY & Cie,
3, Rue du Cherche-Midi, Paris.

TÉLÉPHONE : FLEURUS 30-53

ABONNEMENT D'UN AN { FRANCE : 70 FRANCS / ÉTRANGER : 85 FRANCS

PRIMES RÉSERVÉES AUX SEULS ABONNÉS :

Gravures tirées sur papier de luxe, numéros spéciaux, suppléments, quel qu'en soit le prix marqué.

La **Direction** reçoit tous les après-midi, sauf le samedi, de 17 à 18 h. à la Revue. 35, Rue de Sèvres.

*

Les ouvrages envoyés pour compte rendu doivent être adressés impersonnellement à la Direction, en double exemplaires.

*

Reproduction et traduction des œuvres et illustrations publiées par " L'ESPRIT NOUVEAU " interdites pour tous pays, citations du présent numéro autorisées avec indication de source.

*

Les manuscrits ne sont pas retournés, les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

*

L'acceptation d'un manuscrit par le Comité de lecture ne constitue pas engagement d'insérer.

*

Les conditions actuelles de la librairie ne nous permettent aucun service gratuit.

*

Tout changement d'adresse doit être accompagné de deux francs pour la confection des nouvelles bandes.

Bibliophiles :

" L'ESPRIT NOUVEAU " tire en plus de son édition normale
une édition spéciale de Grand Luxe sur papier de fil
tirée à 20 exemplaires

DEMANDEZ LES RENSEIGNEMENTS SUR
L'ÉDITION DE LUXE

Les éditions G. Crès et Cie

21, Rue Hautefeuille, 21 — PARIS (VI.) R. C. SEINE 100.412

Réimpression : *21e à 30e éditions*

ELIE FAURE

HISTOIRE DE L'ART

TOME IV

L'ART MODERNE

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET TRÈS AUGMENTÉE

avec 301 illustrations, dont plusieurs nouvelles

Un volume in-8 (16×23) Broché . . . . . 30 fr. »
Relié demi-chagrin à coins . . . . . 57 fr. 50

Déjà parus dans cette nouvelle édition :

TOME Ier : **L'Art Antique**, 203 illustrations. Broché . . . . 30 fr. »
Relié demi-chagrin à coins. . . . . 57 fr. 50
TOME II : **L'Art Médiéval**, 307 illustrations. Broché. . . . 30 fr. »
Relié demi-chagrin à coins . . . . . 57 fr. 50
TOME III : **L'Art Renaissant**, 246 illustrations. Broché . . . 30 fr. »
Relié demi-chagrin à coins . . . . . 57 fr. 50

Les quatres volumes ensemble :
Brochés, **120** fr. ; réliés demi-chagrin à coins, **230** fr.

Par suite de l'augmentation des prix de reliure, nous sommes obligés de porter à 230 francs le prix des quatre volumes reliés, et à 57 fr. 50 le prix de chaque volume.

ANCIENNE ÉDITION. — Il n'existe plus de séries complètes, ni brochées, ni reliées, de l'ancienne édition. Nous disposons seulement encore de quelques exemplaires reliés, dépareillés, de chaque tome, au prix de **50** fr., et de quelques exemplaires brochés du tome I au prix de **25** fr.

NOUVELLE ÉDITION. — On peut dès maintenant se procurer la série entière des quatre tomes brochés de cette nouvelle édition.

Les exemplaires reliés seront prêts le 15 août.

LIBRAIRIE JEAN BUDRY & Cie

PARIS, 3, Rue du Cherche-Midi

THÉATRE SERGE DE DIAGHILEW

SÉRIE D'OUVRAGES SUR LES BALLETS RUSSES

Vient de paraître :

LES BICHES

Ballet avec chant, musique de Francis POULENC, chorégraphie de LA NIJINSKA. Rideau, décor et costumes de Marie LAURENCIN

Ce livre contient les articles de Jean COCTEAU et de Darius MILHAUD, 15 dessins en couleurs de Marie LAURENCIN, un portrait de F. Poulenc, par M. LAURENCIN, un portrait de La Nijinska par J. COCTEAU, une page de la partition et des documents photographiques sur la réalisation du ballet formant un volume séparé.

Édition de grand luxe en deux volumes in-4° carré, tirée à 260 exemplaires numérotés, dont 60, numérotés de 1 à 60, sur papier de Hollande van Gelder, et 200, numérotés de 61 à 260, sur papier vélin des Manufactures d'Arches, plus 75 exemplaires hors commerce.

Exemplaire sur Hollande. . . . . **450** francs
— — vélin d'Arches. . . . . **350** —

LES FACHEUX

Comédie-ballet d'après MOLIÈRE, par Boris KOCHNO
Musique de Georges AURIC, chorégraphie de la NIJINSKA
Rideau, décors et costumes de Georges BRAQUE

Ce livre contient les articles de Jean COCTEAU et Louis LALOY, 24 dessins en couleurs de Georges BRAQUE, un portrait de G. Auric par J. COCTEAU, une page de la partition et des documents photographiques sur la réalisation du ballet formant un volume séparé.

Édition de grand luxe en deux volumes in-4° carré, tirée à 425 exemplaires numérotés, dont 40, numérotés de 1 à 40, sur papier de Hollande van Gelder, et 385, numérotés de 41 à 425, sur papier vélin des Manufactures d'Arches, plus 75 exemplaires hors commerce.

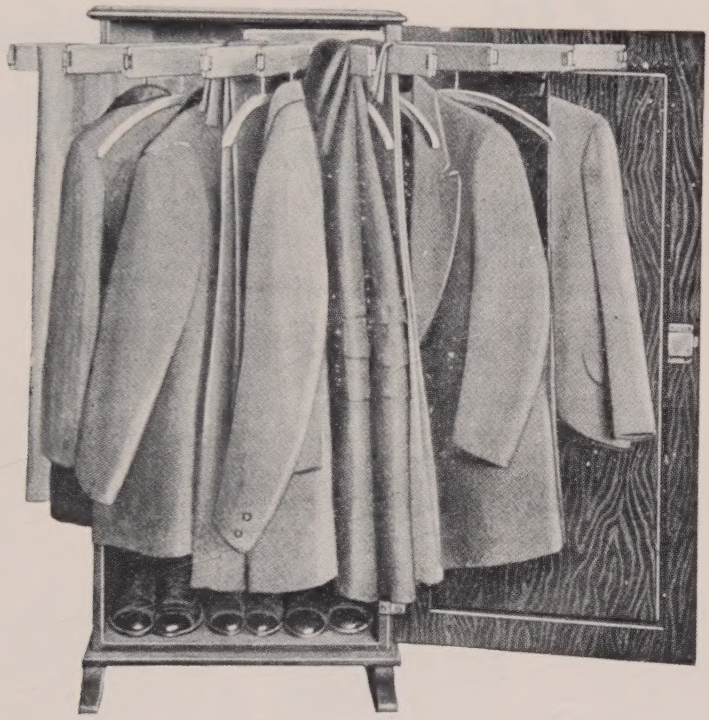
Exemplaire sur Hollande. . . . . **450** francs
— — vélin d'Arches. . . . . **350** —

LA LIBRAIRIE JEAN BUDRY & Cie, DÉPOSITAIRE DE LA REVUE L' « ESPRIT NOUVEAU », FOURNIT TOUS LES LIVRES DANS LES DÉLAIS LES PLUS COURTS. SERVICE SPÉCIAL D'EXPORTATION.

L'ESPRIT NOUVEAU

..... L'architecture actuelle ne solutionne plus la question moderne du logis et ne connait pas la structure des choses....

L. C.



Voici ouverte l'armoire Innovation.
N'est-ce point là une solution apportée à la question moderne du logis

INNOVATION

TRADE MARK

104, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS

LA CYCLO-MOTO

Peugeot

SOLUTIONNE DÉFINITIVEMENT LE PROBLÈME DE LA BICYCLETTE A MOTEUR

Plus de côtes ! Plus de fatigue !

MODÈLES ÉTABLIS POUR HOMME ET DAME

★

Notice franco sur demande

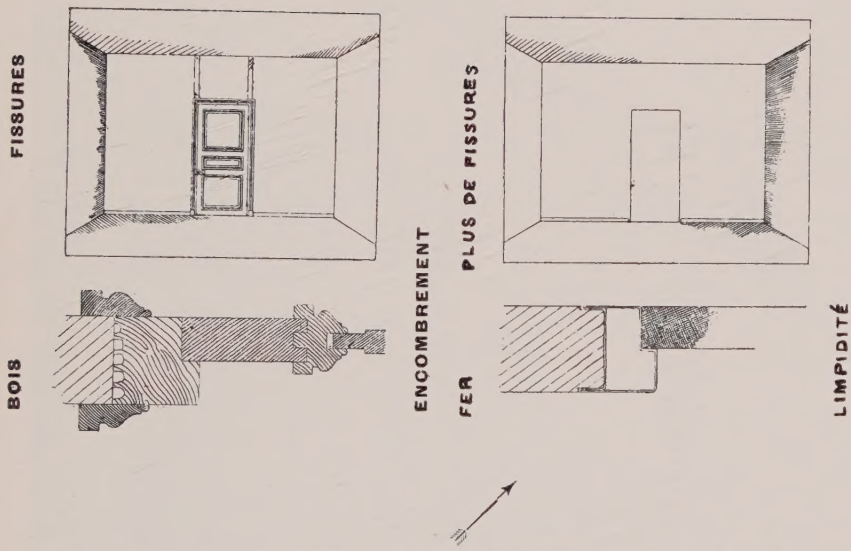
Magasin de vente et d'exposition : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

Ouvert le samedi après-midi

R. C. SEINE 78.412

L'ESPRIT NOUVEAU

RONEO



Voici le pas franchi par la nouvelle porte RONEO : Grâce aux progrès de l'industrie, à la création de machines puissantes et rapides, une porte de construction séculaire est remplacée par un nouvel élément tout de perfection, d'exactitude, de solidité. Un facteur d'esthétique moderne de la plus grande importance se trouve acquis : *le pis aller* qui faisait dévier l'objet d'utilité vers des fins décoratives est aboli, l'objet utile prend sa place discrète dans un ensemble qu'on peut dès lors débarrasser des éléments importuns.

La Porte RONEO est amenée au chantier tout equipée : huisserie, fermente (fiches et serrures dissimulée). Elle est posée entre sol et plafond. Et les galandages sont montés tout autour : il n'y a plus d'ajustage.

Par la suite, la porte RONEO *en fer*, est indéformable, ne fissure pas. *Elle ne nécessitera jamais de retouches.*

Voici la nouvelle porte créé par RONEO

27, BOULEVARD DES ITALIENS, PARIS

PLEYELA

« Enregistrée mécaniquement, la pensée du compositeur sera fixée à jamais, sans intervention étrangère, tel le peintre peint son tableau. Délivrant désormais de l'obsession de l'exécution manuelle, le mécanisme du Pleyela apporte à l'exécution de toutes les formules pianistiques existantes, la possibilité du jeu simultané de vingt ou trente doigts agiles, sûrs, se déplaçant dans des vitesses vertigineuses, avec un maximum de sonorité. On composera pour le Pleyela. Jusqu'ici il fallait un point de départ : on enregistra donc des œuvres instrumentales ou l'on transcrivit l'orchestre. C'est ce qui nous vaut les très complets fragments du " Sacre " sur le Pleyela. Posséder le " Sacre " chez soi, pour soi et le faire sonner en appuyant simplement sur un déclic, et même si l'on veut y mettre un peu de soi. Posséder sa bibliothèque d'œuvres musicales, comme l'amateur d'art sa collection de photos !

A.-J.

LES REVUES

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
Dir Jacques Rivière
3, *Rue de Grenelle* PARIS

LATITUDE-SUD 18e
Dir. Pierre Camo
TANANARIVE. *Ile de Madagascar.*

BYTOVA KULTURA (Éd. tchèque).
WOHNUNGSKULTUR (Éd. allem.).
Revue pour l'art industriel
Dirs Markalous et Vanek
14, *rue Josefska.* BRNO (Brünn).
Tchécoslovaquie.

DER QUERSCHNITT
Dir. H. v. Wedderkop
40, *Lütticherstr.* KÖLN
Dir. des éd. Querschnitt: A Dreyfus
15, *Schillerstrasse* FRANCFORT-S-M.

VERAIKON
73, *Stefanikova tridu cis* 8 PRAGUE

DISK
Dirs { KREJEAR, SIEFFERT, K. TEIGE }
Černá 12 a PRAGUE

LES 7 JOURS
Dir Taïroff
Kamerny theatre MOSCOU

BOTTEGA DI POESIA
Via del monte Napoleone, 14
MILAN

ZÉNIT
Dir Lioubomir Mitzitch
36, *Obilitchev Venatz*, 36
BELGRADE

LA VIE DES LETTRES
Dirs N. Beauduin et W. Speth
20, *Rue de Chartres* NEUILLY

PHILOSOPHIES
Rédaction: 50, *rue de Douai* PARIS
Administration: 13, *Paul-Cabet* DIJON

HET OVERZICHT
105, *Chaussée de Turnhout*
ANVERS

LA REVUE DES PAMPHLÉTAIRES
Dir John Brown
en Octobre

VIENT DE PARAITRE
Dirs René Gas et Émile Borel
21, *Rue Hautefeuille* PARIS

ZWROTNICA
Dir Thadée Peiper
Jagiellonska, 5 CRACOVIE

DE STYL
Dr Theo Van Doesburg
Avenue Schneider, 64 CLAMART

LE DISQUE VERT
Dir Frantz Hellens
1385, *Chaussée de Waterloo*
UCCLE BRUXELLES

MERZ
Dir. Kurt Schwitters
Waldhaïnnstr, 5 II HANNOVRE

LA VIE
Dirs Marius-Ary Leblond
10, *Rue du Cardinal Lemoine*,
PARIS

REVUE DE L'AMÉRIQUE LATINE
Dir Ernest Martinenche
Réd. en chef Ch. Lesca
V. Garcia Calderon
Chez Exprinter, 2, *Rue Scribe*,
PARIS

DAS KUNSTBLATT
Dir Paul Westheim
Potsdam-Wildparck BERLIN

MA
26, *Amalienstrasse* VIENNE

SELECTION
Chronique de la vie artistique et littéraire
166, *Av. Ch. de Preter* ANVERS

STAVBA (L'EDIFICE)
Revue d'art et d'architecture
Dir délégué Ch. Teige
3, *Kolkovna* PRAGUE Ie

GANDIREA
Fond. Prince Charles
BUCAREST

EUROPE
7, *Place Saint-Sulpice*, PARIS

L'ARCHITECTURE VIVANTE
Dir Badovici
édition Morancé
30, *rue de Fleurus* PARIS

le mois prochain

L'ESPRIT NOUVEAU

sur beau papier

L'ESPRIT NOUVEAU

Pour les réabonnements, voici un détail significatif :

Quand votre abonnement est échu, l'étiquette d'envoi du numéro vous le signale en temps utile. A ce moment-là, chacun reçoit une carte-lettre l'avisant que sans réponse du destinataire, la librairie de l'ESPRIT NOUVEAU, Budry & Cie, fera présenter un remboursement postal (pour la France, la Suisse et la Hollande). Certains abonnés oublient cet avertissement et n'accueillent pas le remboursement postal.

Voici ce qu'il en coûte :
Première carte postale : 0.45 ; Frais de remboursement : 1.70 ; Avis de la poste : 0.90 ; Nouvelle carte à l'abonné : 0.45 ; Nouveau remboursement : 1.70. Total : Fr. 5.20.

Ce fait multiplié coûte infiniment de peine et beaucoup d'argent bien inutilement.

Les abonnés des autres pays que ceux ci-dessus indiqués nous obligeraient en envoyant en temps voulu le montant de leur réabonnement par chèque, mandat-carte, etc...

MERCI AUX NOUVEAUX ABONNÉS DE CES DERNIERS MOIS. SI LES ABONNEMENTS NOUVEAUX CONTINUENT A NOUS PARVENIR EN NOMBRE SUFFISANT NOUS APPORTERONS AU COURS DE L'ANNÉE DE NOUVELLES AMÉLIORATIONS A VOTRE REVUE.

FAITES SOUSCRIRE TOUS CEUX QUI S'INTÉRESSENT A L'ESPRIT NOUVEAU.

La Plante

Aux frontières de la vie, Cyprienne Vandas
vivait sur ces confins de l'instinct qui
illumine à peine un petit soleil
momentané, ~~aussi~~ triste ~~qu'une~~ comme l'étoile
solitaire au ciel presque couvert
d'un soir d'orage.
Cyprienne Vandas avait de la grâce et
le don merveilleux de l'élégance qui
transforme un chiffon en merveilles [illegible]
[illegible]
[illegible] et de coloris
Le désintéressement usait sa vie jour
après jour et la jeunesse, peu à peu,
lui tombait ainsi que dans les vergers
~~s'écoulent~~ tombent les pétales quand le
printemps défleurit.
Riait-elle ? on sentait bien qu'elle
ne se doutait pas de la tristesse qui
l'enveloppait. ~~Et~~ Il semblait qu'
elle eut à peine conscience des
souvenirs qui la rattachaient à
l'humanité. souvenirs ! ~~Dans sa mémoire~~ c'était il y
~~avait~~ dans un tout petit village, ~~et~~ le bruit
des fléaux frappant en cadence sur
l'aire à battre le blé (car les machines
américaines y étaient encore
inconnues,) ~~il y avait~~ c'était une pauvre
église et de douces paroles, des
croyances qui s'~~effaçaient~~ envolaient l'une

après l'une, ~~il y avait encore~~ c'était aussi un baiser et des promesses qui s'oublient. Il était parti au régiment et Cyprienne Vandar avait quitté le village et dans sa mémoire les noms tous les noms, ~~elle ne pouvait les retrouver~~ s'étaient effacés de soi-même. [Parfois, elle y pensait quelques instants pour essayer de se les rappeler, mais ils avaient fui comme l'eau pure s'écoule de la source et n'y revient jamais.

Nulle joie véritable, rien que le rire immodéré, les veilles et l'éclairage agiorno des bars et des Musics-Halls ! Nulle épargne ni de tendresse ni d'argent. ~~[illegible]~~

Dans cette existence que le crépuscule assombrissait lentement, les amitiés n'existaient pas plus que l'amour. Des liaisons les remplaçaient auxquelles le coeur n'avait point de part et devant et derrière elle, au sein de cette solitude, deux gouffres noirs figuraient le passé et l'avenir.

Mais une douceur saignait au coeur solitaire de cette enfant perdue...

Elle avait oublié qui ~~qui donc~~ lui avait donné cet hortensia fleuri dans un pot de fleurs ?

~~Cyprienne Vandar n'aurait pas su le dire~~...

~~Ce~~ ce végétal dont elle ignorait même le nom qu'elle avait voué une amitié, une tendresse où elle avait mis inconsciemment tout l'amour inemployé de son être, toute la passion dont son cœur débordait, toute l'humanité qui gonflait cette âme dont on n'avait pas eu pitié...

Et c'était à ces pétales des grandes fleurs s'étaient ridés comme des paupières, ils avaient chu sur le terreau noir du joli pot rose. Peu à peu, les feuilles avaient séché. Cyprienne Vandar n'en arrosait pas moins chaque matin et chaque soir les ~~petit~~ fleurs fanées. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ Elle ne cessa point de répandre ~~[illegible]~~ ces libations.

Quand il n'y eut plus dans le pot qu'un ~~bout de~~ bâton noir qui semblait la réduction d'un poteau frontière entre la vie et la mort. Et ce bout de bois sinistre elle l'appelait „la plante" n'ayant pas trouvé de dénomination plus précise ni mieux appropriée.

Quand la guerre survint, Cyprienne Vandar ne paya plus sa chambre d'hôtel et les années passèrent jusqu'au moment où on lui signifia qu'elle ne bénéficiait plus du „moratorium", qu'il fallait payer ou déguerpir.

Elle n'eut aucune révolte intérieure car elle n'avait jamais compris qu'elle pût profiter du moratoire, mais après plusieurs années elle estimait qu'un droit s'était créé en sa faveur. Aussi crut-elle de son devoir de faire une scène à l'hôtelière, scène violente qui se termina au poste où tout s'arrangea lorsque Cyprienne Vandar eut promis de quitter l'hôtel. On lui laissait même emporter ses affaires... Elle partit en fiacre. Une grande malle était près du cocher tandisque dans ses bras, Cyprienne Vandar tenait passionnément « la plante » et dans le nouvel hôtel où elle alla loger un fin fond d'un autre quartier, elle la contempla longtemps et rêveusement. cette nuit-là avant de se mettre au lit.

[Le moratoire lui avait fait perdre l'habitude de payer chaque semaine et bientôt il fallut s'en aller. [Un matin, Cyprienne Vandar quitta l'hôtel, emportant « la plante » entourée d'un journal. Elle s'assit dans un petit café de la place Pigalle et écrivit un pneumatique au patron de son nouvel hôtel. Elle disait qu'obligée de partir inopinément en voyage, elle donnait congé mais que dès son retour, elle irait régler la note et reprendre sa malle.

Puis Cyprienne Vandas, portant « la plante » alla jusqu'au chez Germaine une de ses anciennes copines qui était devenue chic et avait un appartement dans le quartier de l'Europe.

Elle lui confia « la plante » et s'en alla vivre un jour le jour ou plutôt à la nuit avec une seule robe, avec la seule chemise qu'elle avait sur le dos et qu'elle lavait la nuit dans la cuvette avant de s'endormir.

Durant ce temps, elle pensait à « la plante » miraculeusement sauvée qui travaillait dans un coin tombée au fond d'une cuisine.

Tous les deux ou trois jours, Cyprienne Vandas se levait plus tôt que de coutume, un peu avant midi et allait voir « la plante » chez Germaine qui généralement la retenait à déjeuner.

L'instinct de mère, d'amie et d'épouse qui végétait en elle, et dont « la plante » était à la fois le signe et l'objet se satisfaisait ainsi. La mélancolie désordonnée et sale de la cuisine de Germaine ne la frappait même pas, tant Cyprienne Vandas, cette nomade, était accoutumée

à l'inconfort des hôtels meublés ! L'image d'une cuisine avec son fourneau à gaz s'évoquait en son âme l'idée un luxe fabuleux, d'une tranquillité familiale et plantureuse...

Une fois, Cyprienne Vander ne put aller voir « la plante » durant une quinzaine de jours

Elle y courut un matin, emplie du bonheur sans mélange de la revoir, mais en passant devant la loge, au bas de l'escalier de Germaine, la concierge l'arrêta, lui disant avec brusquerie qu'il n'y avait personne que « Madame Germaine » avait déménagé à la cloche de bois, la nuit d'avant.

Cyprienne Vander eut comme un éblouissement, elle manqua tomber, mais ne sachant que répondre, elle refoula sa peine et son inquiétude et sortit en proie au plus grave, au plus silencieux désespoir.

« La plante » était perdue, elle en avait le pressentiment ! Germaine avait en sans doute, des choses plus utiles, plus précieuses à ~~emporter~~ déménager.

Elle la rencontra trois jours plus tard, et n'osa pas lui parler de la plante.

Peu à peu, ce fut Cyprienne Vander qui s'étiola comme un végétal planté dans un terrain qui ne lui convient pas.

Le coup avait été trop rude pour cette âme tendre, égarée et si simple qu'il fallait bien qu'à jamais elle demeurât ~~[illegible]~~ incomprise.

On la porta, un soir, à l'hôpital où pour la première fois, elle fut entourée de soins et d'une douceur si inespérée, que ses croyances ~~[illegible]~~ comme des oiseaux migrateurs, à la belle saison. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ Elle imaginait un paradis où « la plante » de nouveau verdoyante ouvrait de grandes fleurs dans une lumière éblouissante, faite d'or éclatant et de bleu profond.

Un matin, Cyprienne Vandar mourut souriante et les bras croisés. C'était juste au moment où la plante se ressuscitait dans le pot rose, au soleil printanier, sur la fenêtre de la concierge qui l'avait recueillie et soignée, ~~« la plante » ressuscitait. Et tandis que la bâton noir~~ se en jaillissait sortait une jeune pousse en juillet ~~[illegible]~~ elle était de ce vert tendre et presque transparent qui est la couleur des premières étoiles.

Guillaume Apollinaire

Conte manuscrit inédit par Apollinaire

Collection Ozenfant

PREMIERS POÈMES DE 1902 [1]

ÉPOUSAILLES

A une qui est au bord de l'Océan.

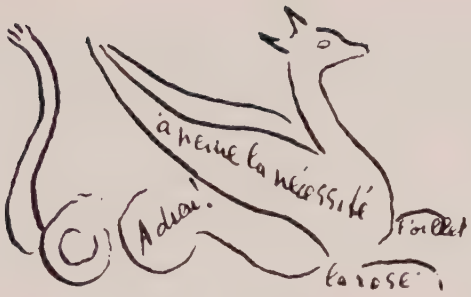
L'amour a épousé l'absence, un soir d'été ;
Si bien que mon amour pour votre adolescence
Accompagne à pas lents sa femme, votre absence,
Qui, très douce, le mène et, tranquille, se tait.
Et l'amour qui s'en vint aux bords océaniques,
Où le ciel serait grec si toutes étaient nues,
Y pleure d'être dieu encore et inconnu,
Ce dieu jaloux comme le sont les dieux uniques.

VILLE ET CŒUR

La ville sérieuse avec ses girouettes
Sur le chaos figé du toit de ses maisons
Ressemble au cœur figé, mais divers, du poète
Avec les tournoiements stridents des déraisons.
O ville comme un cœur tu es déraisonnable.
Contre ma paume j'ai senti les battements
De la ville et du cœur : de la ville imprenable
Et de mon cœur surpris de vie, énormément.

WILHELM KOSTROWITZKY.

(1) *Publiés par* La Grande France *et réimprimés par* La Vie.



GUILLAUME
APOLLINAIRE

Madame de Kostrowitzki laissa à la postérité l'indéchiffrable énigme de son origine. Catholique, elle s'avouait pourtant de nationalité russe, mais parlait sa langue natale avec un accent étranger très prononcé et sa figure, ciselée à outrance, portait le caractère international attaché au beau féminin en bloc.

Il est connu qu'elle vint de cette partie de la Pologne qui, avant l'union de Horodlé (1410), faisait le pays indépendant et barbare qu'on appelait Lithuanie. Mais personne n'a su au juste les péripéties de sa vie mouvementée. Elle séjourna à Rome, où naquirent ses deux fils, Guillaume et Albert; à Monte-Carlo, au centre même du luxe et des aventures, où les enfants reçurent une éducation très soignée. Leur acte de naissance ne portait que le nom de la mère, de cette femme très courageuse, très dévouée et très belle qui leur évita les négligences propres à la destinée des enfants pauvres.

Guillaume Apollinaire écolier, ressemble dans sa collerette et sa veste bien ajustée, à un petit riche suffisamment dressé pour affronter les embûches de la vie mondaine.

La Méditerranée est grosse de traditions. L'esprit des collégiens suit les méandres de toutes les histoires qui courent sur ses rives, qui emplissent les manuels en vers ou en prose, raccourci des épopées appropriées à leur âge et le nom de cette mer fabuleuse s'incruste dans leur mémoire martelée par son effet sublime.

Guillaume Apollinaire passa son enfance, les premières années de sa jeunesse déjà consciente, dans le pays monégasque, au bord de la Méditerranée, et l'empreinte de ce séjour orna son esprit d'un éclat spécial, tout particulier à la race latine, en émoussant en partie l'hérédité slave.

Du haut des rochers monégasques, on voit la mer très loin, le regard

* Idéogramme d'Apollinaire.

fouille le large et cherche à deviner les terres avancées sur les flots, dispersées en îles qui ressemblent à des pétales de roses illuminés par le soleil, l'Italie et la Grèce pleines de souvenirs. L'homme jeune que la force des circonstances oblige aux études classiques, prend goût et au lieu d'être un écolier routinier et dolent, s'adonne avec amour aux grands esprits du passé — de ce passé qui régna au bord de la Méditerranée.

Amoureux du soleil, du pays qui créa à la base de son imagination l'enchantement d'un printemps éternel, Guillaume de Kostrowitzki choisit un pseudonyme qui à lui seul précise l'état de son âme juvénile.

Ce n'est pas dans le calendrier, entre les vénérables vieillards, les jeunes martyrs, et les femmes bienfaisantes qu'il le trouva, ni en souvenir des philosophes et des poètes de l'antiquité.

A petits pas, encore enfant, il parcourait les vastes parages du Vatican, se perdait dans l'infini labyrinthe des couloirs, des salles, des rotondes, gigantesque centre où l'artifice du génie fixa une éternité aussi durable que la terre...

Elève des prêtres, émerveillé du culte prodigieusement bariolé de la religion catholique, il savait que Dieu le Père et son Fils incomparable et le Saint Esprit, chose démesurée et nébuleuse, gouvernent le monde, guident les petits enfants sages perdus dans la nuit, punissent les indociles. Mais aucun manuel n'indiquait Celui qui détient la résolution de tous les mystères — enveloppe éblouissante de cette autre création, de cet autre monde plein lui aussi de miracles, le monde artificiel sorti de l'esprit tourmenté des hommes, le monde des Arts.

Les légendes, les mythes, les grandes épopées antiques, clament d'un bout à l'autre du temps de leur durée, le nom d'Apollon, se soumettent à ses exigences, à sa règle impérieuse, à sa pression à la fois voluptueuse et tenace. Entouré de muses, de ces femmes féeriques, les plus belles du monde et chacune portant un nom aussi merveilleux que l'art qu'elle représente, on le retrouve ce Dieu magicien, si étroitement mêlé à la religion catholique, que peut-être le futur Guillaume Apollinaire encore enfant, se signa religieusement devant la divine effigie campée au milieu d'une salle aussi ronde que la terre, aussi rouge que le sang, le même que versa le Christ. C'est sous les auspices de ce Dieu séduisant et raffiné, plus beau qu'une femme la plus inspirée, la plus charnelle, que Guillaume de Kostrowitzki devint Guillaume Apollinaire.

La vie au pays monégasque, c'est l'apothéose de la richesse, l'effervescence monétaire internationale, le pathétique de la roue tournante où s'écrasent les imprudents. Les larves de tous les succès, de tous les amours, de toutes les débâcles, tapissent les terres qui fuient la rade de Toulon, les côtes austères et besogneuses où la Méditerranée porte les teintes d'un Océan, et s'étalent, se hissent, varient à l'infini défendus par les murailles des Alpes, et à Nice deviennent pareilles à une serre aux senteurs asphyxiantes. Tout semble possible. On voit des cas fantastiques où le crime caché dans un portefeuille, crée le bonheur si passionnant que celui qui résiste semble deshérité et puéril. L'atmosphère même exhale les miasmes de folie et d'extravagance princières.

Guillaume Apollinaire isolé par son jeune âge, école, sévérité maternelle, aspira avide, de loin, le mystérieux et gigantesque bas-fond aventureux de cette vie oisive et scabreuse...

Ensuite vinrent les misères de Paris, les servitudes qui abattent les jeunes gens pauvres, qui avilissent les faibles, qui excitent ceux qui ayant trop approché la vie des riches, las d'attendre, méfiants dans

Apollinaire par Picasso. — Extrait du « Picasso » par Maurice Raynal (Crès).

l'avenir, créent eux-mêmes leurs embûches et y glissent comme le ver sous terre.

Guillaume Apollinaire traversa tous ces dangers, et comme un saltimbanque expert dans son métier, garda l'équilibre, même en trébuchant.

Il aima les belles postures admirées dans les chefs-d'œuvre de Rome, dans l'apparat exorbitant des basiliques, de pied en cap bardées de marbre, de malachite, de lapis-lazuli, assurées d'un service d'hommes ayant reçu le dressage traditionnel, plus parfait que celui des cours royales.

Il aima leur art d'exalter les apparences, de cacher le vrai fond de leur vie sous le calice, étoile étincelante d'hostie qui, élevé par des mains souvent impures, brille au-dessus des innocents prosternés devant l'incorruptible simulacre de la purification.

Né poète, Guillaume Apollinaire pris dans l'engrenage de toutes les provenances, garda jalousement la piste de son avenir, et servi par son art, sut occuper le centre où convergeaient les intérêts littéraires et artistiques du moment. Etranger, personne ne s'y opposa : ses qualités, ses défauts se confondaient sous le charme d'un politicien de grande envergure qui, dès le début, comprit le danger de la franchise, la nécessité du compromis. Les traits de sa figure taillés à la manière d'une médaille antique, portaient une empreinte de sa destinée violemment charnelle, dévotement poétique — peut-être une hérédité touchant les marches des sanctuaires où les Borgia traînèrent leurs mantes brodées de perles et de diamants, prédisposait Guillaume Apollinaire à exercer une pression apparemment pacifique sur son entourage, lui-même pliant, rebelle, sous l'impétuosité de sa mère inlassable dans son désir d'amour et de prospérité.

Quand les gens s'aperçurent qu'ils ne servaient que sa gloire, il était trop tard pour le destituer. Véritable organisateur des faits, des idées, lambeaux échappés aux esprits peu inventifs, souvent butés, jamais larges, le sien était un appareil qui précisait le clair-obscur des choses vagues, inutilisables pour ceux qui les avançaient — et il en profitait, être voluptueux qui souvent bâillait sous les accès de paresse — désir de vivre et de posséder tous les biens de la terre. Il se voudrait roi, homme qui transforme la soupe de ses vassaux en collier de perles, non pour orner le cou d'une maîtresse, mais le sien gonflé d'insatiables désirs.

Aucun geste de son esprit ne correspondait avec ses attitudes dans la vie ; les confondre c'est offusquer l'art, cette déviation du courant naturel à chacun, accessible seulement à ceux qui, doués d'une qualité de triage exceptionnelle, prennent goût à se voir à la place du soleil.

Guillaume Apollinaire mourut brusquement en 1918 d'une maladie qui sévissait en Europe après la guerre. Sa mère le suivit de près, et du Mexique, on apporta la nouvelle de la mort de son frère. Tel un cyclone, son dernier souffle aspira tout ce qui lui appartenait par le sang, ne laissant dans la vie que les éléments étrangers, venus à la suite de son existence tumultueuse.

***

A dix-huit ans, Guillaume Apollinaire déjà docte comme un vieux sorcier, composa *l'Enchanteur Pourrissant.*

C'est à tort qu'on le compara au Faust de Gœthe, jugement facile et superficiel, s'appuyant sur les affinités d'aptitude philosophique de deux poètes, sur leur amour du mythe.

L' « Enchanteur Pourrissant » n'est pas un drame formidable et terrifiant, conduit avec une logique de longue haleine merveilleusement agencée, une œuvre travaillée dans des monologues, dialogues et chœurs pour déclamer au bruit de tonnerre.

C'est une nuit dramatique, deux ou trois nuits qui se passent dans un étroit enclos, à côté, au-dessus, aux environs tout proches de la tombe de Merlin.

Le merveilleux se déploie en demi-teintes, tout se passe simultanément sur le même plan sans perspective ni profondeur, comme sur une éblouissante tapisserie de toutes les nuances, vue à travers une vitre ciselée en cristal.

Des mythes païens et chrétiens s'entrelacent sans aucune nécessité d'intervalle, les personnages surgissent sur place, résument l'historique de leur présence dans leur temps, s'informent sur le sort de Merlin et s'effacent sous la poussée de nouveaux cortèges des bêtes et des hommes.

Les ombres causent à voix basse même quand elles disent qu'elles crient.

C'est une succession de chastes images, mélancolique héritage du songe religieux sur les Mythes, les Philosophies et les Arts, un murmure continu, une marche ininterrompue, la dernière apparition du passé, définitive et réelle.

C'est l'Amour jamais assouvi, toujours déçu, funèbre dans son inaccomplissement.

Une tristesse lugubre remplie d'illusoire déchirement, d'ossements et de cadavres, un enfer lointain et doux, mêlé de joie et de gazouillements d'oiseaux, la renaissance du sourire qui s'efface comme un nuage.

Et tout enseigne l'histoire fabuleuse du passé transfusée par un cerveau aux mouvements rapides et neufs.

Il y a des parties que l'on pourrait mettre en musique et chanter dans les églises, la succession d'images copiée d'après les paroles du poète, formerait une nouvelle série de saintes effigies vendues à côté du temple de Jérusalem.

Ni regret, ni larmes sur l'Enchanteur qui s'effondre dans son ultime joie de vivre encore la vie de ces vers qui détruisent dans leur lent travail, le dernier simulacre de ses illusions terrestres.

Tout se consume dans son soupir vers la Dame du Lac qui fuit pour toujours.

Après, c'est l'apothéose : un cauchemar de visions apocalyptiques plein d'effroi et d'ardeur, l'écroulement triomphal du poète lui-même que les anges emportent demi-évanoui et si vivant.

***

L'apparition de « L'Hérésiarque et Cie » fit un nœud sur le fil mollement suspendu de la vie littéraire.

Comme tout ce qui demande attention et savoir, le livre ne devint jamais populaire.

Il semble dégager des nuages de poussière, un souffle haletant, la sueur d'une course effrenée.

On parcourt le monde dans un véhicule d'une rapidité inouïe, on assiste aux événements, on mange, les joues gonflées de mets inconnus, on rit, on se rebiffe, on vit.

Des pays étrangers toujours différents, des mots de dialectes ignorés tombent compréhensibles, durs, grossiers, trop expressifs, et comme le livre est écrit en français, le tout devient universel.

L'auteur croit à ses visions : sa volonté impérieuse combine des situations impossibles, mais son amour de la vie leur donne une réalité passionnante qui persuade le lecteur.

Aussi incroyable que soit l'histoire d'un « Passant de Prague » qui ouvre ce rudoyant recueil, c'est du vrai, raconté avec la simplicité d'un témoignage parfait, et quand celui qui raconte se précipite en criant vers le Juif Errant tombé dans sa crise, on sait qu'il a crié en s'élançant à son secours, dans la rue vide de cette ville lointaine, après une journée d'aventures fantastiques.

« Le Sacrilège » « Le Juif latin » « L'Hérésiarque » « L'infaillibilité ».

Une odeur d'encens et de cierges à peine éteints comme dans les couloirs du Vatican au crépuscule d'un Vendredi Saint.

Derrière les portes, des intrigues d'un comique effrayant, d'un sérieux dramatique où étouffe un fou rire.

D'ironiques combinaisons jaillissent avec une désinvolture aristocratique d'un autocrate indifférent dans son savoir, sa connaissance de la planète qu'il habite.

Aucune disposition à propager une croyance ou une idée.

Le Simon Mage, c'est un mage qui fait un miracle théâtral et merveilleux qu'il est aisé à voir. On y trouve l'évolution visuelle de toutes les hiérarchies célestes, traduction de symboles, une sorte de bureaucratie administrative de légions divines. On y voit saint Pierre pleurer avant de mourir, mais on ne devine pas les préférences de l'auteur dont l'érudition pèse comme un remords sur le lecteur ahuri.

Les récits se suivent, formules créées par un esprit impartial, grossi de l'imagination d'un mathématicien.

Des curiosités ethniques, une patience hardie de fouiller la vie des individus et des peuples : chaque incident porte une teinte lourde d'un événement définitif.

« L'Otmica », « Que vlo ve ? » « Les pèlerins piémontais ».

On lit sous un souffle d'un âpre printemps tout neuf. Les Bosniaques dansent, les amoureux fument de rage et de désir ; quels baisers secoueront la nuit au moment où le rapt s'accomplira avec le consentement du vieux curé soucieux de garder l'antique usage !

L'odeur de ce jeune sang s'envole aux bords lointains de l'Amblève.

Ici la verve d'un saltimbanque demi-ivre conduit l'affreuse, la lugubre aventure plus que réelle.

Pour la première fois, l'auteur donne un avis : « Mais voici l'instant *superbe* ! »

« Che vlo ve, ivre de sang se rua sur le Babo et de son couteau lui laboura la poitrine :

Le Babo râlait doucement : « Nom di Dio, nom di Dio, nom di Dio ! »

On se sent mal à l'aise, même dans le fauteuil le plus commode et l'on voit dans un éclair sanglant et noir la nécessité d'une sensibilité plus exigeante.

Des troupeaux de pèlerins piémontais s'essoufflent en montant ; c'est déjà la Méditerrannée, les rocs, les figuiers et le soleil.

Un scandale poignant devant le sanctuaire de la Vierge ; la sueur d'une race endurcie dans les misères, un morceau épique relaté par un poète national.

« La disparition d'Honoré Subrac » est une œuvre d'une perfection difficile à atteindre, aussi d'une gravité extrême, d'une vie émouvante.

Il en reste pour toujours un regret — vision de ce mur encore tiède, où se dessina vaguement le contour d'un visage et de Guillaume Apollinaire lui-même, tâtant ce mur, appelant son ami disparu, la figure sombre presque tragique.

« L'Histoire d'une famille vertueuse » c'est un éclat formidable de sarcastique humeur doublée d'une savante gaîté, qui finit le volume dans les exploits de Baron d'Ormesan.

Après la grande fanfare le silence semble immérité, on revient à la vie ordinaire par des sentiments abandonnés.

***

« Alcools » datent de la même période que « l'Hérésiarque ».

C'est le résultat de quinze ans de vie, le quart de toute une vie d'un homme.

Ces poèmes semblent être écrits dans une seule et décisive époque.

Cette impression est due à la forme : le vers de huit pieds et le vers alexandrin se transformant en vers cadencé, presque en prose revient toujours et rappelle tous les grands poètes du monde entier.

Dans cette forme si ancienne, Guillaume Apollinaire a créé des poèmes d'une nouveauté surprenante, c'est une musique très belle et très connue qui sert de précieux accompagnement à ce flot d'inédites combinaisons de langage et de vie.

L'inattendu éclate dans des soudains changements de rythme, dans un mot final qui brutalise l'oreille et l'esprit.

En supprimant la ponctuation, le poète invite à lire ses vers sans exclamations et sans fioritures, d'une voix monotone, comme on lit les cantiques et les psaumes, c'est l'application d'usage religieux à la vie profane.

Dans sa poésie, le pathétique de la violence passionnée n'existe point, comme il n'existe non plus dans cet épisode historique que nous vivons, ce prologue où il y a lieu à toutes les ingéniosités, à toutes les superpositions d'objets et d'images, aussi d'actions et d'humeurs, ce qui n'oblige à aucune affirmation sauf celle de leur présence.

Le poète ne lutte jamais, ne creuse jamais des murs avec son crâne,

point de compassion ni d'inquiétude pour quelque niais qui s'égare dans la nuit, point de désirs inaccessibles à atteindre,

Il savoure la vie même quand il pleure, il se laisse porter dans les plis des aurores et des tempêtes, mais il préfère toujours les aurores.

Il note chez les passants, les traces de malheurs et les désastres à venir ainsi que leur joie qu'il regarde d'un œil impassible mais curieux, en collectionnant tous les attributs du moment extérieur : s'il les arrête, c'est pour mieux voir la couleur des yeux d'un homme prêt au suicide, la rougeur d'une vierge pudique, le pittoresque d'une inguérissable pourriture.

Le vers nommé libre fut connu de tous les temps, dans la poésie de Guillaume Apollinaire, il devient nouveau par la même concentration de la sensibilité libre de tout engagement, qui domine ses œuvres et sa vie.

Je suis prêt à croire que son esprit audacieux et rapide influença la peinture moderne.

Le monoplanisme d'images dans l'Enchanteur Pourrissant, la superposition de moments détachés, fragmentaires bien que réels...

Les « Méditations sur les peintres cubistes » résument toutes ses tendances à lui, et s'il explique si bien leur peinture, s'il crée une sorte de théorique palpable pour un art qui n'est pas le sien, c'est parce que cet art né sous la main d'un artisan de génie, trouva sa justification intellectuelle, son principe explicable dans le cerveau de Guillaume Apollinaire.

Je crois inutile de suivre et de rechercher les influences qui ont formé cet écrivain.

Il est temps d'abandonner les vieux usages, ces litanies de noms illustres exhumés pour montrer l'érudition du critique, ne montrant que son indigence.

Il faut se rappeler les leçons reçues au collège : les pédagogues, ces grands moralistes, enseignent des choses que l'on n'aura jamais assez de prudence pour appliquer dans la vie.

Un peu de courtoisie vis-à-vis de celui dont on parle, de l'absent, en plus d'un homme remarquable puisqu'on se donne la peine de s'occuper spécialement de lui.

Il ne faut pas chercher à se grandir en rapetissant les autres.

Il faut avoir en soi-même suffisamment de ressources pour ne jamais recourir à la force étrangère fût-ce celle d'un génie.

Tous, nous vivons sous la pression formidable du passé, il s'agit de ne pas succomber sous cette pression.

A chacun la vie sourit et le menace différemment, c'est la manière dont il réagit à toutes ces surprises qui définit l'écrivain et son art.

Guillaume Apollinaire, homme voué aux lettres et aux études a subi toutes les influences.

On éprouve une joie émue à voir se perpétuer en lui la grâce poétique si difficile à imiter, ce don naturel de tous les poètes, qui les unifie dans un seul rythme magique de la versification.

« Alcools » est le livre de vers le plus important depuis celui de Rimbaud.

96
1916

*
* *

L'esprit d'invention est tombé écrasé par la charpente épaisse du roman.

Le roman psychologique et le roman en général en assujetissant son auteur à une thèse bien définie, l'enferma dans un cercle vulgaire de tracas plus ou moins domestiques.

Il lui a aigri le caractère en le privant de liberté, de cet indispensable attribut de vrai art, de cet inattendu joyeux ou effrayant, toujours changeant avec l'indépendance magnifique d'un élément fou.

Une fâcheuse hérédité dota le monde d'une race de romanciers presque toujours satisfaisants, car il n'y a rien de plus abordable que le développement d'une intrigue ou d'un fait divers.

Il suffit de vivre sans enthousiasme avec cette raisonnable mesure qui défend tout excès, sans impatience ni inspiration, suivant son régime et l'exemple du fondateur du système.

Chez les grands écrivains comme Flaubert, ce fut un travail d'abnégation et de supplice, une besogne de scafandrier étouffant sous son masque d'épouvantail, au milieu de courants vertigineux de passions étrangères.

Ces œuvres de sacrifice, ces formes définitives de l'effort artificiel, accessibles aux hommes d'une force herculéenne, resteront incrustées dans l'éternité, monuments rares de valeur personnelle et mystique, où le vulgaire ne devinera jamais l'immolation désespérée d'un créateur martyr.

Ces victimes du devoir assumé avec la volupté d'un sacrilège, en violant leur propre substance, en donnant à leur œuvre tout l'effort humainement possible, anéantissent par leur sacrifice toute possibilité du genre.

Le sort des choses terrestres est toujours le même : après la fleur le fruit, les grains emportés par le vent sur des sols inféconds, l'arbre devient buisson dégénéré et inutile.

Comme la Chanson de Geste, merveilleuse et immortelle création de ses inventeurs, en devenant procédé établi et jamais renouvelé tomba au commencement du XIVe siècle, de même le roman psychologique ayant vécu toute sa gloire décline, sans qu'on s'en aperçoive, au XXe.

La succession de possibilités croît tous les jours. L'homme en se déplaçant de plus en plus facilement, s'habitue à voir, à entendre, à vivre mille impressions différentes dans un seul jour.

L'attention se développe en un savoir de triage rapide, on devient hagard en réfléchissant trop sur un carrefour.

Est-il possible d'étudier en trois cents pages comment Marthe arriva à coucher avec Adolphe s'il y a tellement de choses à découvrir, des lieux à voir et aussi tout ce passé littéraire, merveilleux, organisé, sublime, tellement plein de génie, tellement réussi, qu'on ne le suit qu'en boitant ?

L'époque n'est pas aux grands caractères. Le romancier en copiant d'après nature, ne donne que ce qu'il lui arrive de voir, à lui aussi chétif que les autres.

Chacun connaît Eugénie Grandet, certains couvent amoureusement le souvenir de Salammbô, de Julien Sorel, du malheureux César Biroteau.

Où est le souvenir du roman moderne, l'homme qu'on évoque comme un ami, comme un compagnon dans les moments amers ?

Il n'existe point.

Nous vivons une époque émouvante, une époque de transition où les cortèges inconnus de divinités nouvelles stationnent derrière les brumes.

Je les vois déjà écarter les voiles.

Le génie à venir portera une redoutable armure forgée dans tous ses courages.

Il semblera d'une insolence affreuse à cette génération si récente à l'avant-dernière, qui ne savait que croupir sous les lauriers paternels.

Il devra serrer le main à quelques rares peut-être offusqués eux aussi, à ceux qui ont fait de belles choses personnelles qu'il lira volontiers.

Tout s'use :

Une fatigue insurmontable vient après de joyeux ébats : seul le génie résiste : il ne subit ni temps, ni mode et sa lumière est aussi durable que le monde.

Le « genre roman » languit, mais de tous les genres, de toutes les littératures, de la vie entière naissent des formations nouvelles.

« Le poète assassiné » de Guillaume Apollinaire en présente une : ce n'est ni poème, ni philosophie, ni roman, c'est une suite d'états libres et joyeux, d'états amers, filtrés par un appareil de cinématographie intellectuelle qui agace, qui prédispose, qui chagrine, qui inspire.

Le poète chante la vie sans jamais s'interrompre de la vivre, sans craindre de perdre le fil de la logique acquise.

Ce sont des accès d'une inlassable jeunesse, où l'âme miroite de toutes ses facettes en échappant à celui qui ne sait pas la suivre.

Sérieux, presque stoïque, amer après un éclat de folle gaîté, il s'amuse avec le sujet, et les personnages viennent on ne sait d'où, maigres ou gras, mais toujours dociles.

Aucun travail pour adoucir le spectateur ! On part au galop et si le véhicule chavire, si la barque est près de sombrer, Dieu lui-même étend le bras et l'harmonie continue dans un simulacre de désaccord.

« Le Poète assassiné », c'est une formule de pureté libre.

Inutile de l'affubler du nom de satire.

C'est un mouvement miraculeux d'un cataclysme microscopique, où toutes les laideurs prennent des teintes composées d'une roue qui tourne.

Il n'y a ni types ni caractères, la vie se crée dans un enroulement de choses qui s'abandonnent à la création.

On arrive à comprendre la force extérieure de la poésie détachée de son siège qui n'est autre chose que l'âme du poète.

Voit-on Croniamantal ? Sait-on de quelle couleur étaient ses yeux ou ceux de la Tristouze Ballerinette ?

On les voit, visions dramatiques gravées dans le cœur du poète, peut-être seulement dans le fond physique de ses yeux qui s'écartent sur le monde imaginaire.

A la fin, il ne reste que le souvenir d'avoir vécu d'inoubliables moments sans connaître personne, à côté de cet homme qui tout raidi

dans son élan vertigineux criait d'une voix qui chantait l'épopée de la vie :

Regarde ! Regarde !

Le crépuscule tomba.

Tout a disparu sauf la puissance inaltérable de la poésie et de l'Amour.

***

Les Mamelles de Tirésias parurent sur la scène en pleine guerre, le 24 juin 1917.

Modèle d'ironie tempérée par la gaîté et le savoir-vivre, la préface de cet ouvrage montre dans ses raisonnements que Guillaume Apollinaire ayant définitivement quitté le vague lyrique, héritage néfaste de l'époque passée, a su s'orienter vers l'avenir.

Impossible d'être plus avisé, plus sûr de la vérité avancée sans irritation ni emportement, avec la certitude d'un droit dû à la sagesse de celui qui l'avance. Le « je » de Guillaume Apollinaire résonne comme un serment qu'il sait pouvoir tenir, toute la préface comme un sermon où l'émotion religieuse de l'écrivain se cache sous la couche du bon sens jovialisé. Un grand jugement exprimé en formule quasi axiomatique — pressentiment du futur dans l'art théâtral — permet de considérer Guillaume Apollinaire comme le premier de notre génération qui ait cherché à le renouveler.

A la fin de cette préface, étroitement lié avec ceux qui l'ont devancé, il se range pour les faire apparaître tous en bloc, grandissant lui-même dans cette posture d'évocateur qui aime et qui vénère :

Il leur rend ici l'hommage que l'on doit à ceux qui ont élevé l'humanité au-dessus des pauvres apparences, dont, livrée à elle-même si elle n'avait pas eu les génies qui la dépassent et la dirigent, elle devrait se contenter.

Cette préface est le sceau de gravité posé sur l'œuvre dont la légèreté et la grâce trompèrent tout le monde.

Les louanges des interprètes amusent, étonnant dosage d'amabilité où se dessinent presque les figures de ceux qui les ont reçues.

Par une de ces faiblesses qui lui firent commettre d'irréparables écarts, Guillaume Apollinaire semble ignorer la présence du décorateur, de celui qui donna tout l'inédit à la représentation théâtrale de son œuvre — seule la protestation de quelques peintres cubistes effarés de cette nouvelle apparition, fixa le nom de Serge Férat.

Directeur du théâtre le « Prologue » quitte pour un moment la veste de soldat pour endosser l'habit en l'honneur du public qu'il suppose exigeant.

Guillaume Apollinaire ne craint pas d'agir sur le côté nommé banal du cœur humain, il est possible que lui-même fait de mille réseaux où se trouve aussi celui de l'esprit populaire, le fait involontairement ému de sa propre destinée de soldat.

« Me voici donc revenu parmi vous ».

Ce « Prologue » ne vise pas l'actualité, bien qu'il s'adresse aux spectateurs qu'il doit émouvoir dans le moment présent. Il est fait pour vivre dans l'avenir car il porte la couleur de l'héroïsme sans attribut de haine passagère comme tout ce qui est mauvais et laid ; pages épi-

ques, il pourra être lu sans blesser les sentiments de personne, la même émotion surprendra les gens de races les plus diverses, la même élévation de sentiments nobles inspirant toutes les beautés.

Mais c'est la guerre... les canons ennemis éteignent les étoiles, les servants qui les rallument c'est l'âme poétique de toutes les créations qui appelle vers le bonheur et la vie.

Ce prologue est d'une rare justesse de mesure. Il continue la préface en expliquant l'art théâtral ; ce sont des projets des œuvres futures à entreprendre ; l'usage raisonnable des invraisemblances, ainsi que des acteurs collectifs ou non qui ne sont pas forcément extraits de l'humanité, mais de l'univers entier : « Il est juste que le dramaturge se serve de tous les mirages qu'il a à sa disposition, il est juste qu'il fasse parler des foules, les objets inanimés et qu'il ne tienne pas plus compte du temps que de l'espace. La pièce doit être un univers complet avec son créateur, c'est-à-dire la nature même et non pas seulement la représentation d'un petit morceau de ce qui nous entoure ou de ce qui s'est jadis passé. »

Les Mamelles de Tirésias, c'est la nouvelle forme d'enseignement au théâtre adoptée sous la pression des circonstances, le sentiment tendre et dévoué pour les malheurs du pays, caché sous le rire, sous le rythme de la versification, apparemment facile et légère, où brusquement ressort une poésie de la plus haute conception :

Envolez-vous oiseaux de ma faiblesse

Cette phrase seule deviendra un jour un dicton populaire, emphatique aux moments burlesques, tendre sous la pression d'un sentiment passionné.

Cet ouvrage peut être aussi bien lu que représenté au théâtre ; il peut même gagner à la simple lecture, n'ayant pas à lutter avec l'ineptie de l'interprétation rarement aussi fougueuse que le texte. La verve de celui qui le lira s'accordant avec celle de l'auteur, suite éclatante de moments — gestes — accents et sonorités, créera un état brillant de gaîté émue, et l'on cherchera un motif le plus adapté à cette humeur pour chanter la ritournelle que je veux nommer fameuse :

Eh ! fumez la pipe bergère
Moi je vous jouerai du pipeau
Et cependant la boulangère
Tous les 7 ans changeait de peau
Tous les 7 ans elle exagère.

Cet ouvrage est fait d'oppositions heureusement combinées, qui lui évitent l'unité d'action et de lieu. Le lyrisme, le sérieux de moraliste se cachent sous la précision du calcul guidant les sentiments, et l'émotion n'apparaît qu'aux moments où l'auteur fixa le comble de son humeur.

***

Guillaume Apollinaire, écrivain, estimait la vertu, élément indispensable pour obtenir le clair-obscur nécessaire dans une œuvre d'art. Il

l'aimait aussi comme un attribut du sublime — émouvant, son éducation classique, l'épopée et la religion lui ayant appris la véritable qualité de l'élégance morale. L'imagination du poète était frappée par le mensonge et la corruption de la femme qui sévissait à l'époque où il plaça son roman, dans le quartier et surtout dans le milieu où il avait vécu.

Il aurait voulu faire un terrible récit d'aventures cruelles et grotesques, peut-être une série de poèmes fantasques et obscènes, mais son goût d'études — analyses — observations — l'emporta, et Elvire Goulot ne lui servit que de point de départ à une suite de pages quasi-historiques, très chastes, agglomération bien ordonnée d'un chaos anecdotique, ajustement d'une chose ancienne (les mormons) à l'actualité largement vécue.

C'était l'année mémorable où la danse entra en vigueur, comme un accumulateur, nouvelle force motrice de la pénétration sexuelle. Guillaume Apollinaire a vu et senti l'apparition catastrophique du tango, cette poignante expression de sensualité exaspérée par les vêtements, aiguillonnée par la convenance, élément de passion exotique et par cela même plus violent dans son activité en Europe.

Amateur amoureux d'exhumations et de fouilles, il s'abandonne pour un instant aux souvenirs, introduit dans son livre des pages étrangères, s'amuse avec les débardeurs et la furlana — mais la date est fixée et chacun dorénavant saura en lisant « la Femme assise », que la danse commença à changer la face du monde, dès l'an 1914.

« *Comme au temps de Gavarni, l'époque fut dominée par le Carnaval.* »

Le lecteur s'apprête immédiatement à entendre l'histoire de son temps, et celui qui a vécu à Montparnasse et suivi même de loin le débordement de gaîté, d'amour et de mensonge, s'attendrit, car il lui semble voir passer aussi son ombre projetée au-dessus de cette fournaise.

Le quartier grouillait de vie. Des caravanes d'étrangers, de gens qui prenaient leur oisiveté et leur volubilité pour un talent, descendaient du Nord, montaient du Midi, affluaient de l'Est et avec ceux qui venaient de l'Ouest formaient une croix dont le centre était Paris, les bras, la gigantesque ligne du haut en bas de ce croisement, routes tracées par le courant irrésistilbe de ces pèlerinages visant le fameux quartier de Montparnasse.

Etranger comme eux, Guillaume Apollinaire, déjà célèbre, était le chef de l'avant-garde littéraire et artistique et recevait tous ceux qui venaient vers lui.

En suivant les pages de la « Femme assise », on les voit comme dans une Revue et le témoin oculaire pourrait raconter les péripéties de leurs amitiés, de leurs brouilles, de leurs réconciliations, de la petitesse de leurs attitudes, de leurs intérêts. Au fur et à mesure, l'auteur les évoque, ne s'arrêtant que sur ceux qui le frappèrent le plus.

« *Aujourd'hui Paris me sollicite, voici le Montparnasse qui est devenu pour les peintres et les poètes, ce que Montmartre était il y a quinze ans, l'asile de leur simplicité.* »

Le quartier s'immortalise dans ces pages, où tous les artistes, les poètes et les maraudeurs de cette armée pétillante et belliqueuse, sem-

blent courir à travers les rues, s'approvisionner chez le classique épicier nommé Hazard, prêt à satisfaire les goûts simples de ces étrangers incapables de se débarrasser de leurs superstitions culinaires, aller chez Baty, « *le dernier marchand de vins...* » Elvire « *le type le plus caractéristique de cette époque, préférant danser avec sa maîtresse que de suivre les conversations* »...

En parlant de gens, Guillaume Apollinaire montre les lieux où ils vivaient, où il s'amusait avec eux. Le tout prend une teinte populaire comme l'héroïne — commère de cette revue, comme son Nicolas que l'auteur regardait à travers un verre rapetissant, pour l'accorder le mieux possible avec son ambiance. Le charme de Pablo Canouris qui parle le français en espagnol, amusera même quand, notre génération disparue, il n'y aura personne pour reconnaître tous ces héros de l'actualité.

« *Je suis pressé, la guerre continue, il s'agit, avant d'y retourner, d'achever le roman* ».

Plus de cent pages sur les mormons seraient peut-être inutilisées si Guillaume Apollinaire ne leur avait trouvé dans son audace, l'application aussi joviale qu'inattendue, en faisant de l'aimable mormonne Paméla, la grand'mère de son héroïne : le miracle de l'atavisme aidant, Elvire arrive à concevoir le harem à l'envers et justifie ainsi la quantité de ses amants.

Les pages sur les mormons doivent dater du temps de « l'Hérésiarque et Cie ». C'est un déplacement à pied et à cheval de tout un monde d'aventuriers ; le comique est aride et cinglant, les images apparaissent sataniques, comme après l'absorption d'un tonneau de stupéfiant — lucide, les anecdotes supplémentaires arrêtent l'imagination prête à se fatiguer.

Guillaume Apollinaire avait le don d'actualiser le passé, la qualité de la vue antérieure ; les digressions dans les Enéades ne font qu'amplifier le présent : Josué, Hector, Charlemagne, César et Alexandre semblent être campés sur le rebord d'une gigantesque tranchée et crient leur enthousiasme irrité au milieu de fils de fer barbelés et de soldats français casqués de bleu.

« *Douce poésie ! le plus beau des arts ! Toi qui suscitant en nous le pouvoir créateur, nous mets tout proche de la divinité* ».

Cette évocation pourrait appartenir à n'importe quel génie de n'importe quelle époque — Guillaume Apollinaire ne cherchait plus l'enrichissement de la phrase par des mots-trouvailles-littéraires. Les pages, guirlandes tressées d'un amas d'éléments, où l'épopée de la guerre apparaît saine et belle dans son cours inexorable, font soupirer d'une heureuse douleur, car on admire le pouvoir merveilleux de s'en détacher, d'oublier le danger, pour faire un livre aussi complexe, aussi instructif, jamais souillé d'un sentiment impur.

Dans les raccourcis, faits épisodiques définis, où l'on ne revient plus, on découvre tous les éléments d'une œuvre épique classique. Les trois anecdotes apparemment isolées : le cocher de fiacre dans le métro, la branche de laurier plantée à Moscou par Napoléon pour venir couronner le chef des armées françaises, le peintre A. D. et son village, résument toute une éternité du peuple français et de son caractère ;

ces pages réglées, selon les lois inflexibles de la versification, pourraient servir à créer de nouvelles chansons de Geste.

Vu ainsi, le livre prend des proportions énormes dans sa simplicité. Les pédagogues y trouveront des exemples de haute morale, où l'amour du pays s'enchaîne avec l'horreur de la traîtrise féminine, où, dans le dialogue de Saintariste avec Corail, on voit combien Guillaume Apollinaire abhorrait le gai savoir-vivre des femmes apparemment vouées à l'amour.

Apôtre de la peinture nouvelle, sa raison d'être verbale, il chercha à la défendre même ici, même au moment du départ pour cette guerre qui pouvait lui être néfaste. Toutes ses qualités de bonté et de grâce, étouffées par l'insuffisance des autres, apparaissent ici émouvantes, bien que souvent à peine déchiffrables sous un simulacre de sourire.

L'intrigue s'évanouit doucement, abandonnée dans son insignifiance au courant irrésistible des petites choses de la vie.

. . . . . .

***

Le volume de poèmes intitulé « Calligrammes » part de l'année 1913, la date de la dernière page d' « Alcools » — ainsi liés ils représentent « Vitam impendere amori », le « Bestiaire », et les deux pièces de théâtre écrites en vers, « Les Mamelles de Tirésias » et « Couleurs du Temps », l'œuvre poétique entière de Guillaume Apollinaire.

Pièces de justification pour le titre, les « Calligrammes », dessins fantasques où la vie s'exprime dans la forme qu'exige le caprice du poète, où les mots épousent cette forme, et où l'ensemble crée une impression-humeur, aussi âpre que la réalité, soulignée par un coup impossible à qualifier, venu du dehors...

Evocations magiques, vies, voyages, amours, équivoques obscures pour ceux qui ne savent entendre, illuminations d'une fête ininterrompue, même dans la tristesse, même dans le péril de la douleur, et tout le volume apparaît comme une œuvre de circonstances.

Les gens croient jusqu'à présent que l'œuvre de circonstances c'est l'apologie d'un brave général ou d'une chaste mariée.

Il y a des lieux communs, des dictons populaires, des expressions comme : concours de circonstances, opposition de circonstances, personne ne se demande quelle formule-composition d'éléments jamais fouillés, représente la Circonstance dans un état passif, au repos, avant de se placer en tête d'une mêlée, d'une cohue de ses sœurs amies ou hostiles. Il y a des batailles de circonstances, où, pied à pied, elles luttent pour ou contre votre péril, alors qu'apparemment tranquille vous reposez dans votre lit.

Il y a des circonstances qui atténuent, qui accusent, il y en a qui justifient les malheureux, les coupables, les criminels.

Quelle grandeur peut atteindre celui qui sans parti pris, sans aucune niaiserie de soumission, par la seule force de son génie, entraîne avec lui ces étranges et terribles auxiliaires — celui qui les domine, ajoute une résistance de plus à la force défensive de la terre, qui comme un

navire cuirassé contre les ennemis encore invisibles, vogue dans l'univers, toujours doutant de sa sécurité.

Eau-forte de Marcoussis

Les œuvres de circonstances, c'est le contraire des produits voulus, cherchés, réfléchis, où celui qui crée s'isole artificiellement et secondé

par le tic-tac mécanique de sa formule : homme-conscience-somme entière de toutes ses capacités, s'élance hors texte, hors sa nature, car s'il ne cherche pas à la surmonter poussant l'artifice jusqu'à l'abandon complet de la réalité vécue, l'œuvre devient imparfaite, appauvrie par cette réalité contraire à son essence.

Dans l'œuvre de circonstances, l'auteur crée sous la poussée des événements qui le concernent, directs ou indirects, c'est l'acte de réaction où il s'adapte, se révolte, s'exalte ou se déprime, suivant sa nature.

Les lois les plus ignorées, les plus essentielles, appelées d'un nom général de circonstances, des légions transcendantes, corps métaphysiques plus immuables que les montagnes, agissent à l'unisson, libres de tout contrôle et toujours en le servant.

Tel un magicien muni de sa baguette enchantée, au moment même où il s'abandonne au courant irrésistible de sa vie, le créateur appelle à toutes ses facultés exercées dans la réalité des choses : mémoire, patience, jugement, sagacité, et son instinct dominateur la passion, l'ardeur des moments présents, des moments passés, que le génie maintient comme on maintient tout élément qui est terrible sans contrôle et devient unique force motrice sous la pression de la raison.

Créer une œuvre de circonstance, c'est s'aliéner une armée de puissants auxiliaires, c'est travailler en s'appuyant sur toutes les forces majeures ; — vue ainsi l'œuvre apparaît collective.

Mais il y a des circonstances sottes, insignifiantes, nées par un seul petit jour d'une médiocrité gonflée par l'artifice de leur concours. En poussant l'analyse, on s'aperçoit que les hommes ne sont les uns pour les autres que des circonstances qui grossissent, diluent, accélèrent les événements.

Dans la création, il s'agit surtout du récepteur — âme humaine, cernée, assaillie, frappée par les circonstances, l'âme qui les trie inconsciemment, suivant sa sensibilité, base du génie, force conductrice de toutes les aptitudes humaines.

« Lettres-océan »

J'étais au bord du Rhin quand tu partis pour le Mexique... Ta voix me parvient malgré l'énorme distance... gens de mauvaise mine sur le quai à la Vera-Cruz.

Peut-on s'imaginer une plus vaste solitude entre les deux frères...

Republica Mexicana... Je t'envoie cette carte aujourd'hui...

Le frère lointain collabore, circonstance attendrissante, à immortaliser le poème qui galope troublant, bien qu'il n'y ait que des insinuations comme à un bal masqué.

Sur la rive gauche devant le Pont d'Iéna... non, si vous avez une moustache... tu ne connaîtras jamais les Mayas.

Guillaume Apollinaire est le poète le plus libre de la terre. Sans-gêne, ses humeurs, actes, égarements, — grincent, éclatent, secouent le lecteur. C'est l'ivresse des crimes à poindre, qui affluent en nuances de leur déguisement, cohue des choses difficiles à déchiffrer pour un timide qui n'écoute que les paroles — mais pour un audacieux, pour celui qui casquette ramenée sur les yeux, smoking d'un millionnaire caché sous

la misère d'une houppelande et le cigare précieux, trié entre mille, jeté dans un ruisseau — pour celui qui n'hésite que pour prendre de l'élan, Guillaume Apollinaire apparaît énorme dans sa complexité et l'on s'étonne pourquoi cet ange n'avait été pendu — si on pouvait être pendu pour les extravagances et les vices, peut-être seulement pensés, peut-être à peine effleurés — sinon largement vécus, âpre nuits de bouges au bord de la Méditerranée, mystères des accouplements inadmissibles même dans la Gomorrhe, secrets qu'aucune image de poésie et de rêve ne saurait révéler, ne voudrait trahir, que pour un autre, pour celui qui sans emboîter le pas dépasserait l'extrême de sa propre envergure.

Chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre, grâce, bestialité, apocalypse, cierges, épées de pénitence étouffées dans la gorge qui déjà transforme les sanglots dans un hoquet de trop plein, dans un sourire équivoque où deux êtres hybrides se dévisagent curieusement...

Il est possible que Guillaume Apollinaire était vierge, parce qu'il n'a jamais eu la femme de ses rêves, l'inaccessible, la trop belle, plus puérile et cent fois plus barbare que lui.

On ne perd la virginité qu'au bout du souffle, quand l'admiration devant la beauté anéantit le désir, quand elle fait gémir humble et vil et surtout envieux de cette perfection impossible à transfuser, à prendre, à s'approprier non comme un objet, mais comme une qualité personnelle, un masque greffé pour toujours sur la figure.

L'effroyable sensation d'être plus laid que l'objet follement convoité, l'envie impuissante de l'égaler en beauté, isole l'homme comme la haine, attaque ses nerfs, brise toutes les digues de ses capacités sexuelles et la joie le terrasse seul à côté de son idole.

Convaincu de sa propre beauté, Guillaume Apollinaire n'a jamais vécu de crises pareilles et gardant toujours la sensation de sa supériorité, resta vierge malgré la multiplicité de ses amours.

Les poèmes de circonstances dus à la guerre. Là encore les Calligrammes, dessins porteurs de paroles, évocateurs des moments vécus...

« Etendars », « Case d'Armons », « Lueurs de tirs », « Obus couleur de lune ».

« La petite Auto »... le conducteur minuscule la main au volant, après c'est le compagnon plus grand, après c'est Guillaume Apollinaire, haute silhouette assise raide au fond de la voiture :

O départ — ô nuit tendre — ô village — je n'oublierai jamais ce voyage nocturne
où nul de nous ne dit un mot
O bataille la terre trembla comme une mandoline.

Et la grande botte à l'éperon :

Sacré nom de Dieu quelle allure, quelle allure, nom de Dieu quelle allure, cependant
que la nuit descend.
1915, soldats de faïence et d'escarboucle, ô amour.

A l'encre où à la suie, peut-être avec le bout de la baïonnette fiévreusement trempée...

Et toujours c'est la joie de vivre...

Il y a la marche en avant — il n'y a pas de recul, il n'y a pas de

plainte, rien ne diminue l'espoir ferme de gagner le prix suprême, la guerre.

Les Français doivent considérer Guillaume Apollinaire comme le poète national, le seul créateur de l'épopée moderne, le seul qui attira l'attention universelle sur la poésie française de nos jours, et la revêtit d'une nouvelle gloire.

Le peuple devrait chanter certains de ces poèmes, comme les Grecs chantaient ceux de leurs bardes.

C'était un temps béni, le temps de vaguemestre
On est bien plus serré que dans les autobus
Et les astres passés qui singeaient les obus
Quand dans la nuit survint la batterie équestre
As-tu connu Guy au galop
Du temps qu'il était militaire
As-tu connu Guy au galop
Du temps qu'il était artiflot
à la guerre

Plus d'aventures qui amoindrissent sans diminuer la capacité de se gorger de sensations. Plus d'équivoques divertissements, d'humeur inquiète et avide de défendu, plus de plongeons dans les petites choses vécues à outrance. La purification vient de l'infini, là où s'exaltent, informes, toutes les prépondérances qui veillent sur l'équilibre des constellations.

Des nuées de muses aux faces enflammées dominent le vacarme, les dangers de la gigantesque tuerie que seul le poète aspire invincible dans son amour, l'inextinguible flamme, le désir insatiable du parfait libère la forme qui arrive au sommet de la grandeur difficile à égaler.

La vitesse de la succession d'images atteint celle de la réalité — cela veut dire que les poèmes présentent une technique impeccable dans leur pureté.

Le travail technique dans la poésie c'est l'instrumentation — chaque mot à part accélérant la sonorité et l'ensemble faisant chœur — la pièce travaillée donnant un seul accent — son. Ceci implique la vertigineuse galopade de l'esprit, du savoir déja inconscient dans sa perfection, de l'inspiration — car à la fin, chaque rature, correspondrait à un intervalle, à un vide non permis sans briser l'accord —

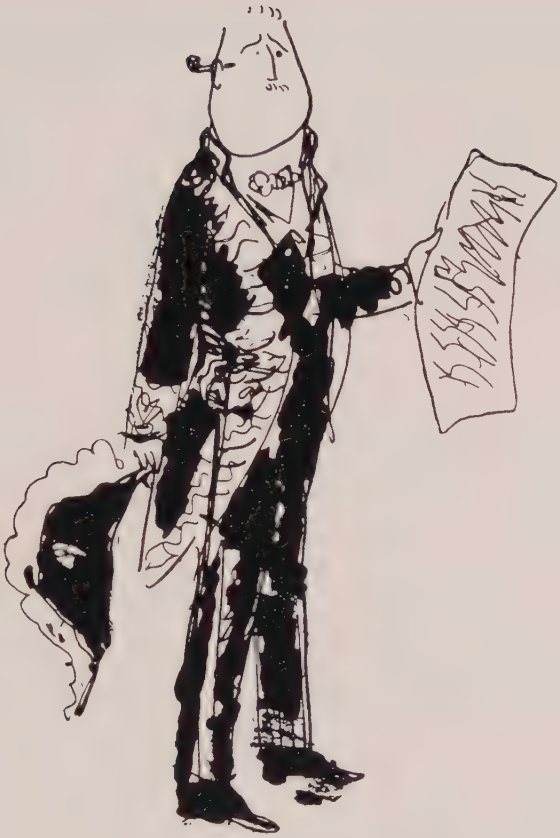
Les Calligrammes et les Poèmes qui les environnent, c'est le dernier apport de la plus haute valeur poétique étroitement lié avec tout ce qui appartient au génie.

Je lègue à l'avenir l'histoire de Guillaume Apollinaire
Qui fut à la guerre et sut être partout
Dans les villes heureuses de l'arrière
Dans tout le reste de l'Univers
Dans ceux qui meurent piétinant dans le barbelé
Dans les femmes dans les canons dans les chevaux
Au zénith au nadir dans 4 points cardinaux
Et dans l'unique ardeur de cette veillée d'armes

(*Les Calligrammes*, p. 149).

ROCH GREY.

Paris, le 30 *Avril* 1924.



Apollinaire Charge de Picasso *

VIE ANCIENNE

A des poètes en querelle.

J'incline à croire après avoir pensé d'autre façon que de tels hommages devraient être de la main d'enthousiastes, voir d'imaginatifs à sang froid, qui n'ont jamais connu un Guillaume Apollinaire, qui ne savent rien de lui.

La légende pourrait être plus belle, si c'est une légende qu'on veut créer.

Et puis, à qui donne-t-on la fête ?

A Guillaume ?

* Extrait d'APOLLINAIRE VIVANT par André Billy (Sirène-Crès).

Nous l'avons laissé souffrir et nous l'avons laissé mourir. Vivant, il n'eut de belles fêtes que celles qu'il se payait de sa poche.

C'est peut-être de la morale en action. Quelque chose pour donner du cœur au ventre aux jeunes poètes. Voilà, la vie n'est pas simple ; on n'a pas des joies surhumaines, mais quand on est mort on a la gloire des fables. Ça peut être assez encourageant.

Mais, j'ai peur qu'une fois encore ça ne serve qu'à des batailles. Des batailles entre partisans d'un Apollinaire catapulte et les partisans d'un Apollinaire poteau-frontière.

Je ne prendrai pas partie. Je cède à ceux que je sais bien pieux et qui veulent me demander une esquisse des premières entreprises d'Apollinaire. Ce sera sans littérature.

***

C'est en 1903, aux secondes *Soirées de la plume*, que je vis pour la première fois Guillaume Apollinaire. Karl Boes, successeur de Léon Deschamps reprenait les soirées fameuses par la présence de Verlaine. Au *Caveau du Soleil d'Or*. Quai Saint-Michel. Après une interruption de plusieurs années.

Apollinaire avait publié à la *Revue Blanche*, plusieurs des contes recueillis sous le titre *Hérésiarque et Cie*. C'est Fagus qui pourrait bien écrire de l'arrivée de Guillaume à Paris, dans le milieu des frères Natanson, de Félix Fénéon, là où Jarry régnait comme au *Mercure*. Mais Apollinaire venu d'Allemagne, où l'occupèrent de modestes préceptorats, n'avait encore témoigné de son activité poétique qu'en adressant de courtes pièces aux frères Leblond, alors directeurs de la *Grande France*.

Apollinaire vint donc exprès au *Soleil d'Or* pour y faire connaître les premiers poèmes d'*Alcools* (futurs) en les récitant appuyé au piano. Alors ce n'était pas aussi ridicule qu'à présent. Je puis me flatter d'avoir beaucoup aidé, très vite, avec Guillaume, à rendre cette attitude impossible.

Je vis Guillaume riant très haut, tenant gentiment société à des symbolistes de quatrième zone qui se sont volatilisés depuis. Il était timide et respectueux. Ça ne dura pas, certes. Mais ses façons furent toujours parfaites.

Il n'avait pas l'embonpoint qu'on lui a connu dès 1910. En 1903, Guillaume était mince, presque maigre, ce qui faisait bien davantage valoir sa mâchoire de centurion. Un complet gris, les cheveux en brosse. Une moustache rousse, plate mais assez fournie.

Il récita *le Larron* et *Schinderhnness*.

— C'est un « geinre » ! dit un poète gascon.

Nous fîmes tout de suite amitié. Lui, Arne Hammer un filleul de Börjnson, secrétaire de rédaction de l'*Européen* et, depuis, mort étant Consul général de Norwège, et moi devînmes inséparables. Bientôt nous rejoignait le baron Mollet ; puis ce fut le poète Deniker, symboliste et lamartinien. Avec des gens aujourd'hui oubliés, nous commençâmes de tenir une place importante devant de tout petits comptoirs. Ainsi fut, un soir, fondé *le Festin d'Esope*. La *Plume* ne nous suffisait pas.

Nous n'avions pas d'argent. Guillaume était employé de banque et, de temps à autre, mon colonel me rappelait à la grande famille. Guillaume fut directeur. Jean Mollet fut gérant. Secrétaire de la rédaction, j'offris le local. Ma chambre meublée, 244, rue Saint-Jacques, chez M. Bezanval, tapissier à façon.

Apollinaire Charge de Picasso

Deux étages. Un escalier aux murs entièrement recouverts de portraits de Sarah Bernhardt dans ses principaux rôles. L'été, un figuier jetait son feuillage dans la chambre. Pas de clé pour fermer la porte. Ce qui permit à M. Jean de Gourmont, l'un de nos premiers collaborateurs bénévoles, d'attendre dans un confort relatif, la rédaction retenue très loin, très tard, par des tâches pénibles.

A sa banque, ses collègues appelaient Guillaume : « Kostro ». Il était

* Extrait d'APOLLINAIRE VIVANT par André Billy (Sirène-Crès).

leur boute-entrain, bien qu'il lui fût extrêmement pénible de donner dix heures du jour à la comptabilité. Je revois Guillaume, une règle à la main, les doigts tachés d'encre rouge, penché sur ce que les bureaucrates nomment un chameau, sorte de pupitre sur lequel on travaille debout.

De cette époque datent les interminables promenades vespérales de librairie en librairie. A la banque ; Guillaume connut M. Alfred Pouthier, poète révélé par un *Pall-Mall* de Jean Lorrain et qui depuis s'est tu. La banque s'effondra. Or un bandiste, c'est-à-dire, un de ces misérables qui, enfermés dans une cave, calligraphient les bandes des prospectus financiers à adresser aux clients éventuels, se révéla debout sur les décombres.

Dans l'enfer des pauvres gens de Paris, les bandistes sont aux intellectuels ce que sont aux manuels les hommes-sandwichs.

Personne n'étant plus là pour le contrarier, le bandiste trop longtemps humilié dans le sous-sol fédorovien et qui avait conservé une jaquette propre, vint occuper, au rez-de-chaussée, à l'air libre, le guichet principal, déserté par un commis trop sérieux, trop fier, désabusé.

Il eut l'héroïsme de faire front aux clients furieux. Il entendit tout ce que le désespoir put dicter à ces Messieurs des comptes-dépôt et des portefeuilles. Il réussit d'en adoucir un grand nombre et de s'en attacher plusieurs qui lui confièrent de nouveaux fonds.

Banquier à son tour, il embaucha « Kostro » parce que Kostro rôdait là, dans l'espoir d'un improbable règlement de sa minime mensualité.

La banque du bandiste en valait bien d'autres. A Kostro, le bandiste confia la rédaction en chef de son bulletin : Le *Guide du rentier*.

Apollinaire rencontra au *Guide* celui qui devait devenir son dangereux secrétaire, le Belge Géry-Pieret, maréchal des logis déserteur des lanciers et aujourd'hui (du moins aux dernières nouvelles) haut dignitaire d'une espèce de franc-maçonnerie à forme salutiste, en Égypte : le maréchal Booth chez Iris. Au *Guide*, Apollinaire, qui eut longtemps des côtés tout-à-fait gosse, fonda l'*Harmonie de Rentier*. Rouleaux de carton transformés en mirlitons.

Un peu partout, Guillaume, embêté d'aller au bureau, travaillait, en manière de consolation par illusion, à s'asseoir une réputation de boursier, de fanatique des affaires. Il ne savait même pas se diriger à la Bourse où, d'aventure, il perdait du temps sans nécessité, toujours flanqué d'un témoin. Dans notre cercle, en plein air, terrasse de la Closerie des Lilas, Paul Fort fut seul — de ceux qui n'approchaient pas Guillaume d'aussi près que moi — à discerner très vite qu'Apollinaire était nul en fait de finance. J'ai entendu Stuart Merrill le consulter sur une opération difficile.

Pour le *Guide*, au début de la campagne du Maroc, Apollinaire interviewa El Mokri, grand argentier du Sultan. Dans le même temps, nous tentâmes, pour vivre, de placer une folie-opérette écrite en une nuit. Un directeur en tira deux sans nous en recevoir aucune. J'ai retenu ce refrain du *Phoque* sur l'air de l'*Internationale* :

Je suis le phoqu' comique
Palmé au nouvel an

GUILLAUME APOLLINAIRE

par André SALMON

D' Palm's académiques
Par le Duc d'Orléans I...

A « L'Odéon », notre petit restaurant de la rue de Seine — là où l'on a percé la rue Callot — tenu par un certain Ginisty, Apollinaire nous lut le *Jim-Jim-Jim des Capussins* riche déjà de ce qui a donné *Dramaturgie* du *Poète Assassiné* et une bonne partie des *Mamelles de Tirésias.*

Au *Festin d'Esope* nous n'avions pas d'argent. Mais Guillaume nous promettait des appuis pittoresques. Mystérieux conjurés albanais, parlementaires las du parlementarisme. Ça se réduisit à la collaboration brillante et confuse de l'Albanais Trank Spirobek, alias Spiroberg, et à la co-direction d'un secrétaire de M. Pierre Baudin. Nous ne le vîmes jamais, ce futur trésorier-payeur général.

Le *Festin* s'imprima d'abord rue d'Alsace, près la gare de l'Est ; M. de Beaumont, notre imprimeur, ne consentit pas volontiers à composer « Cramagnole » pour Carmagnole, en français de Malmédy. Une annonce, car Apollinaire trouva un peu de publicité, suffoqua ce maître typographe : celle de la *Bière Burton* « inventée par Lord Burton, sincère ami de S. M. Édouard VII ».

Les échos de première page, tous de la main de Guillaume, annoncent sa *Vie anecdotique* qui eût, en 1924, marié le *Mercure de France*, à *l'Esprit Nouveau.*

Nous transportâmes le *Festin* à Neuilly. On en rapportait à bras les ballots dans Paris. Non sans faire halte à la synagogue de la rue Jacques-Dulud. Les chœurs mâles incitaient Guillaume à des variations héroï-comiques sur telle pièce du *Vent du Rhin (Rhénanes* des *Alcools)*, voire à de séduisantes théories gramophonétiques.

Nous commençâmes de beaucoup fréquenter les bars de la gare Saint-Lazare, Austin's Fox et Criterion. Le Docteur Roussel, fameux homéopathe frère du peintre y était notre ami. Des jockeys, des entraîneurs, de confortables tenanciers de la rue de Londres enrichissaient notre trésor d'anecdotes. Là, nous connûmes aussi un personnage replet, dodu, rose, charmant, inquiet de continuer Jean de Tinan, M. Henri Delormel, fils du parolier (avec Villemer) d'*En Revenant d' la Revue* et lui-même auteur des *Consolations à Polaire à la manière de Sénèque*, éditeur des chansons antimilitaristes de Montéhus alors en pleine vogue, chef d'école et à lui seul toute l'École du Bohémianisme. M. Delormel fonda gentiment pour Guillaume, le *Festin* ayant usé à nourrir ce qu'il faut de temps à un homme pour naître, une revue toute fraîche : *La Revue Immoraliste.* Propriétaire d'une clinique, le Dr Roussel prêta ses locaux, mais ces locaux étaient bénis. Or, chaque jour de trop pittoresques messieurs-dames venaient heurter l'huis. Vint même M. Ernest Reynaud qu'on prit pour un agent des mœurs. Comme disait le portier : « Dans une maison catholique, ça la fout mal. » Pour quoi la Revue d'immoraliste devint plus rien que *moderne, Les Lettres Modernes.* Deux numéros, deux titres; chacun en était las. Max Jacob a publié là ses premiers vers.

Si les parages de la Gare Saint-Lazare nous retenaient, c'est que, chaque soir, Guillaume tentait de rejoindre Chatou où la plus tendre et la plus sévère des mères attendait, non pas cet Apollinaire dont elle

ne voulait rien savoir, mais le Wilhelm de Kostrowitzky dont elle avait l'orgueil.

Étrange personne qui faisait venir d'Allemagne des servantes dociles qu'elle traitait à la manière de Mme de Vervins, les poursuivant jusqu'au jardin, lanière au poing.

Guillaume, qui l'adorait, en avait peur. Il la tenait pour une femme tout-à-fait supérieure et trouvait toujours d'excellentes raisons nouvelles pour expliquer le dédain absolu qu'elle avait de son œuvre. Pourtant, j'eus la preuve renouvelée qu'il lui était parfois impossible de demeurer en tête-à-tête avec cette mère chérie, même s'il avait sacrifié beaucoup de son plaisir pour lui donner une journée.

Un dimanche, Guillaume m'avait emmené à Chatou. Il me laissa, s'inventa une migraine et prit le lit, m'abandonnant jusqu'au soir le soin de tenir compagnie à sa mère et à son frère, Albert, mort au Mexique peu de semaines après le décès de Guillaume, et qui alors militait au *Sillon*. Après un déjeuner copieux, nous passâmes l'après-midi dans un curieux fumoir reproduisant : « la tente d'Abd-el-Kader » !

Madame de Kostrowitzky installa Guillaume rue Henner, alors rue Léonie. Le mobilier breton de la salle à manger divertissait Max Jacob. Guillaume n'aimait pas qu'on en plaisantât et se donnait du mal pour défendre le goût d'une maman empressée à le combler de choses utiles.

Quand mourut Guillaume, parut cette mère, si bien peinte par André Billy : une ombre sèche sous des voiles, s'éloignant toute raide, les doigts serrés sur le képi neuf du Lieutenant de Kostrowitzky.

Depuis bien des années, Guillaume avait traîné ses meubles et ses tapis, dons maternels, de la rue Léonie à Auteuil et d'Auteuil au boulevard Saint-Germain.

Droite devant le lit où reposait Guillaume, déjà lavé des suprêmes couleurs de la vie, Mme de Kostrowitzky, qui n'avait pas dit un mot, abaissa ses yeux clairs sur le tapis, son tapis qu'elle reconnaissait et elle murmura, fâchée : « Il l'a coupé ! »

André Salmon.

LE BANQUET *

En 1916, sur l'initiative de Juan Gris et de Paul Dermée, les jeunes poètes et les jeunes peintres organisaient un banquet en l'honneur de leur frère aîné, Guillaume Apollinaire. Inquiet et tourmenté comme eux de l'avenir du vrai lyrisme, de l'art novateur portant en lui la poésie aussi vivante que les battements de son cœur, Apollinaire était un symbole, un arc-en-ciel de la nouvelle alliance, que la jeunesse poussait devant elle sans méfiance et sans calcul, comme une chose sacrée. Et avec fierté ils avaient l'air de dire : ceci est à nous ! Enthousiasme, émulation, admiration, droit d'aînesse...

C'était la première fois que je voyais Guillaume Apollinaire.

La fumée enveloppait la grande salle des fêtes du Palais d'Orléans ; on ne se voyait plus, les esprits allaient à la dérive bercés par le vin de Chinon. Le brouillard des cigarettes rassemblait dans une étonnante confusion les diverses tendances poétiques d'aujourd'hui, car G. Apollinare avait des amis partout, dans tous les clans. On donnait libre cours à la jovialité qui est au fond de nous et qui se libère lorsque l'atmosphère est cordiale. On conspuait ceux qui par étourderie prenaient un ton officiel et pompeux pour rendre hommage au poète nouveau. On bombardait la table centrale de fleurs et d'oranges, et certains croyaient que les assiettes étaient de larges confetti de plâtre, hommage des poètes italiens à leur grand frère français. La fumée aidant, cela avait l'air d'un commencement d'orage...

Mais tout à coup, une voix douce comme un délicat chant d'oiseau, une voix fine d'enfant naïf qui s'essaie à prendre l'attitude d'un chef,

* Pastel de Guillaume Apollinaire, fait à l'hôpital italien.

s'efforça d'imposer silence. Et je remarquai en ce moment que comme sa poésie, la voix d'Apollinaire était lyrique et tendre :

Regardons nos mains
Qui sont la neige
La rose et l'abeille
Ainsi que l'avenir

Le fils de Rabelais et de Villon voulait, devant les délégués des autres poétiques, rappeler à l'ordre ses compagnons. Temps perdu, car la bande joyeuse forma une ronde autour de la table et sur l'air d'une chanson d'étudiants se mit à chanter en chœur.

« Il semble que ç'ait été quelqu'un que l'on aurait pu beaucoup aimer », dit J.-E. Blanche. Je me plais à me l'imaginer tel, car je ne l'ai guère connu. En 1918, Guillaume Apollinaire mourait d'une mort soudaine. Ce fut alors que je publiai mon premier roman — *Tournevire.* Au moment où éclataient tant de haines et de luttes inutiles, combien l'appui d'un tel aîné, qui m'avait si noblement encouragée, m'aurait épargné d'amertumes !

Maintenant, en toutes circonstances, lors d'une première, à l'apparition d'un nouveau livre ou à un vernissage, on entend sans cesse le même refrain repris par les pairs félons : « Que c'est mauvais ! » Peut-on concevoir une tel manque d'indulgence et de justice !

Soyez indulgents quand vous nous comparez
A ceux qui furent la perfection de l'ordre
Nous qui quêtons partout l'aventure...
Nous voulons vous donner de vastes et étranges domaines
Où le mystère en fleurs s'offre à qui veut le cueillir
Il y a là des feux nouveaux des couleurs jamais vues
Mille phantasmes impondérables
Auxquels il faut donner de la réalité
Nous voulons explorer la bonté contrée énorme où tout se tait...

Guillaume Apollinaire, lui, a été juste et accueillant pour les jeunes, et il n'a pas manqué d'encourager et de découvrir les vrais poètes. C'est pour cela qu'ils l'ont défendu et le défendront avec amour et enthousiasme.

A mesure que les années passent, notre poésie nouvelle s'éloigne de plus en plus de celle de G. Apollinaire. Son œuvre s'érigera donc isolée et unique, telle que le poète l'a voulue...

Apollinaire a bu aussi au puits artésien d'Arthur Rimbaud. Ce qui est redevable à cette même influence chez certains poètes nouveaux n'est donc pas l'héritage de G. Apollinaire, comme le prétendent des critiques improvisés. Mais au Niagara limpide dont le jeune Rimbaud insouciant et écœuré de toute vieillerie a submergé l'ancienne poétique, Apollinaire a donné la coloration vive et tendre de ses feux de bengale. Ces feux étant la partie la plus secrète et la plus incommunicable d'Apollinaire, c'est donc une grave erreur de faire de lui un maître dont tous les poètes nouveaux seraient les disciples. G. Apollinaire n'a jamais eu de disciples, au sens scolaire du mot, mais des admirateurs, des enthousiastes et des amis.

Enthousiasme et admiration ne sont pas allégeance.

CÉLINE ARNAULD.

La maison qu'habitait Apollinaire et où il mourut, 202 Faubourg Saint-Germain.

GUILLAUME APOLLINAIRE

Je lègue à l'avenir l'histoire de Guillaume Apollinaire
Qui fut à la guerre et sut être partout.

Tout critique devra adopter cette définition que le poète d'*Alcools* donna de lui-même. La curiosité d'Apollinaire ne fut sans doute pas universelle. Les vastes domaines de la pensée n'ont pas vu passer *Le Flâneur des deux rives*, qui signifiaient, non seulement, en leur sens immédiat, les deux rives de la Seine, mais aussi, en leur sens occulte, la littérature et les mœurs.

Il semblait avoir lu toutes les œuvres du passé, de toutes les littératures. Et il fallait certaines surprises de coin de bois, un de ces traquenards amicaux, qu'il aimait lui aussi à vous tendre, pour s'apercevoir que ce savant n'était pas un érudit, mais un devin à qui il suffisait d'une boucle de cheveux pour connaître aussitôt et la couleur des yeux et le timbre de la voix et le cœur dolent ou tragique d'une belle morte depuis mille ans.

Surtout ce qui frappait, c'était l'originalité de sa culture. Il avait lu nombre d'auteurs que personne ne connaît, alors qu'il ignorait superbement d'incontestables gloires. Enfin je me souviendrai toujours du cri de joie qu'il poussa en trouvant chez moi un Dictionnaire de Bayle, en deux volumes. Il compulsa longuement cette première édition, vénérable à ses yeux, regrettant de ne posséder que la seconde, en quatre volumes. Son doigt pointait çà et là, sur les grandes pages de l'in-folio, maint fait curieux ou pittoresque, et sa joie éclatait à chaque trouvaille. Que de fois Apollinaire dut flâner au travers de son Bayle, et des autres dictionnaires à la mode conteuse de jadis qu'il possédait en nombre ! Il serait curieux de montrer dans son

œuvre le butin qu'il rapporta de ces incursions sans cesse renouvelées.

La culture hellénique, il la goûta dans l'archéologie, la légende et la mythologie bien plus que dans les grands classiques grecs. Dans la littérature française, le XVIIe siècle l'intéressait beaucoup moins que le Moyen-Age, patrie de l'imagination, et le XVIe siècle, foyer du lyrisme. Il faut enfin noter son amour passionné pour la littérature italienne avivé par les sentiments filiaux qu'il nourrissait pour l'Italie, sa seconde patrie. Né à Rome, élevé durant toute sa jeunesse à Nice, il se sentait l'homme de la fraternité franco-italienne qu'il a maintes fois magnifiée.

Enfin, il faut parler de la longue attention qu'Apollinaire accorda à la littérature galante. Sans doute les nombreuses éditions d'œuvres érotiques qu'il publia au cours des dix années qui précédèrent la guerre furent tout d'abord des travaux de librairie. Il pouvait à certains moments se lamenter d'être prisonnier de ces besognes peu rémunératrices, et cependant assez périlleuses, mais on peut croire qu'il y était venu en s'abandonnant à une certaine pente de sa nature éminemment vénusiaque. Et ce ne fut certainement pas avec ennui qu'il écrivit : *Les onze mille verges*, *Les exploits d'un jeune Don Juan* et *La Rome des Borgia*, romans vendus sous le manteau. Apollinaire avait une nature sainement païenne. Jamais il n'eut la notion du péché, et sa préface aux *Fleurs du Mal*, qui scandalisa si fort M. Roger Allard nous montre l'étonnement qu'aurait eu un Grec du IVe siècle devant un moine mystique et passionné du Moyen-Age occidental.

Apollinaire nous conte qu'il s'évadait du dortoir à Nice, pour aller s'exalter des nuits entières, devant des images saintes, dans la chapelle. Ce n'était pas le sentiment chrétien qui le troublait en ce moment, mais l'émotion éminemment lyrique que la fable fait naître dans toutes les âmes frémissantes. Apollinaire eut toujours le goût de tout ce qui joue avec le mystère de l'avenir, de l'amour, de la mort. Il recueillait avec intérêt les superstitions les plus diverses et prêtait crédit aux dons prophétiques.

C'est donc autant par sympathie pour les états d'âme rêveurs et lyriques que par goût du pittoresque des civilisations nettement caractérisées qu'Apollinaire accorda une si vive attention au folklore et aux mœurs des provinces françaises, de l'Italie, des bords du Rhin, de la Wallonie, et enfin, et surtout, des milieux juifs traditionalistes. Mis subitement au contact du paysan et de l'ouvrier français, dans les tranchées, il comprit l'âme populaire beaucoup mieux que personne, et se hâta de noter les tournures curieuses du langage « poilu », auxquelles il fit une place dans ses poèmes. C'est aussi ce qui lui permit de comprendre et d'aimer si vivement l'art des nègres et des Océaniens, la peinture du douanier Rousseau et le remarquable roman de chevalerie moderne qu'est *Fantômas*.

Tel était le curieux esprit d'Apollinaire, prisme aux multiples facettes qui drapait tout ce qui le traversait du somptueux vêtement de l'arc-en-ciel. Mais son cœur joyeux et pathétique était un autre prisme merveilleux.

Je chante toutes les possibilités de moi-même hors de ce monde et des astres
Je chante la joie d'errer et le plaisir d'en mourir.

par Paul DERMÉE

La joie d'errer lyriquement, de s'offrir aux multiples aventures de la vie et de l'imagination, et de risquer toujours, de risquer dangereusement les expériences les plus périlleuses...

Apollinaire eut ceci de particulier, lorsqu'il parut, de ne point chanter de petites émotions intimes, comme aussi de ne point bâtir un monde symbolique de nuées gardé par les chevaliers du Graal. Comme tous les poètes naturellement grands, il sut dire ses émotions tendres, épiques ou ironiques d'une façon telle qu'elles pouvaient intéresser immédiatement un grand nombre d'hommes. Il sut les extrapoler.

Mais aussi, notons que ce sont de grands thèmes qu'il épouse. La vie et la mort, en premier, dont il parle avec une ardente mélancolie, l'une étant l'ombre nécessaire de l'autre.

Les Chabins chantent des airs à mourir...
Les obus miaulaient un amour à mourir...
Un amour qui se meurt est plus doux que les autres...

Quant à la vie, toute son œuvre en est l'hymne enthousiaste : il en dit le spectacle sans cesse renouvelé, il note ses belles couleurs et s'amuse des pièces contrastées de joie et de souffrance qui composent son habit d'Arlequin.

Nous vous aimons ô vie et nous vous agaçons

C'est aussi la fuite des années, la jeunesse qui passe, qui lui font exhaler des regrets :

Voici que vient l'été la saison violente
Et ma jeunesse est morte ainsi que le printemps
O Soleil c'est le temps de la Raison ardente...

Et ailleurs :

Où donc est tombée ma jeunesse...

Ce n'est pas comme élément lyrique, ainsi qu'il en va pour maints poètes malins, que l'amour revient souvent dans les œuvres d'Apollinaire. Que de noms de femmes en litanie :

Ah ! Ariane et toi Pâquette et toi Amine
Et toi Mia et toi Simone et toi Mavise
Et toi Colette et toi la belle Geneviève
Elles ont passé tremblantes et vaines...

Et plus loin c'est : Yvette, Annie, Mareye, Lorie, Marie, à qui il adresse l'interrogation villonesque :

Où êtes-vous ô jeunes filles

Apollinaire, qui sut dire avec tant de grâce et une verve si agile les joies et les surprises de l'amour sensuel, devient grave souvent pour parler de l'autre amour, de celui qu'on a appelé le Ravageur. Il lamente :

Des ombres sans amour qui se traînaient par terre...

Et il confesse en une admirable image :

L'amour a remué ma vie comme on remue la terre dans la zone des armées..

L'amitié, plus tendre et plus noble que l'amour, occupe une grande place dans le cœur d'Apollinaire et son œuvre en donne les plus beaux témoignages de toute notre littérature. Relisez le *Poème lu au mariage d'André Salmon*, et *Fiançailles*, et évoquez dans votre mémoire tant de vers dédiés à l'amitié :

Et d'un lyrique pas s'avançaient ceux que j'aime...
Vous voilà de nouveau près de moi
Souvenirs de mes compagnons morts à la guerre...

et *Le Jet d'eau*, où jaillissent avec les noms des amis vêtus de bleu horizon ces vers :

Tous les souvenirs de naguère
O mes amis partis en guerre...

C'est enfin le vaste univers qui l'appelle de tous ses merveilleux mirages. Apollinaire a voyayé en Italie, en Allemagne et en Wallonie, il fut à Prague. Ici et là il a situé ses contes. Et que de souvenirs nous recueillons dans ses poèmes... Mais le prestige des pays jamais vus fut peut-être le plus fort, que ce fut le Mexique, d'où lui écrivait son frère et dont le douanier Rousseau lui présentait une vision légendaire, ou les régions du Nouveau Monde chargées de nostalgie et de rêve comme dans les récits des navigateurs anciens :

Mon île au loin ma Désirade...

Dans la *Lettre-Océan*, dans *Bonjour Mon Frère Albert à Mexico*, calligrammes rayonnants des innombrables ondes de la T. S. F. assaillant de l'horizon la *Tour Eiffel*, sont figurées toutes les curiosités et toutes les inquiétudes qu'Apollinaire nourrissait pour le monde entier.

Déjà dans *Vendémiaire* il notait les voix de toutes les villes parlant en même temps à son cœur :

J'ai soif villes de France et d'Europe et du monde
Venez toutes couler dans ma gorge profonde...

Et vers la fin de ce grand poème, il conclut :

Actions belles journées sommeils terribles
Végétation Accouplements musiques éternelles
Mouvements Adorations douleur divine
Mondes qui vous ressemblez et qui nous ressemblez
Je vous ai bu et ne fus pas désaltéré

Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers

Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers...

(Cliché Vient de Paraître)

APOLLINAIRE et Madame APOLLINAIRE en 1917

Combien fréquentes sont par la suite les échappées d'Apollinaire vers le vaste monde qu'il ne connaît pas et où se trouvent peut-être les joies et les émotions qu'il chercha toujours.

Insatiable de connaître et d'aimer, Apollinaire est bien l'un des poètes qu'il fallait au siècle pour qui le monde est plus petit que la France de Napoléon. *Zone* est vibrant comme un Evangile.

Pour exprimer tout cela, et aussi la guerre héroïque, horrible et féerique, le poète devait recourir aux modes, aux tons et aux mouvements les plus variés, à quoi ne pouvait réussir que l'écrivain le plus souple et le poète le plus savant. Apollinaire était maître de son art, et jamais ne lui fit défaut l'instrument pour exprimer les aspects si divers de sa nature. Tour à tour il a l'intensité visionnaire de Saint-Jean à Pathmos dans *Cortège, Le Voyageur* et *Zone* dont nous détachons ceci :

Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collège
Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste
Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ
C'est le beau lys que tous nous cultivons
C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le vent
C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère
C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières
C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité
C'est l'étoile à six branches
C'est Dieu qui meurt vendredi et ressuscite le dimanche
C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs
Il détient le record du monde pour la hauteur
Pupille Christ de l'œil
Vingtième pupille des siècles il sait y faire
Et changé en oiseau ce siècle comme Jésus monte dans l'air
Les diables dans les abîmes lèvent la tête pour le regarder
Ils disent qu'ils imitent Simon Mage en Judée
Ils crient qu'il sait voler qu'on l'appelle voleur
Les anges voltigent autour du joli voltigeur
Icare Enoch Elie Apollonius de Thyane
Flottent autour du premier aéroplane
Ils s'écartent parfois pour laisser passer ceux que transporte la Sainte Eucharistie
Ces prêtres qui montent éternellement en élevant l'hostie...

La familiarité d'une de ces conversations-promenades qu'il pratiquait si merveilleusement avec ses amis se retrouve dans ses poèmes. Lisez *La Maison des Morts*, dont le sujet est une danse macabre à la Durer, qui devient chez Apollinaire un poème du renouveau.

Le ton prophétique du *Cortège*, des *Collines* voisine avec des « Fêtes Galantes » et avec tant de poèmes ou de pages de prose où l'ironie et l'humour se colorent de lyrisme. Ainsi se termine son petit poème *Annie :*

Comme cette femme est mennonite
Ses rosiers et ses vêtements n'ont pas de boutons
Il en manque deux à mon veston
La dame et moi suivons presque le même rite...

Quant à la farce, et jusqu'à la bouffonnerie où il s'est si souvent complu, il a montré par son exemple qu'il suffisait d'être poète pour leur donner droit de cité en poésie. Il rend cependant hommage à un de ses devanciers : « Nous avons vu depuis Alfred Jarry le rire s'élever des basses régions où il se tordait et fournir au poète un lyrisme tout neuf. » Et n'est-ce pas une belle fantaisie Ubuesque que cette chute de *Salomé*, poème parodique, anachronique, dans un goût vif et léger :

Sire marchez devant trabants marchez derrière
Nous creuserons un trou et l'y enterrerons
Nous planterons des fleurs et danserons en rond
Jusqu'à l'heure où j'aurai perdu ma jarretière
Le roi sa tabatière
L'infante son rosaire
Le curé son bréviaire...

Enfin de quelle façon aisée, avec quel naturel, quelle candeur, il parle des sexes, de la pariade, des désirs et des rêves les plus matérialisés et qui détraquent si dangereusement les clients de Freud! Non vraiment, Apollinaire ne connaissait pas le refoulement. Voyez plutôt cette candeur d'avant le péché :

Seigneur que t'ai-je fait Vois Je suis unicorne
Pourtant malgré son bel effroi concupiscent
Comme un poupon chéri mon sexe est innocent
D'être anxieux seul et debout comme une borne...

Et nous n'avons pas parlé de l'immense et profonde tendresse qui baigne comme un océan toute l'œuvre d'Apollinaire, non plus que de l'infinie rêverie qui l'enveloppe d'atmosphère. Maintes fois il abandonne le mode familier, pittoresque ou ironique, pour une ardente aspiration lyrique, bleue comme le souvenir et comme le désir.

Dans le *Musicien de Saint-Merry*, il termine par cette élévation la légende parisienne qu'il nous conte :

O nuit
Troupeau de regards langoureux des femmes
O nuit
Toi ma douleur et mon attente vaine
J'entends mourir le son d'une flûte lointaine

Dans *Fantôme de Nuées*, le récit réaliste d'un spectacle de saltimbanques est lyrisé par des rappels de réalités lointaines et par des vers comme celui-ci :

Doigts roulant une cigarette amère et délicieuse comme la vie...

et cette finale qui met un ciel immense sur la scène du boulevard Saint-Germain :

Siècle ô siècle de nuages...

***

Avec un art très sûr, Apollinaire choisit, pour exprimer tel ou tel mode de sa sensibilité et de son imagination, les mètres, les rythmes et les formes poétiques les plus divers. Ils se succèdent, s'entrelacent, se combinent de toutes les façons imaginables dans son œuvre lyrique. L'accord entre le sentiment et sa forme est toujours très juste. Mais un scrupule me prend. N'y a-t-il pas en retour une action régulatrice du mètre et du rythme sur le sentiment ? Il faudrait alors louer doublement Apollinaire d'avoir su réunir dans un même poème les vers réguliers et les vers les plus libres, en s'affranchissant de tout esclavage de la forme.

Nombreux sont dans *Alcools* et dans *Calligrammes* les poèmes réguliers. Suite de distiques : *A Nîmes*. Choix de quatrains octosyllabiques : *Clotilde, Marie* et les premières pièces de *Lueurs de Tir*. Chapelets de strophes de cinq vers aux rimes disposées en *abaab* : *C'est Lou qu'on la nommait*. Puis en passant par les vers réguliers mais blancs — où chantent cependant les strophes ornées de quelques assonnances —, les strophes où alternent les suites de vers réguliers puis libres, nous arrivons à la large forme sans mesure arithmétique, sans rime ni assonance, sans rythme ni constante, que l'on pourrait rapprocher du vers whitmanien.

Quant à la rime, même dans les vers les plus strictement prosodiques, Apollinaire la traite avec une désinvolture narquoise. Il fait rimer les singuliers et les pluriels, des radicaux avec leurs composés, des mots avec eux-mêmes, *paille* avec *Changaï*. Il se soucie peu de rimer pour les yeux : *lyre* et *mourir* lui plaisent beaucoup. C'est avec une grande finesse d'oreille qu'il emploie l'assonance qui met comme un peu d'air dans la strophe strictement close. *Ladre* et *tanagre* ne se répondent-ils pas énergiquement ! Et dans cette strophe : *inhumaine, taverne* et *même ?*

C'était son regard d'inhumaine
La cicatrice à son coup nu
Sortit saoul d'une taverne
Au moment où je reconnus
La fausseté de l'amour même

Enfin Apollinaire a employé maintes fois la rime des seules consonnes finales, les sons-voyelles étant choisis dans la même classe : *quinconces* et *danse* — *sonneront* et *grand* — *écoutant* et *bâton*. Ces rimes, qui se trouvent déjà chez Rimbaud, ont été récemment prônées par Tristan Derème, qui ne doit pas ignorer ses prédécesseurs.

Si je parle maintenant de la prose d'Apollinaire, c'est pour indiquer qu'aux points de vue syntaxique et rythmique elle ne présente aucun caractère révolutionnaire. Il est donc à retenir que s'il tient compte de la révolution prosodique faite par le symbolisme, Apollinaire n'adopte en aucune façon la technique des mots en liberté réalisée par le Futurisme. Dans l'*Hérésiarque*, la phrase est nette, brillante, un peu dure.

C'est une roche constellée d'éclats micacés. Dans le *Poète Assassiné* et dans *La Femme Assise* (sauf dans le roman *Les Mormons* qui est y inclus, et qui se trouvait était écrit depuis longtemps,), la phrase est légère, souple, aérée. Elle s'égale comme qualité à la langue des poèmes les plus aisés.

C'est que ses poèmes comme ses romans témoignent d'une liberté d'allure et d'une spontanéïté d'inspiration conquises par une lutte incessante contre l'impérieuse logique. Apollinaire emploie plusieurs méthodes pour dépister la logique, éminemment antilyrique.

Aquarelle d'Apollinaire (appartient au Docteur Tzanck

Ou il prend l'allure discursive, flânant de-ci de-là, s'arrêtant longuement à un coquillage ou à une plante curieuse, distrait par tout, perdant de vue le but de sa promenade, et finissant par se laisser ravir par quelque rappel du passé ou par quelque aspiration vers l'avenir. Ses poèmes-promenades sont comme ces lianes sinueuses dont le sarment nu éclate de place en place en vives touffes de feuillage.

Dans les poèmes-conversations, ce sont des répliques disparates, semble-t-il. Les plus curieuses, celles qui recélaient de crues notations de réalité, ayant seules été transcrites, une atmosphère étrangement intense enveloppe les paroles. Il est superflu, je pense, de préciser qu'il ne s'agit pas ici de conversations réelles sténographiées par le poète.

Puis il y a les poèmes visionnaires, les poèmes cosmiques, qui sont composés en forme de roue ou de soleil. Le poète est au centre et il voit simultanément sur la circonférence de son horizon les peuples de toute la terre, le passé et l'avenir et les chrysalides des passions et des désirs encore informulés.

Enfin, dans les poèmes les moins alogiques, ce sont des effusions de lyrisme qui viennent rompre à point la suite attendue et créer la surprise.

Dans les romans et dans les contes la méthode de composition n'a cessé de tendre, de l'*Hérésiarque* à *La Femme Assise*, vers des associatons uniquement imaginatives et sentimentales, la logique intellectuelle étant de plus en plus rejetée comme trop brutale. Or ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les récits de l'*Hérésiarque* étaient, pour la plupart, le développement logique, à la Poë ou plutôt à la Villiers de l'Isle-Adam, d'une hypothèse rare et curieuse. *Le Poète Assassiné* est un rais ténu comme un rayon de soleil autour duquel dansent les éphémères de la fantaisie. Quant à la *Femme Assise*, voilà une vraie gageure. Apollinaire a pris le cœur d'un roman, *Les Mormons*, écrit bien avant la guerre, et que *La Révolte des Anges* d'Anatole France lui interdisait, à ce qu'il prétendait, d'achever.

Ce cœur solide et de formation ancienne, il l'entoura progressivement de couches nouvelles : c'est l'aubier, l'histoire d'Elvire Goulot. Et nous trouvons ensuite comme écorce, revêtue elle-même de mousse et de lichen, toutes les inventions charmantes, pittoresques ou fantaisistes qui avaient enchanté Apollinaire dans ses dernières années. Nous y reconnaissons, par exemple, de nombreuses pages de la *Vie Anecdotique*, qu'il publiait chaque quinzaine dans le *Mercure de France*. Le résultat est un livre unique, une œuvre incomparable.

Pour en finir avec cette révolte contre la logique, marquons brièvement que la suppression de toute ponctuation dans les vers en est encore un des épisodes. La ponctuation — invention récente, ne l'oublions pas — a comme seule utilité de chevronner les articulations logiques de la phrase. Si l'on savait l'employer, on devrait la mettre plus ou moins nombreuse selon que l'on veut argumenter plus ou moins. Mallarmé l'avait clairement compris et dit. Apollinaire et les poètes nouveaux se sont ralliés à une vérité pour eux évidente. Il n'y a nulle singerie dans leur cas.

Mais quelles ressources plus fécondes que l'image, pour créer une atmosphère de lyrisme pur où ne peuvent vivre les êtres de la logique et de la démonstration ! L'étonnante fortune de l'image dans la poésie nouvelle s'explique par une volonté héroïque de lyrisme pur.

Il est cependant toute une gamme d'images : plastiques, humoristiques, analogiques, surréalistes, etc. Apollinaire les a employées indistinctement les unes et les autres. Quoi de plus plastique que ceci :

Des corbeaux éployés comme des tildes...
Le fleuve épinglé sur la ville...
La nuit... couverte d'yeux ouverts...
Ispahan s'est fait un ciel de carreaux émaillés bleu...
...Les bulles de niveaux
Qui remuaient ainsi que les yeux des chevaux...

Ses réflecteurs dardent leurs lueurs comme des yeux d'escargots
Et les obus en tombant sont des chiens qui jettent de la terre avec leurs pattes après avoir fait leur besoin...

Les images humoristiques que l'on trouve chez lui sont, par exemple : « les siphons enrhumés ».

Les images analogiques :

La mer ouverte comme un œil...
Les flammes ont poussé sur moi comme des feuilles...
Les Fleurs aux balcons de Paris
Penchent comme la tour de Pise...
Leurs cœurs bougent comme leurs portes...
Une bougie à la flamme aussi petite qu'une souris...

Enfin la plupart des images de guerre : les fusées sont des dames qui dansent, des Bérénice dont les chevelures sont devenues des comètes et qui accouchent brusquement. La bouteille de champagne est une artillerie et :

L'artillerie débouche ses bouteilles crémantes...

Enfin voici des images qui marient deux réalités lointaines ou qui vêtent de poésie une réalité brutale :

Il y avait des fruits tout ronds comme des âmes...
Des cadavres de jours rongés par les étoiles...
Des grands troupeaux muets qui broutaient les paroles...
Ses regards laissaient une traîne
D'étoiles dans les soirs tremblants
Dans ses yeux nageaient les sirènes.....

L'épithète rare et expressive est également d'un grand secours pour animer une phrase. Apollinaire ne s'en est guère soucié, semble-t-il, et cependant il en a trouvé de très belles : « Les grenouilles humides », « Les étoiles oblongues », « Près du passé luisant demain est incolore ». Et ces verbes expressifs : « Quand vacillent les lucioles », « La balle qui froisse le silence ».

Apollinaire, poète surréaliste conscient, risqua rarement l'aventure de n'utiliser, pour composer un poème, que des éléments réalistes, c'est-à-dire non encore lyrisés. C'est cependant la tâche même du poète que de lyriser ce qui ne l'est pas encore. Mais peut-être est-il nécessaire, pour opérer la métamorphose, d'encadrer des éléments réalistes d'éléments lyriques. C'est je crois, ce qui explique chez Apollinaire l'emploi systématique de l'exotisme du temps et de l'espace. De nombreux rappels de l'antiquité grecque et orientale : les argyraspides, les cinyres, des Lydiennes nues, les scurriles, les satyres et les pyraustes, etc., puis les cosaques zaporogues, les quarante de Sébaste...

Le mot rare porte l'auréole de sa nouveauté et illumine le vers de sa phosphorescence. Et ce sont : les saints arémères, l'hématidrose, les alcancies, l'aséite...

Enfin l'on connaît la force poétique des vocables vastes et indéfinis, dont les églises savent faire si bon usage :

Sans regretter le jour la vie et la mémoire...

Apollinaire, curieux des mots expressifs, amant des syntaxes populaires, ne reconnaît ni nobles, ni roturiers, ni parias dans les cohortes des dictionnaires, dans les bandes grasseyantes de l'argot. Or les mots désignent des réalités. Mesurez à son langage la part de réalisme qu'Apollinaire a réussi à surréaliser :

Et moi j'ai le cœur aussi gros
Qu'un cul de dame damascène
Les sept épées hors du fourreau.

Que de choses encore il y aurait à dire...

L'éminent génie littéraire d'Apollinaire est reconnu et les petits critiques n'osent plus porter la patte sur son œuvre.

Mais le poète, tant combattu de son vivant, est mort. Et tout l'effort des ennemis de la littérature nouvelle tend à l'écraser du nom d'Apollinaire...

Que c'est sot ! Apollinaire, nous le voulons hors du débat, et jamais nul de nous ne ternira sa mémoire. Puis, s'il fut le seul poète vivant en 1916 à rallier nos enthousiasmes, il se trouva dans notre admiration à côté de Lautréamont, de Rimbaud et de plusieurs autres avec lesquels il faisait disparate.

Qu'il est vain de vouloir toujours arrêter l'évolution littéraire ! Des jugements fielleux n'y suffisent point.

Le fleuve passe avec nos belles barques et les chiens restent à aboyer sur nos rivages.

Le pavillon d'Apollinaire avec sa devise : *J'émerveille*, flotte à l'un de nos mâts.

PAUL DERMÉE.

GUILLAUME APOLLINAIRE

J'ai été très lié, très amicalement lié avec Guillaume Apollinaire ; si notre amitié s'était tant soit peu refroidie, tout-à-fait à la fin de sa vie, ce fut uniquement pour une question « d'uniforme » !

Chacun a ses faiblesses. Guillaume Apollinaire s'était laissé entraîner un peu trop du côté officiel, du côté « galon ». La perspective d'une Légion d'Honneur possible le hantait ; il m'en avait fait la confidence et m'avait demandé si dans mes relations je ne pourrais pas lui trouver quelques appuis qui l'aideraient à obtenir cette distinction. Je lui répondis que je ferais tout mon possible pour qu'on ne la lui accorde jamais !

Les deux dernières années précédant la guerre, nous vécûmes beaucoup ensemble ; presque tous les soirs nous nous retrouvions pour aller fumer de l'opium chez des amis ; c'était alors bien amusant d'entendre ce brave Guillaume entrer en discussions interminables avec des petites femmes du monde, ou plus spécialement de Montmartre et de Montparnasse, sur le charme de la littérature ou sur celui de l'amour !

Nous faisions très souvent de l'automobile, il adorait cela et un soir que nous étions au Bar de la Paix, en compagnie de Claude Debussy et de P. J. Toulet, je proposais à Apollinaire, qui, avait, ainsi que moi-même, pris de nombreux cocktails, de partir pour Boulogne et là de nous embarquer pour l'Angleterre ; nous arrivâmes au port juste à temps pour avoir le bateau qui partait à la première heure. J'étais sans inquiétude pour le voyage, Guillaume m'ayant affirmé qu'il parlait admirablement l'anglais ; mais une fois à bord, comme je lui demandais de nous faire servir le petit déjeuner, il lui fut impossible de se faire comprendre, il m'avoua alors qu'il ne parlait que le « vieil irlandais » !

Nous restâmes cinq jours à Hythe et grâce à son extraordinaire mémoire, lorsque nous rentrâmes, il parlait l'anglais aussi bien... que moi !

Ce voyage demeure un des bons souvenirs de ma vie, jamais je n'ai eu un compagnon plus gai, plus spirituel, ayant autant d'entrain qu'Apollinaire.

Une autre fois, où nous dînions encore ensemble, il me dit être très pressé devant faire dans la soirée une conférence importante ; moi, j'avais envie de grand air : « Voyons, lui dis-je, pas d'imbécillité, lâche ta conférence, partons en voiture faire un tour. » Il se mit à rire comme un fou, je vois encore sa main élégante devant sa bouche et son petit doigt arrondi, légèrement séparé des autres ; son rire était une acceptation, pourtant il me dit : « Delaunay va être furieux, je lui avais promis de parler de lui, et dire que sa femme m'a brodé des petits rideaux « simultanés », tu sais ceux qui ornent mon bureau !... » Nous allâmes à Chartres, il était ravi d'avoir joué ce tour au public, tel un collégien qui fait une bonne farce à un pion !

Quelque temps après Guillaume Apollinaire vint passer plusieurs jours chez moi à Etival, dans le Jura, en compagnie de Marcel Duchamp. Nous fîmes tous trois en auto, de nuit, le voyage d'aller ; Guillaume n'arrêta pas de chanter une jolie chanson qu'il avait inventée :

Tanguy du Gana
N'as-tu pas vu mon gas
Qui jouait de la trombona,
Qui jouait de la flûte à mes gas
Qui jouait de la flûte !

Nous passâmes là-bas une quinzaine de jours ; nous discutions sur le Cubisme, sur les possibilités d'une nouvelle évolution. Apollinaire aurait certainement été *Dada*, comme Duchamp et moi, s'il n'était pas mort aussi prématurément.

Il avait un don étonnant pour le jeu de jonchets, presque tous les soirs nous passions des heures à y jouer et régulièrement il nous battait. Nous fîmes aussi quelques promenades à pied. Un jour au cours d'une petite ascension, Guillaume fut pris d'un tel vertige qu'il se coucha par terre en nous déclarant qu'il ne pouvait plus ni avancer, ni reculer ! Ce qui lui fit faire l'effort nécessaire afin de regagner la maison, fut l'affirmation absolue que nous lui donnâmes qu'il n'avait plus qu'à mourir de faim s'il restait là ! Son appétit était formidable, mais il n'acceptait pas que ses amis lui en fissent la remarque, il prétendait alors que c'était le leur qui était mauvais !

Il avait en botanique des connaissances extraordinaires et il était même capable d'inventer de nouveaux noms de plantes si besoin en était.

Tel un enfant, il s'amusait de tout sans jamais voir le mauvais côté des choses ; je me souviens qu'étant allé le voir je le trouvais un jour en costume de déménageur en compagnie de Raynal ; ils s'efforçaient tous deux, de faire passer de gros meubles dans une pièce dont la porte était trop petite ! Guillaume n'hésita pas à briser les meubles pour les introduire « par petits morceaux » !

Ce même soir de déménagement, il dînait chez Victor Margueritte ; au dernier moment, il était tard, impossible de trouver sa cravate de smoking ! Après avoir beaucoup cherché, nous aperçûmes toutes les cravates, réunies dans une bouteille ! Guillaume les avait fourrées là pour ne pas les égarer ! L'un après l'autre, nous fîmes de vains efforts pour les en retirer à l'aide d'un tire-bouton ; la bouteille était précieuse Apollinaire ne voulut pas se résoudre à la sacrifier, je lui peignis alors à l'encre de Chine, un joli nœud sur sa chemise, il s'en montra ravi.

Le souvenir que je conserve de lui est celui d'une grande fraîcheur de cœur, d'une grande simplicité qui ne s'épanouissait réellement que dans l'intimité de ses amis, en dehors de toute « galerie ».

Quant à son œuvre, je considère qu'elle est à la fois remplie d'inventions et du choix le plus intelligent. C'est un ami que je regrette profondément, il avait le charme incomparable de ne pas se compromettre pour être compromis.

FRANCIS PICABIA.

Apollinaire sur son lit d'hôpital après sa trépanation de 1916
Hôpital italien, boulevard Montmorency à Paris

LETTRE INÉDITE

A

FRANCIS PICABIA

Nîmes, 29 Décembre 1914.

Mon cher Francis,

J'ai reçu ta carte et me réjouis de vous savoir en bonne santé.

Je t'ai écrit aussi pour te demander s'il te serait possible d'avoir pour une très aimable et charmante femme, qui mérite tous tes égards, une permission pour aller dans la zone des armées pour y voir quelqu'un qu'elle a absolument besoin de voir. Il s'agit d'obtenir d'aller en chemin de fer à Rambervillers dans les Vosges. Et de là elle ira à pied à Baccarat (M.-et-M.) qui se trouve à 17 *km.*

Fais cela si tu peux. Il s'agit de la Comtesse de... qui habite à la Villa Baratier à (A.-M.)

Parti avec Siégler à Nice, j'aurais pu partir en Espagne avec un ami qui m'y offrait la plus large, la plus fastueuse hospitalité. Siégler a fait tout ce qu'il a pu d'accord avec cet ami pour que j'accepte. Et mon refus les a fâchés, pas tant Siégler, surtout l'autre.

Mais je n'aurais pu quitter la France dans des conditions aussi déshonorantes pour un homme et j'ai été au comble du bonheur quand le Conseil de Révision de Nice m'a déclaré apte. En attendant, je cavalcade, je canonne en garnison avant de le faire à la guerre.

Une seule chose fait défaut, l'argent. Et tu serais bien gentil, mon cher Francis si pendant le peu de mois qui me séparent de mon départ au front, tu m'envoyais 50 francs par mois, ça ne durera pas longtemps, et tu sais cher Francis que je n'aime pas demander de l'argent, je te les rendrais aussitôt après la guerre, et tu me rendrais un vrai service, un fier service d'ami, je ne te dis que ça. Mais écris-moi longuement, même si tu me refusais le service que je te demande.

Ici, il fait un froid de chien. Nous sommes nourris comme tu peux penser. Pas de manteaux, mais nous sommes tous gais quand même. Mes camarades de piaules tous charretiers ou cochers, sauf un jardinier et un agent des mœurs de Marseille.

L'Hôtel Gobineau dont tu m'as envoyé une description circonstanciée est presque aussi somptueux que la villa où j'habite présentement. Il y a à Nîmes deux régiments d'art. de camp. le 19e et le 38e, leurs casernes se touchent.

Nous ne pensons pas à la guerre, car nous avons beaucoup trop d'occupations pour cela.

Il y a des départs de temps en temps. Et ceux qui partent sont équipés de neuf entièrement. Nous sommes instruits par des blessés revenus du front et guéris.

Je suis élève brigadier et je souhaitais vivement conquérir ces galons. Si tu pouvais me faire pistonner sans que cela eût l'air suggéré par moi auprès du commandant du dépôt du 38e, Capitaine Arnaud, tu me rendrais encore service. Tu sais que Dupuy a reçu deux éclats d'obus et est retourné au feu.

S'il était possible que comme engagé volontaire, tu puisses me faire nommer sous-lieutenant même dans la ligne, je partirais volontiers au feu le plus vite possible, car rien n'est comparable à l'em.....ment des villes de garnison surtout quand on y est sans le sou.

Ecris-moi longuement mon cher ami et dis à ta femme de m'écrire aussi. On m'a forcé à laisser pousser mes moustaches. Ma concierge de Paris a changé. On a mis à sa place un chameau. Ma chatte Pipe va bien, elle a été recueillie par ma femme de ménage, qui m'a envoyé de ses nouvelles. Tout cela d'ailleurs est sans doute sans intérêt auprès de ce qui se joue au Nord de la France. Mais je ne sais par quelle aberration nous ne nous occupons pas du tout de la guerre.

Je t'embrasse affectueusement fraternellement,

GUILLAUME KOSTROWITZKY.

POÈME ANECDOTIQUE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE NOTRE TEMPS

par

Pierre ALBERT-BIROT

A Guillaume Apollinaire.

Vous souvient-il mon cher ami
Qu'un jour je vous dis
Il nous faut du Théâtre
C'était dans votre chambre d'hôpital (1)
Non point celle d'en bas
Celle de la souffrance
Mais dans celle d'en haut
La chambre d'espérance
D'où l'on voyait des Génies d'or
Ma pièce est prête
M'avez-vous répondu en artilleur
LES MAMELLES DE TIRÉSIAS
Et vous me parliez des ballons qui éclatent
En cherchant des cravates
Dans votre armoire
C'est entendu vous dis-je
Nous la ferons tirer
A la saison prochaine
Car on était aux longs jours de Juillet

Et l'hiver nous en repartîmes
Là-haut encor plus haut
Dans notre Empyrée
Du Boulevard Saint-Germain
Ma pièce est prête mais
Je veux la mettre au point
J'aurai fini jeudi
Et bien des jeudis s'ajoutèrent aux mercredis
Avant que l'œuvre eût sa dernière lettre
Enfin un jour de Mars
Peut-être le premier du Printemps
Vers 1 *heure après-midi*
Vous m'avez dit
Installez-vous dans ce fauteuil anglais
Je vais vous lire le premier acte
Et posant votre pipe sur votre table à écrire
Qui était alors dans votre chambre

(1) Hôpital italien.

Non loin du grand lit de milieu (1)
Entre la toilette et la cheminée
Vous avez pris votre cahier
Et posément

Non Monsieur mon mari
Vous ne me ferez pas faire ce que vous voulez

C'est entendu nous allons commencer
Les répétitions
Pour Thérèse j'ai Marion
Pour le Mari Herrand
Pour les autres on va voir
Ça va marcher au revoir

Et vous rappelez-vous
Les répétitions
Du Boulevard Raspail (2)
De la rue du Départ (3)
Pressons-nous pressons-nous
Ils vont manquer leur dernier métro
C'est trop vite
Mais non vous entrez par ici
Le second acte est prêt
Et les décors et les costumes
C'est Serge qui c'est Serge
Serge Serge Serge
Je ne peux pas répéter sans mon cheval
Serge Serge
Si vous voulez ce costume
Ce geste est impossible
Serge Serge
Et nous fûmes un soir pour louer le théâtre
Nous en partîmes à 8 heures
Et vous fûtes bien en retard
Je crois que vous alliez dîner
Avenue Henri-Martin
Serons-nous prêt c'est certain
Et que vous étiez riche ce soir-là

Vous savez la nouvelle
Un accident mortel
Au père d'Herrand
Voici le rôle il nous le rend
C'est impossible courons courons

(1) Où il est mort.
(2) Appartement de la Baronne d'Œttingen.
(3) Une partie de ce local est devenue depuis mon appartement.

par Pierre ALBERT-BIROT

Ah, vous souvient-il de ces courses en taxi (1)

La journée est remise
Herrand jouera quand même

Sommes-nous prêts
Et les accessoires
Serge le pot de chambre
Serge les berceaux
Serge la queue du cheval
Serge le kiosque ne marche pas
Et nous étions l'œil au trou du rideau
Quand de Rienzi vient nous dire
On se bat à l'entrée
Je ne réponds de rien
La police va s'en mêler
Nom de Dieu mais fermez donc cette porte
Le flot entrait par les coulisses
Mettez de l'ordre, mettez de l'ordre
M'avez-vous dit
Lumière Lumière Lumière
Mais où est donc l'électricien
Et je fus à l'entrée
Et la fermai bien vite
Dès qu'on m'eut dit assez
Le théâtre va s'écrouler
Et cependant le Directeur
Sortait du trou du souffleur

Et j'avais très chaud
Tandis qu'on levait le rideau
Sur le plein feu de votre premier drame

PIERRE ALBERT-BIROT.

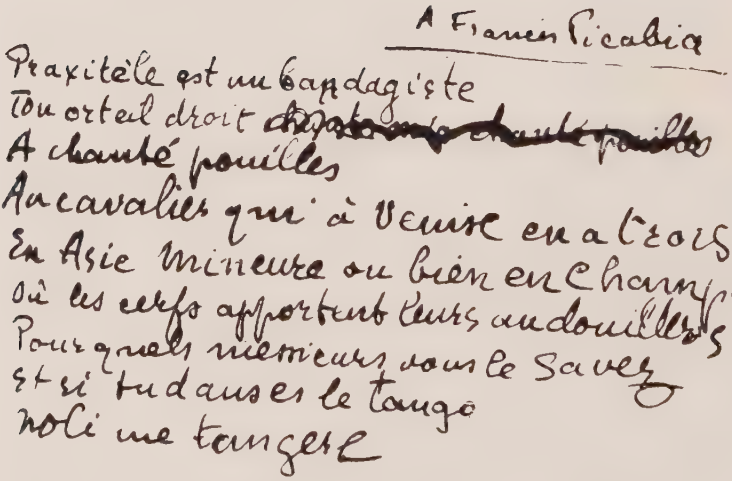
Je n'ajouterai pas grand'chose à cette chronique parce que je n'aime pas dévider des souvenirs. Plus je vis, plus je reconnais Apollinaire. Que de fois depuis sa mort j'ai eu l'occasion de me dire : Lui aurait vu, lui aurait compris, lui aurait aimé. Au simple point de vue de la compréhension son étude *L'Esprit Nouveau et les poètes* publiée dans le *Mercure* quelques jours après sa mort en est une bien vivante preuve, et je voudrais signaler dans cette étude un point qui me touche particulièrement. J'avais publié dans Sic un poème *L'Avion* composé uniquement de sons que je présentais comme poème à crier et à danser. Je laisse de côté les sottises et injures manuscrites et imprimées reçues après la parution de ce numéro — je note seulement qu'un poète-critique avait eu le plus grand mépris pour mon poème où il

(1) Il fut tout près de se décider à jouer le rôle lui-même.

ne voyait que de pauvres onomatopées bien inférieures aux imitations vrombissantes que son mécano faisait avec la langue. Je n'avais, selon mon habitude, donné à personne aucune explication au sujet de ce que j'avais cherché dans ce poème. Quelque temps avant sa mort Apollinaire m'avait dit : « Je parle de *L'Avion* dans mon étude. » Puis il est mort, puis l'article a paru, et par un enchaînement de circonstances je n'ai pas eu ce numéro du *Mercure* lors de sa parution, puis ensuite je l'ai oublié : ce n'est que quatre ans après qu'un jour en me promenant sur les quais ce numéro du 1er décembre 1918 est arrivé sous mes doigts et c'est seulement aujourd'hui que l'occasion m'est donnée de remercier Guillaume Apollinaire. Qu'on lise toute cette étude éclairante et en ce qui concerne plus particulièrement *L'Avion* qu'on lise la page 389. Je ne sais pas si Apollinaire a vu tout à fait ce qui m'a poussé à composer ces poèmes à crier et à danser, mais lui seul a entrevu. Il était grand, il voyait par-dessus la tête des autres.

Mais aujourd'hui, il m'est presque désagréable de dire qu'il était grand parce qu'il y en a trop qui le disent en essayant de grimper sur ses fortes épaules, les louanges qui lui conviennent le mieux lui viennent de ceux qui se taisent.

P. A.-B.


A Francis Picabia
Praxitèle est un bandagiste
Ton orteil droit
A chanté pouilles
Au cavalier qui à Venise en a trois
En Asie Mineure ou bien en Champagne
Où les cerfs apportent leurs andouillers
Pourquoi mieux vous le savez
Et si tu danses le tango
Moi me tangent

Autographe inédit d'Apollinaire écrit au verso du programme reproduit page suivante
(appartient à P. Albert-Birot)

24e EXPOSITION DES ARTISTES INDÉPENDANTS

L'Après-Midi des Poètes

25 AVRIL 1908, A 4 HEURES

dans les Serres de la Ville de Paris, au Cours-la-Reine

LES TEMPS HÉROIQUES

LA PHALANGE NOUVELLE

Par le Poète GUILLAUME APOLLINAIRE

PROGRAMME

1 Paul Souchon	Soupir aux Colombes du Luxembourg Mlle Marthe GRAVIL	20 Paul Fargue	Intérieur Mlle Maud STERNY
2 St-Georges de Bouhélier	Poème M. P. RAMEY	21 Henri Hertz	Sur la galère M. Marcel OLIN
3 Maurice Magre	Poème M. P. RAMEY	22 André Salmon	Chanson marine

SINGULIER PLURIEL

Voici longtemps que je n'ai rien dit de Guillaume Apollinaire. Je n'ai plus osé. D'anciens amis, de jeunes disciples ont pris le parti de le diviniser. Mon amitié, mon admiration n'étaient jamais allées à ce ton. On ne peut être homme et dieu. On ne peut être l'ami d'un dieu. L'amitié est le délice le plus humain.

Il y avait plusieurs sortes d'amitié en Apollinaire. Il y avait celles où il s'imposait et celles où il se reposait. Les premières étaient l'occasion d'affirmations, les secondes d'abandons. Il se redoublait ou se dédoublait selon les jours et les amis. J'ai surtout joui de ses dédoublements durant lesquels avec de gros soupirs, de grosses colères, des étonnements, il cherchait le repos et se désarmait dans la personne d'un ami.

— Je t'aime mieux, lui disais-je, quand tu es pluriel que singulier !

***

Entre nous deux s'établirent, il y a une vingtaine d'années de rares relations. Rares ? Effectivement. Nous voyions-nous une fois par mois ? Mais dès que nous nous voyions, nous atteignions à la plénitude de la confiance, de la gaieté, de cette exaltation heureuse et sans dessein, privilège de l'amitié.

L'éloignement me rendait ignorant de quantité d'histoires, que j'appellerai « indigènes » soit d'ordre professionnel, soit d'ordre privé, auxquelles Guillaume s'intéressait avec emportement. J'étais donc

souvent fort au dépourvu. En outre il avait adopté et on avait adopté, dans son entourage quotidien, une manière d'être et de parler cocasse, un peu boursouflée, sentant le collège et la frairie, qu'il était difficile d'employer de but en blanc. Certes, j'ai su articuler et désarticuler, avec la mâchoire d'*Ubu-Roi*, le long des rues de Montmartre, de grandes extravagances que Guillaume, à chaque minute, ornait d'éblouissants rires d'enfant, beaux comme des soleils de Bengale. Ce n'était cependant point à ces heures, je dois l'avouer, malgré leur entrain ni en ce genre de plaisir que nous nous aimions le plus. Dans l'abandon et le délassement, voilà surtout, comment je t'ai connu et aimé, Guillaume !

L'ayant si peu vu, trop peu vu, je puis dire qu'il s'est du moins, bien reposé et détendu en notre amitié. Et il m'a confié une sincérité, des expressions ingénues de sa curiosité et de son enthousiasme, de sa tristesse aussi, que, sans doute, à des amis plus intimes il a tenues plus cachées.

A ces moments, à ces rapides et précieux moments dont le souvenir, aujourd'hui, a acquis une si âcre douceur, Guillaume unissait des aspects de puissance et de faiblesse, d'orgueil et de timidité, entreheurtait en lui des natures étrangères s'accordant en vertu d'une aptitude primitive très simple, assez rude même et populaire, mais princière.

Deux natures, trois ? Combien ? Autant dire que l'univers entier girait autour de sa tête. L'impression en était si précise qu'il vous arrachait de vous-même avec ce feu tournant. Parti, il vous laissait meurtri comme un voyageur tombé d'un train. Amitié faite de brefs voyages subits et de mordants exils enchevêtrés.

Guillaume devait se rendre compte de ce séduisant et un peu trouble phénomène, car il se préoccupait de l'expliquer. En le poussant on l'amenait à rechercher au loin et de tous les côtés à la fois, dans un rayonnement vertigineux, sa propre origine. Grand nomade généalogique, aucune invraisemblance ne l'effrayait. Élégamment, à travers son caractère et même ses traits il savait authentifier, d'un air bon enfant, l'aristocratie polonaise et la pourpre cardinale, allier le noviciat populaire aux pompes et aux liturgies.

Il détestait être soupçonné d'attaches juives. Néanmoins comment rester indifférent aux vastes douleurs, à l'intelligence persiflante de cette race ? Le fait est qu'il écrivit d'admirables histoires juives et qu'il fut très fier, à leur propos, d'être assimilé aux grands juifs.

***

Sur la vie d'un mort, l'amitié n'a plus rien à apprendre, plus de joie nouvelle à guetter. Elle n'a que des réflexions à entretenir et enrichir.

Cette disposition d'Apollinaire, plus j'y réfléchis, me semble hors de tout artifice et de toute affectation, comme on l'en a bêtement accusé. Elle échappait même à un examen raisonné. Elle relevait d'une fonction physique, en quelque sorte, et se manifestait directement en sa personne, des pieds à la tête.

— Je t'ai rencontré sur la Meuse, à Dave, lui racontai-je un jour, tu m'as passé sur ton bachot !

Une autre fois il vagabondait sur les quais d'Anvers, il pêchait des oursins près de Gênes, il était appelé en consultation œcuménique et franchissait la poterne du Vatican.

En vérité, sa physionomie comportait cent ressemblances, à tous les échelons des peuples. On le rencontrait partout par le monde. Tant de force de conciliation ! Tant de cahots ! il en était même par instants irrité. Il finissait toujours par cette soumission enfantine, si émouvante à saisir en lui qui savait être insupportablement autoritaire, par cette fatale soumission aux aventures et aux coïncidences, qu'il ne livrait pas à tout le monde, pas même à ses plus assidus compagnons, qu'il ne laissa libre et humble à travers son visage où tous l'ont pu lire, que lorsque c'est des métamorphoses de la mort qu'irrémissiblement il s'approcha.

Triste fixité de cette docilité charmante, marquant cette face impatiente, par trois fois, sur des lits d'hôpitaux et un lit de mourant, qui, de ceux qui l'ont contemplée, l'oubliera !

***

Ces orientations désorientées, ces voltefaces, ces extraordinaires concordances n'avaient, pratiquement, point de limites puisqu'elles dépassaient la réalité palpable et rentraient dans les affaires du merveilleux. Aussi embrassaient-elles aussi bien le passé.

C'est pourquoi Apollinaire était un farouche traqueur de livres introuvables. Il tenait à merci les enfers des bibliothèques, les repaires des brocanteurs de Saint-Ouen et des bouquinistes de l'Institut. Il incorporait à son imagination les vieux textes et n'en éprouvait aucun embarras. Il en pouvait à son gré introduire les personnages dans ses œuvres sans crainte de les usurper. La tradition n'avait point à lui faire peur. Je l'interpellais également sur ce plan. Tout le Bestiaire d'Orphée y passa. L'Enchanteur pourrissant, le monstre « Chapolu », c'était encore lui !

***

Il vaut la peine d'insister. Des juges mal avisés ou mal intentionnés menacent de dénaturer sur ce point les dons et les pouvoirs de cet écrivain plein de superbe.

Chez lui, les rapports du savoir et de l'invention, la part de la découverte et celle de la fidélité n'observent nullement les distances, les roideurs, les ombrages où l'on est accoutumé. Il brasse, emmêle, confond tout, d'un geste naïf et splendide rappelant Gargantua. Aux traditions il attribue une existence si imprévue, si neuve, il les emplit de tant de vie insolente qu'il est hérétique, au moment où il paraît le plus croyant et brûle les idoles à force de les glorifier. Feu d'amour, feu déicide ! Il est machinalement, innocemment iconoclaste, dans une ravissante débauche d'idolâtrie.

Est-il juste, par conséquent, de soutenir qu'Apollinaire soit encombré d'emprunts, de fatras, qu'il soit une « anthologie », une « boutique de brocanteur », qu'il ait trente-six répondants, sans répondre, lui-même,

de quoi que ce soit et que sa seule audace ait consisté à jongler avec les ancêtres, au lieu de les imiter d'une façon correcte et décente ?

Sa pluralité, sa faculté de multiplication spontanée ont supprimé la différence séparant, d'ordinaire, l'inspiration puisée à la vie et celle provenant de la lecture.

Ouvrez-vous, tombeaux ; morts des pinacothèques, morts a soupis derrière les panneaux à secrets, dans les palais, les châteaux et les monastères, voici le porte-clefs féerique qui, son trousseau de toutes les époques à la main, sachant peser sur les plus machiavéliques serrures, vous incite à entrer, de plain-pied, dans le monde moderne, à vous y mêler aux débardeurs, aux mécaniciens, aux roturiers qu'anoblit l'argent, dans leurs automobiles, belles comme des armures féodales, à vous installer dans les grands express internationaux, si polis, à ne faire qu'un avec tous ces gens, jaloux de prérogatives, mais que le train de la civilisation, cruellement, lamine !

Comme on comprend l'amitié qui lia Alfred Jarry et Guillaume Apollinaire et la déférence de celui-ci. Alfred Jarry, trouvère rebelle comme Apollinaire, lui avait montré la voie d'arracher la vie des livres à une perfide piété, de la sauver de la glose glacée des professeurs. On ne rend pas sans risques, les nécrologes au plein air. Il y faut, parfois, quelque nécromancie. Alfred Jarry en sa lutte haineuse contre les cimetières universitaires, ne fut pas également heureux. *Ubu-Roi* conserve une empreinte de collège. Avec Apollinaire c'est la délivrance.

S'il est obligé de recourir au «grand œuvre» pour exorciser les démons et ranimer les livres, il les fait triomphalement bouillir et bouillonner et les morts s'envolent de ses ouvrages, comme des chérubins.

L'esprit de citation, la « lettre » et le « chiffre » d'autrefois ? Bah ! Le classicisme français est traité par lui, comme une sorte d'exotisme, au même titre que l'art nègre et nous attaque par des surprises analogues. Le Moyen-Age, étincelant et touffu accouplant des fleurs et des ténèbres monstrueuses, se présente absolument sur le même pied qu'une forêt vierge de roman américain. De sorte que loin de retrouver les anciens livres dans les œuvres d'Apollinaire, c'est bien plutôt l'image d'Apollinaire que nous ne pouvons plus nous empêcher désormais, de retrouver dans les anciens livres. Ce diable de garçon a réussi à les absorber. Faites-lui ce reproche, puisque vous tenez à lui faire un reproche. Tellement fort et entreprenant est l'ébranlement qu'il a imprimé aux usages !

HENRI HERTZ.

Aquarelle d'Apollinaire pour la couverture du *Poète assassiné*, non exécutée
Le livre fut édité avec un dessin de Cappiello
(appartient à Mme Crotti Duchamp)

LETTRE A FEU APOLLINAIRE[1]

MON CHER GUILLAUME APOLLINAIRE,

Nous sommes tous des solitaires. Nous ne nous rencontrons que dans la douleur ou dans la mort. Nous marchons à part, sanglotons pudiquement dans un nuage — et le monde est loin qui fait du bruit avec de minuscules tambours.

Mais quel vainqueur serait assez grand, pour pouvoir renoncer à son arc-de-triomphe ? Le jour, où la France exultait, où les ciels de Novembre se colorèrent bleu, blanc, rouge, son meilleur poète agonisait derrière une fenêtre grise et mourait. Les morts de quatre années n'admirent point qu'on dansât sur leurs tombes, et la dernière joie, ils l'assassinèrent.

Apollinaire, tu es mort, et la France n'eut pas le temps de te pleurer. Et pourtant, les larmes sont utiles. Si Paris, un jour, était effacé du sol comme les villes ensevelies de l'Asie, ton nom parmi ceux des purs poètes flotterait dans l'histoire.

Tu es un frère de Villon. Tous deux vous avez fait de Paris un paradis toujours perdu. Vous avez élevé la réalité au surréalisme. D'autres poètes chantent Napoléon, la mer ou la pluie douce. Vous, François et Guillaume, vous avez tutoyé les dieux et les filles, vous avez été les heureux musiciens (de Saint-Merry) que suivait le peuple :

Le cortège des femmes long comme un jour sans pain.

Tu as été, poète, Lundi Rue Christiné, et ta vision de cinq minutes devint l'inoubliable portrait d'un monde. Les choses infimes : cheminée de travers, tramway ou branche de lilas, prennent l'importance de montagnes célèbres, dans ta bouche.

« Zone » restera le seul poème initial de ce siècle.

Tu ressembles au Lazare affolé par le jour. Mais après avoir déchiffré l'homme, tu entras plus profondément dans la chair du monde : la pierre et l'étoile se virent récrées par le double rythme du son et de l'image : Calligrammes. Les grappes de coraux se détachèrent de ton ciel : fruits mûrs.

(1) *Publiée dans le numéro de Février* 1919 *des* Weissen Blaetter, *Ivan Goll fut le premier à révéler aux Allemands l'existence de Guillaume Apollinaire, en dehors du* Sturm *qui avait publié des poèmes de lui.*

***

Mais ils n'ont pas lu Hérésiarque, ceux qui doutent que ton âme était fabriquée à Prague, parmi les tables du cimetière juif. Ne nie point que toi aussi tu as été de ceux qui vendirent leur ombre, ou que, pour le moins, tu l'oublias un jour au vestiaire d'un restaurant inconnu.

En outre, tu savais mieux que les autres, que la terre est ronde, qu'elle tourne sous nos pieds suspendus au ciel et que, finalement, nous ne faisons rien d'autre sur terre, que de marcher toujours dans nos propres traces. Tu n'as pas craint l'érudition ; elle ne t'a pas desséché la cervelle. tu as toujours eu, bon vivant kabbalistique, le respect de la sagesse et de ses poussières, et puis ne portais-tu pas ta tête comme un buste de Gœthe ? Tu en étais très fier.

Tu présidas, parce que ta stature le permettait, à des banquets de gourmets, à des collections obscènes, et à cet art cubiste, dont tu fus le prophète.

Les femmes qu'on n'aime plus se rappellent... Elles se blottissent dans le crépuscule comme une ancienne église. Ces femmes renoncent et leurs doigts remueraient pour tresser des couronnes de paille...

Enveloppés de brume glacée des vieillards attendent sans méditer de querelles de bêtes, de chevelures durcies, ces vieillards peuvent mendier sans humilité...

D'autres mendiants se sont usés à la vie... .

Quand tu parlas de Picasso, tu fus le plus pur poète. Tu puisas dans la graine humaine, et la douleur d'être coula comme un flot d'or à travers tes doigts d'ogre. Avec tes doigts d'ogre tu empoignas les comètes par leur chevelure et les forças à embellir la terre.

Ainsi fut créé le monde, et quelque cent mille siècles plus tard la poésie.

Pourquoi es-tu mort, Guillaume Apollinaire ? Est-ce parce qu'aimant beaucoup, aimant trop la guerre, Apollon s'est vengé et a voulu faire de toi Guillaume Marsinaire ?

Il n'y a qu'un crime que le ciel ne pardonne pas, c'est celui des artilleurs qui dérangent les étoiles et faussent l'aube du monde.

Mais tu es mort, seul comme elles.

La mort n'est qu'une caresse.

IVAN GOLL.

(1) # NUIT D'AVRIL : 1915

Le ciel est étoilé par les obus des boches,
La forêt merveilleuse où je vis donne un bal,
La mitrailleuse joue un air à triples croches
Mais avez-vous le mot? eh! oui, le mot fatal :
« Aux créneaux, aux créneaux! laissez-là les pioches! »

Comme un astre éperdu qui cherche ses saisons,
Cœur obus éclaté tu sifflais ta romance * * * * * * *
Nous vous aimons,
ô vie, & nous vous agaçons ———————————

Les obus miaulaient un amour à mourir
– Un amour qui se meurt est plus doux que les autres –
mon souffle nage au fleuve où le sang va tarir,
Les obus miaulaient... entends chanter les nôtres.
Pourpre amour salué par ceux qui vont périr!

Le printemps tout mouillé, la veilleuse l'attaque.
Il pleut, mon âme, il pleut, mais il pleut des yeux morts.
– Ulysse! que de jours pour rentrer dans Ithaque! –

Couche-toi sur la paille & songe un beau remords
qui, pur effet de l'art, soit aphrodisiaque.
Mais, Orgues, aux fétus de la paille où tu dors,
– L'hymne de l'avenir est paradisiaque * * * * * * * *

GUILLAUME APOLLINAIRE LIEUTENANT FRANÇAIS D'INFANTERIE EN CAMPAGNE

METTANT SOUS PRESSE, NOUS APPRENONS QU'APOLLINAIRE, (LIEUTENANT G. DE KOSTROWITZKY) A ÉTÉ ATTEINT, LE 17 MARS, D'UN ÉCLAT D'OBUS A LA TÊTE. LES RENSEIGNEMENTS PERMETTENT D'ESPÉRER QUE LA VIE NE SERAIT PAS EN DANGER N. D. L. R.

LA NUIT D'AVRIL 1915

A L. de C.-C.

(3) Le ciel est étoilé par les obus des Boches
La forêt merveilleuse où je vis donne un bal
La mitrailleuse joue un air à triples-croches
Mais avez-vous le mot
Eh ! oui le mot fatal
Aux créneaux Aux créneaux Laissez là les pioches

Comme un astre éperdu qui cherche ses saisons
Cœur obus éclaté tu sifflais ta romance
Et tes mille soleils ont vidé les caissons
Que les dieux de mes yeux remplissent en silence

Nous vous aimons ô vie et nous vous agaçons

Les obus miaulaient un amour à mourir
Un amour qui se meurt est plus doux que les autres
Mon souffle nage au fleuve où le sang va tarir

Trois états du même poème :

(1) Publié dans *l'Élan.*
(2) Manuscrit appartenant à Fernand Divoire
(3) Texte publié dans *Calligrammes.*
Édition du Mercure de France.

(2)

La Nuit aux Armées

Le ciel est constellé par les obus des Boches
La forêt merveilleuse où je vis donne un bal
La mitrailleuse joue un air à doubles-croches
Mais avez-vous le mot — Mais oui, le mot fatal
— Aux Créneaux, aux Créneaux, laissez là les pioches

*

On sonne Garde A Vous Rentrez dans vos maisons —
Cœur, obus éclaté qui sifflait sa romance
Je ne suis jamais seul avec mes deux caissons
Tous les dieux de mes yeux s'envolent en silence
NOUS vous aimons, ô Vie, et nous vous agaçons

*

Les obus miaulaient un amour à mourir
Les amours qui s'en vont sont plus doux que les autres
Il pleut Bergère il pleut ~~[illegible]~~ et le sang va tarir
Les obus miaulaient Entends chanter les nôtres
Pourpre Amour salué par ceux qui vont périr

*

Le printemps tout mouillé la veilleuse l'Attaque
Il pleut ~~[illegible]~~ il pleut mais il pleut des yeux morts
Ulysse que de jours pour rentrer dans Ithaque
Mais orgues aux fétus de la paille où tu dors
~~[illegible]~~
L'hymne de l'avenir ~~[illegible]~~ est paradisiaque
~~Qu'un effet de l'art soit aphrodisiaque~~

Guillaume Apollinaire

(3)

Les obus miaulaient
Entends chanter les nôtres
Pourpre amour salué par ceux qui vont pér r

Le printemps tout mouillé la veilleuse l'attaque

Il pleut mon âme il pleut mais il pleut des yeux morts

Ulysse que de jours pour rentrer dans Ithaque

Couche-toi sur la paille et songe un beau remords
Qui pur effet de l'art soit aphrodisiaque

Mais
orgues
aux fétus de la paille où tu dors
L'hymne de l'avenir est paradisiaque

Brigadier d'artillerie de campagne

MANIFESTES du Mouvement futuriste

1. - Manifeste du Futurisme (*Publié par le Figaro le 20 Février 1909*) — Marinetti
2. - Tuons le Clair de lune (*Avril 1909*) — Marinetti
3. - Manifeste des Peintres futuristes (*11 Avril 1910*) — Boccioni, Carrà, Russolo, Balla, Severini
4. - Contre Venise passéiste (*27 Avril 1910*) — Marinetti, Boccioni, Carrà, Russolo
5. - Manifeste des Musiciens futuristes (*Mai 1911*) — Pratella
6. - Contre l'Espagne passéiste (*Publié par la revue Prometeo de Madrid - Juin 1911*) — Marinetti
7. - Manifeste de la Femme futuriste (*25 Mars 1912*) — Valentine de Saint-Point
8. - Manifeste technique de la sculpture futuriste (*11 Avril 1912*) — Boccioni
9. - Manifeste technique de la littérature futuriste (*11 Mai 1912*) — Marinetti
10. - Supplément au Manifeste technique de la littérature futuriste (*11 Août 1912*) — Marinetti
11. - Manifeste futuriste de la Luxure (*11 Janvier 1913*) — Valentine de Saint-Point
12. - L'Art des Bruits (*11 Mars 1913*) — Russolo
13. - L'Imagination sans fils et les Mots en liberté (*11 Mai 1913*) — Marinetti
14. - L'Antitradition futuriste (*29 Juin 1913*) — Guillaume Apollinaire

Envoi franco de ces Manifestes contre mandat de 1 fr.

DIRECTION DU MOUVEMENT FUTURISTE : Corso Venezia, 61 MILAN

L'ANTITRADITION FUTURISTE

Manifeste-synthèse

ABAS LEP*ominir* A*liminé* SS*korsusu*
otalo EIS*cramir* ME*nigme*

ce moteur à toutes tendances impressionnisme fauvisme cubisme expressionnisme pathétisme dramatisme orphisme paroxysme DYNAMISME PLASTIQUE MOTS EN LIBERTÉ INVENTION DE MOTS

DESTRUCTION

Pas de regrets

SUPPRESSION DE L'HISTOIRE

Suppression de la douleur poétique
des exotismes snobs
de la copie en art
des syntaxes [illegible]
de l'adjectif
de la ponctuation
de l'harmonie typographique
des temps et personnes des verbes
de l'orchestre
de la forme théâtrale
du sublime artiste
du vers et de la strophe
des maisons
de la critique et de la satire
de l'intrigue dans les récits
de l'ennui

INFINITIF

IN POETÆ MEMORIAM

I

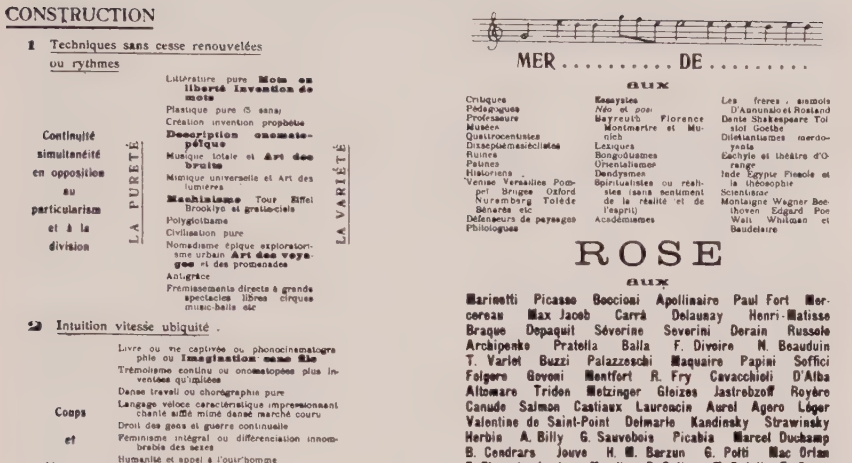
ANTÉDILUVIENNE

Le déluge, soit-il le déluge de Noé ou celui de Deucalion, soit-il cet autre déluge, de tous le plus beau, que la mythologie hindoue relate, et que je m'excuse de ne savoir autrement spécifier ici, est loin d'avoir été ce cataclysme irréprochable, que la prose de Moïse se plaît à nous faire croire.

Le monde, si jeune encore et déjà sali, il ne s'agissait en somme que de le laver à grande eau, de faire disparaître, jusqu'à la dernière, les traces de cette vie vigoureuse et endiablée, que nous, les nouveaux, nous ne pouvons concevoir que dans la sombre jubilation d'une chorégraphie monstrueuse. Mais le Seigneur a-t-il obtenu ce résultat de bonne ménagère, de pompier sage et sans scrupules poétiques ? Certains indices, et le cas Apollinaire entre autres, nous prouvent que non.

Avouons-le sans retard : l'homme qui répondait au nom de Guillaume Apollinaire, n'était qu'un produit antédiluvien, heureusement échappé à l'obtuse colère du Seigneur, et arrivé par ce miracle supra-divin jusqu'à nous.

Il n'était pas le seul à se trouver dans une situation aussi illégale. Les dindons, animaux antédiluviens par excellence, ont échappé eux aussi, par un subterfuge tout apollinairien, au roulement des eaux



meurtrières, et aujourd'hui, plus dignes, plus savants, plus antiques que jamais, ils peuplent pompeusement nos basses-cours, mais les dindons n'ont guère le don de nous intéresser, ils nous répugnent même ; et le poète de *Calligrammes* nous intéresse encore, attendrit notre cœur sensible à la nostalgie, autant que le cœur d'une vieille putain éclaire et orne notre souvenir.

* * *

Je vous demande pardon. Je jugeais opportun de dévoiler, avant tout, les origines obscures de ce tendre poète, qui vit désormais parmi les Muses et se prélasse en leur consolante compagnie.

Trop d'interprétations saugrenues, plus fausses les unes que les autres ont été données des origines de Guillaume Apollinaire. Loin de les renier et de les démentir, il était ravi de les accepter : la vérité aurait fait scandale. Afin de justifier ce côté fragile, délicat, maladif, vulnérable, et, pour tout dire, inactuel qui était en lui — et qu'il était facile de reconnaître, malgré les cent kilos de chair dont se parait sa personne issue de l'époque du lias — on le disait Juif, Polonais, Italien, Monégasque, fils d'un cardinal, d'un chevalier de cape et d'épée, du pape lui-même.

Échappatoires ! Guillaume Apollinaire était né pour tremper dans les eaux tièdes encore du feu originaire. Exilé dans un monde qui n'était pas le sien, il cherchait désespérément son climat et sa pâture parmi les restes épars du paradis antédiluvien, tels que le cubisme, la statuaire nègre et — pourquoi le cacher ? — sa poésie, qui lui était inspirée par les génies insoumis, adversaires espiègles du Dieu des Armées.

Sur son front perpétuellement en sueur, roulait cette même tristesse qui assombrit le front des athlètes forains, qui ennoblissait le crâne des plésiosaures.

Proche parent des dindons, il était lui-même un volatile massif, au vol bas et pénible, doué d'une voix très faible et courte, singulièrement disproportionnée à sa taille, qui était molle et gigantesque.

Et cette voix, quand elle sourdait de sa poitrine herculéenne, il s'étonnait lui-même de l'entendre si chantante et mélodieuse ; il pâlissait de frayeur, regardait sous la table et derrière le lit, dans la crainte que quelque jeune dieu, passager et blagueur, ne s'y fût glissé. Juché au sommet de son perchoir du boulevard Saint-Germain, il pleurait en cachette sa liberté perdue, ce monde majestueux et brillant qu'il ne devait plus revoir.

***

Tel était Guillaume Apollinaire. Il en souffrait. Il ne voulait pas être tel. Il essaya de tricher. Il fit le bon garçon, spécula sur son ingénuité, qui était grande, ainsi qu'il sied à la race heureuse des antédiluviens. Il se blottit entre les jupes de la France, magnifique poule aux œufs d'or. Il loua Racine et blâma les *barbares*. Il offrit sa vie au pays dont il avait adopté le fin langage, se fit donner la croix de la Légion d'Honneur.

Misère ! Écœurée d'assister à cette pitoyable mascarade, la Muse, par une matinée vibrante de fanfares victorieuses, saisit par le bras le malheureux, le grand, le pathétique Guillaume Apollinaire, et, douce, maternelle, le transporta dans un monde plus calme, plus sobre et plus aéré, où la nationalité et l'uniforme académique ne sont point se rigueur.

II

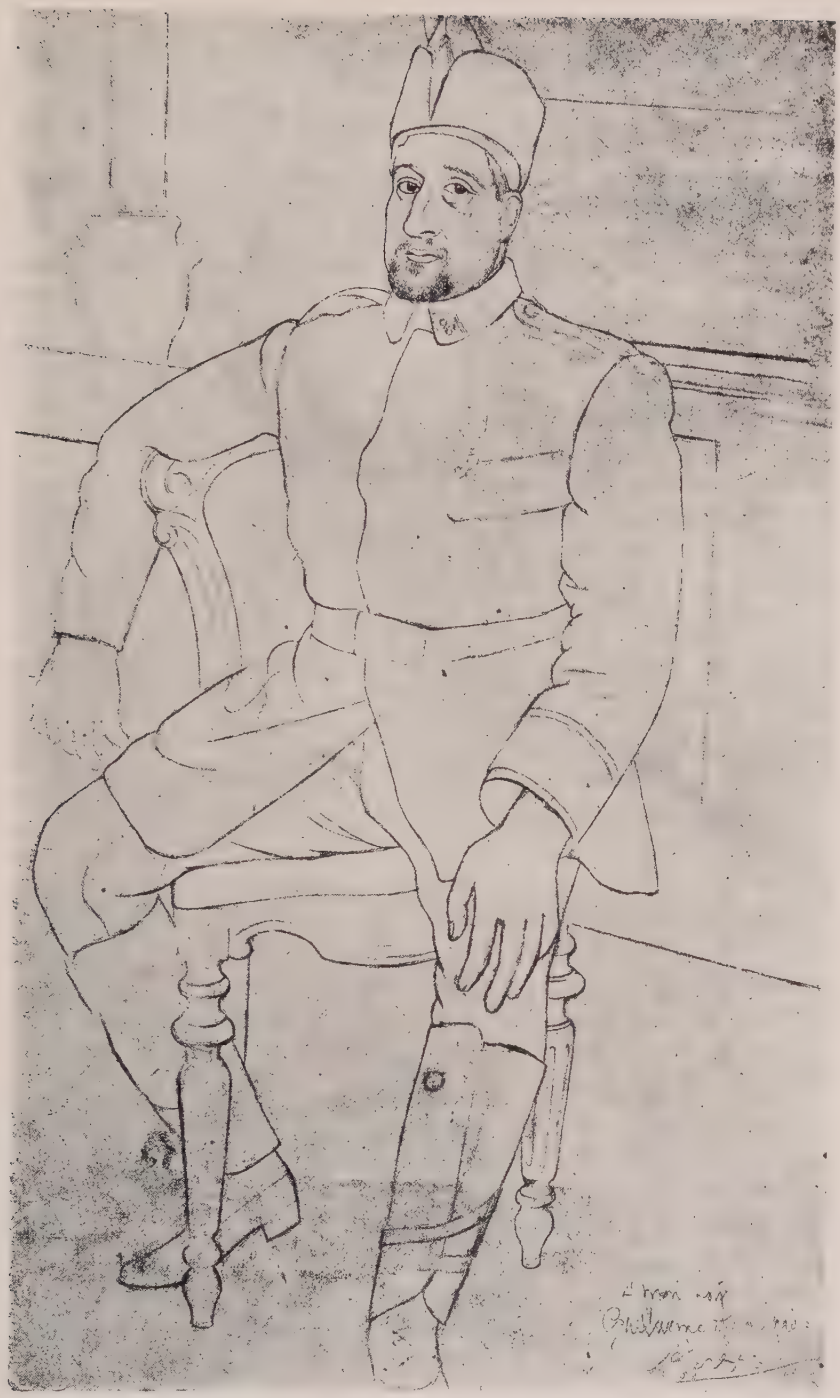
L'ADIEU AU POÈTE

Midi, inerte et silencieux plus que la nuit la plus profonde. Les rues goudronnées fumaient comme les ruisseaux sulfureux du Mont Thabor. Je grimpai ma langue traînant sur le tapis de l'escalier, jusqu'au sommet d'un bâtiment babélique, qui au milieu du boulevard Saint-Germain, rayé de marronniers avares comme des végétations de fer, dressait sa façade extatique dans le ciel assombri par la canicule.

Là-haut en compagnie de Pipe, la chatte électrique, de J. M. dernier rejeton d'une antique dynastie d'Écosse, d'incunables emmaillottés comme des momies d'enfants, d'étoles sacerdotales, d'ex-voto truqués par les antiquaires juifs du marché aux puces, de statues et de toiles cubistes, de clystères du siècle moliéresques, d'idoles congolaises, de narghilés tentaculaires, de lampes votives, d'illustres pots-de-chambre — et des Muses, habitait mon ami Apollinaire : là-haut, capitaine sur la planche de son navire, balancé sur la houle de la ville immense, Guillaume Apollinaire de Kostrowzitky vivait et composait ses chants.

Je tirai le cordon annonciateur. Mon geste éveilla, de l'autre côté de la porte, un joyeux carillon de troupeau qui folâtre dans une prairie généreuse.

Apollinaire était pauvre. C'est pourquoi la sonnette de sa maison



APOLLINAIRE par Picasso

Collection Paul Rosenberg

tintait si claire et si éclatante. Elle témoignait par sa fraîcheur et sa gaîté de cette hospitalité noble, périmée, royale qui dans notre époque, méfiante et hostile comme la masure d'un usurier, ne survit que parmi les poètes.

Le carillon éteint, je croisai les bras dans l'attitude du soldat condamné à être fusillé ; j'attendis immobile, offrant ma poitrine au canon minuscule du vasistas qui, du mur en face, visait mon cœur.

Le guichet gémit en s'ouvrant : lâchement, je fermai les yeux. Dans l'espace d'une seconde, les fastes de ma vie entière défilèrent dans l'ombre de mes paupières. Le guichet gémit une deuxième fois, se referma : sauvé !

Devant une table encombrée de livres, de pots pleins de tabac et de certains objets dénués de toute utilité apparente mais aimables et curieux, Apollinaire, l'œil attentif et la main vigilante, corrigeait les épreuves du *Poète Assassiné*.

Cependant, sous son nez sénatorial, il tétait une de ces petites pipes en plâtre, sur lesquelles les amateurs du tir à la cible exercent leur talent au milieu du brouhaha des foires.

Il était nu. Son épiderme rose se voilait, des lombes jusqu'à mi-cuisse, d'un petit caleçon bleu-ciel, à la mode des baigneurs.

Je lui retrouvai cet aspect massif, mélancolique, cette sombre innocence de la force au repos qui caractérise les lutteurs, quand de la scène le speaker, seul personnage noir parmi ces hommes vêtus de poils et de médailles, présente les champions à la foule sportive qui vibre dans l'obscurité de la salle.

L'amitié véritable se passe aisément de discours explicites et abondants : on dispose, en cette situation gracieuse, d'autres moyens bien plus délicats de s'entendre, de même qu'avec les choses aphones, les plantes, la nature.

Je m'assis, affectant l'oisiveté apparente des gens qui, entraînés aux exercices salutaires de la pensée, ne considèrent pas le négoce comme le seul état moral et nécessaire.

Apollinaire continuait à soigner amoureusement ce fils illustre de sa fantaisie. Il suait et soufflait, tel un pachyderme qui a parcouru d'immenses déserts avant de se pencher sur le miroir bienfaisant d'une source.

Mon ami poussa tout-à-coup un petit cri aigu.

— C'est inouï ! s'écria-t-il, en transperçant de la pointe noire de son calame le mot « merle ». C'est inouï ! La vérole puritaine a infecté jusqu'à nos braves typos, plus candides autrefois que les biches de l'Éden. Ils vous changent les mots ! Et pensez que les grands-pères de ces néo-puritains avaient fait leur apprentissage sur les textes de l'Arétin, du marquis de Sade et de l'abbé Voisenon !

Ayant dit, Apollinaire biffa d'un trait rageur l'*l* du mot « merle », puis il tira jusqu'aux marges de la page une ligne droite, il la termina par un signe mystérieux, semblable au swastika qui symbolise soit une hache à double tranchant, soit une croix crétoise, soit un oiseau qui vole, et à côté il traça un majestueux, héroïque, cambronien *d*.

Mais Apollinaire ne craignait pas les occupations multiples et simultanées : à l'instar du fils de Laërte, Apollinaire était ingénieux et polypragme. Tout en continuant à corriger les épreuves du *Poète Assas-*

siné, il commença à parler de la guerre. Il m'annonça qu'il partait.

— Rien ne vous y oblige. Vous n'êtes pas Français, vous.

— C'est vrai, me répondit-il en souriant, avec ce trouble enfantin qu'il ne réussissait pas à dissimuler chaque fois que la question de sa nationalité entrait en jeu. Mais je m'engage comme volontaire.

Pendant le bref silence qui s'ensuivit, la main grasse d'Apollinaire traça distraitement sur la marge de la page ce petit quatrain :

Le cul
d'Omphale
vaincu
s'affale

M. J., qui jusqu'alors était resté étendu sur le tapis tel un cipaye sur les nattes d'une fumerie d'opium, lentement se leva, laissa errer son monocle sur la feuille de papier ; mais à peine eut-il déchiffré le quatrain qu'il cambra sa taille, bomba sa poitrine, se campa solennel comme un Tirésias, fit briller l'unique dent qui animait les ténèbres de sa bouche caverneuse, et, pointant l'index sur la feuille, il proclama :

— Ceci, messieurs, c'est la dernière « quelconquerie » de Guillaume Apollinaire. Les temps sont mûrs. Le sang coulera dans les rues de la capitale. Douleur et Mort régneront sur le monde. La souffrance frappera à la porte des poètes. Ils se lèveront et chanteront leur chant le plus sublime ; leur âme dilatée embrassera l'humanité meurtrie. Apollinaire ! Apollinaire ! alors seulement tu deviendras poète !

Cela dit, il resta immobile, ravi, le bras levé. Pour le tirer de son extase, le dernier rejeton de l'antique dynastie d'Écosse descendit à la cuisine et en revint avec un flacon de marc. Le prophète en but une longue gorgée et reprit :

— O mes amis, je sens le temps en marche, je vois le ciel s'assombrir sur le Golgotha, je vois pleurer le Fils de l'Homme. Levons-nous, ô amis, devant la Mort qui nous appelle !

— Mais je vous l'ai déjà dit, interrompit Apollinaire, demain je partirai pour Nîmes.

— C'est bien, approuva J. Et vous, Savinio ? vous, *latin sangue gentile* ?... Ah oui ! vous suivrez le sort de l'Italie, l'Italie marchera avec nous, Tittoni l'a promis.

Apollinaire demanda à son tour :

— Et vous, J. ?

J. fixa le néant, puis, une main sur le cœur, répondit solennellement :

— Nous ferons notre devoir !

Tels des conjurés qui à l'orifice d'une hypogée scellent en un serment extrême leur foi dans l'Idée, nous nous serrâmes les mains avec un geste historique.

Ce fut mon dernier adieu au poète Apollinaire. Je ne l'ai plus revu. Mon ami repose maintenant dans cette terre qui n'était pas la sienne, mais à laquelle il voua et son cœur et ses chants et sa vie.

Son fantôme grand et léger comme l'ombre d'une statue, le crâne signé d'un œillet noir ainsi que les mannequins-cibles, vient parfois à ma rencontre, tantôt au milieu d'une place ensoleillée, tantôt la nuit, dans ma chambre de travail ; et de cette voix douce et un peu asthmatique qui, vivant, lui était naturelle, il me parle encore des mystères splendides, du sort de cette femme immortelle qui dort là-haut, parmi les glaces brillantes du pôle.

ALBERTO SAVINIO.

SUR LA MORT DE GUILLAUME APOLLINAIRE

nous ne savons rien

nous ne savions rien de la douleur
la saison amère du froid
creuse de longues traces dans nos muscles
il aurait plutôt aimé la joie de la victoire
sages sous les tristesses calmes en cage
ne pouvoir rien faire
si la neige tombait en haut
si le soleil montait chez nous pendant la nuit
pour nous chauffer
et les arbres pendaient avec leur couronne
— unique pleur —
si les oiseaux étaient parmi nous pour se mirer
dans le lac tranquille au-dessus de nos têtes
ON POURRAIT COMPRENDRE
la mort serait un beau long voyage
et les vacances illimitées de la chair des structures et des os

TRISTAN TZARA

LE DÉPART DE NOTRE JEUNESSE

Je n'ai plus de la guerre que le souvenir d'un brouillard. Peut-être, ceux qui nous suivront, y verront-ils une admirable fable. Elle nous a pris notre jeunesse, elle nous a laissé une ombre insaisissable.

Le jour où j'ai vu Apollinaire étendu sur son lit de mort, j'ai bien senti que nous avions vieilli prématurément.

Ce rire qu'il cachait dans sa main et que j'avais entendu quelques semaines auparavant, ne retentirait plus.

Cette volonté audacieuse qui renouvelait chaque matin le visage des choses et nous imposait la joue de tenter l'inconnu, serait terrassée.

Ce mot « noblesse » qui lui venait si souvent aux lèvres et qui nous émouvait tant, ne serait plus prononcé par lui.

Ah ! nous partons encore pour partir. Mais l'enthousiasme n'illumine plus nos regards. Je ne sais quelle conscience tragique du devoir surveille nos pas. Nous avons encore essayé d'être hommes d'aventure. Un vent d'automne nous a glacés. Nous voilà serviteurs de l'ordre jusqu'au bout. Jusqu'au bout !

Et le chant dernier des *Calligrammes* n'est-il point un testament ? Apollinaire n'a-t-il point prévu notre sort, lorsque le drame qui l'inspirait éclatait dans son cœur ?

GIUSEPPE UNGARETTI

Rome le 25 *Avril* 1924.

Lettres

A

FERNAND FLEURET[1]

1910

Cher ami,

*Voulez-vous m'écrire un petit topo de dix lignes pour la bande qui entourera l'*Hérésiarque et Cie, *et un autre de cinq ou six lignes pour le* prière d'insérer ?

A demain deux heures, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Votre

GUILLAUME APOLLINAIRE

Cher ami,

Vous m'abandonnez et j'en suis très peiné. Et l'Enfer ? j'attends l'ensemble pour le compléter. J'ai presque achevé un essai sur la Littérature sotadique du XIXe à nos jours qui fera partie de l'Introduction.

Je suis peiné de vous voir vous enfoncer dans cette érudition, aimable à la vérité, mais où j'ai dû pénétrer par nécessité, mais où je ne voudrais pas que vous vous perdiez.

Vous savez qu'un livre de vous en prose serait pris, sans aucun doute, chez Stock ? Vous pourriez écrire un roman. Entre temps la poésie où vous excellez, et d'autres travaux littéraires achèveraient de vous faire connaître.

Vous m'en voulez peut-être et pour Curiosa (2) *et pour Crépet* (3).

Pour Curiosa *je ne suis point coupable, mais des circonstances indépendantes de mon vouloir ont empêché jusqu'ici la réalisation de mon projet. Pour Crépet, êtes-vous si peu mon ami que vous preniez parti con-*

(1) Les plus belles lettres d'Apollinaire à Fernand Fleuret sont, depuis plusieurs années, entre les mains de M. Florent Fels, qui les conserve comme un dépôt sacré. M. Fernand Fleuret préférerait qu'elles lui revinssent, parce qu'il aurait plaisir à les relire.

(2) Revue d'art que nous devions faire ensemble pour l'éditeur du *Bestiaire*. Elle n'a jamais vu le jour. Les premiers numéros sont restés manuscrits. J'avais écrit une ballade satirique à ce propos. C'est à quoi Guillaume fait allusion.

(3) Guillaume avait eu un petit différend avec Jacques Crépet, au sujet de la publication du *Carnet* de Baudelaire. Je voulais obtenir de Guillaume qu'il fît des excuses courtoises à Jacques Crépet. J'étais mêlé à cette affaire. Je ne prenais pas parti contre Guillaume, mais j'étais coupable de son étourderie aux yeux de Jacques Crépet.

tre moi dans une affaire, où Baudelaire, semble-t-il, devrait seul être en cause ? Il y a encore, il est vrai, la note Pierre Louÿs (1), *mais vous savez bien que non seulement je n'ai pas voulu vous nuire, mais qu'encore je ne vous ai pas nui. Et même, je vous aurais écarté d'un travail comme celui que vous entrepreniez que je me flatterais de vous avoir rendu service, car j'estime trop votre talent pour croire qu'il se révélera autrement que par des œuvres personnelles. Voilà, mon cher ami, des choses que je vous ai déjà dites, mais que j'ai voulu vous écrire. Vous méritez cette franchise.*

J'ai dîné dimanche chez votre ami Féret et nous avons regretté votre absence. Votre ami est un vrai poète et sa famille est charmante. J'ai passé à Colombes quelques heures délicieuses. J'ai appris à connaître la Demoiselle de Gournay et ses idées poétiques. M. Féret m'a lu quelques morceaux de son Verger des Muses, *œuvre didactique et passionnée, très neuve et pleine d'un grand charme lyrique.*

Je suis votre ami, GUILLAUME APOLLINAIRE

3 *Mars* 1911.

P. S. — Voici quelques billets pour l'Odéon, passez-en à Perceau en lui renouvelant mes amitiés.

G. A.

Mars 1911

Cher ami,

J'ai votre lettre, moi-même je n'irai à l'Odéon que pour vous voir. Toutefois, soyons l'un et l'autre à la Nationale vers 1 *heure. Je serai exact et peut-être n'irons-nous pas à l'*Hypothèse (2).

*Pour l'*Enfer *gardez-vous de trop le nourrir. Il est bon de ménager des victimes, une chanson canadienne dit excellemment :*

Dépasser le but c'est manquer la chose
Tante Rose, Tante Rose,

*Il faut surtout donner des choses nouvelles ou bien résumer ce que l'on savait déjà. Il vaut mieux pour les choses connues s'en tenir aux particularités de l'exemplaire même de l'*Enfer. *Si bien, que la notice de Bonneau est superflue. Mais hâtez-vous, et si j'oublie, souvenez-vous qu'une amnistie récente a effacé tous les délits de presse antérieurs, si bien que les livres en question ne sont plus condamnés.*

*Et Lundi, rappelez-moi de vous reparler du Cézanne. Pour Chorier, Arétin et bien d'autres, il y a des ouvrages en suffisance. Ce qui manque avant tout c'est un historique de l'*Enfer, *une monographie du même, un essai sur la littérature Sotadique à travers les siècles complété par celui que j'ai mis en train sur les livres licencieux du XIX*e *siècle.*

J'ai horreur de votre désenchantement.

Renaissez Fleuret et rimez de beaux poèmes.

Ma main amie, GUILLAUME APOLLINAIRE

(1) Note parue dans l'*Intransigeant*, au sujet des *Œuvres de Sigogne*. Guillaume y disait que mon travail allait rendre jaloux M. Pierre Louys qui travaillait sur le même auteur. J'écrivis à M. Pierre Louys pour lui dire que je n'avais pas inspiré cette note anonyme. C'était la moindre des choses.

(2) *Curiosa*. Voir la lettre précédente.

Avril 1911

Mon Cher Fleuret

Je vous remercie beaucoup d'avoir pensé à moi avant votre départ. Tout cela me sera fort utile, surtout la thèse (1), *s'il est vrai que vous puissiez me la confier. Votre homme de Vincennes* (2) *m'a écrit pour des romans de Chevalerie, j'ai été le trouver et il m'a parlé de beaucoup de choses, sauf des romans de Chevalerie qu'il ignore entièrement. Cet artiste graphique pense que* Roman de chevalerie *est un mot de passe qu'il est bon d'employer quand on écrit à des gens de lettres. Toutefois, il m'a commandé une histoire de France de François Ier à Napoléon le Grand. Pour* Aucassin et Nicolette *il en fera une édition de luxe à cent exemplaires cette année même. Vous voilà satisfait.*

Votre départ, mon cher Fleuret, me cause une grande peine, depuis deux ou trois ans je crois, que nous nous connaissons, vous avez été pour moi un ami parfait, un compagnon charmant et délicat, et parfois un collaborateur dont la collaboration m'honorait infiniment. Je m'étais habitué à vous, à votre talent, à votre conversation nourrie, à votre grâce, et, l'habitude se mêlant de nos affaires, je ne vous montrais pas assez mon affection, ni mon admiration. Trouvez ici un témoignage de l'une et de l'autre et rappelez-vous toujours que vous avez un ami sincère. Je souhaite vivement demeurer en correspondance avec vous. Il se peut même que de loin, nous puissions encore travailler ensemble...

Je ne doute point que vous réussissiez dans ce que vous entreprendrez. N'oubliez pas que je suis de ceux qui mettent vos vers au-dessus de la plupart de ceux que l'on compose aujourd'hui et gardez-moi votre amitié.

Nous vous attendrons mercredi pour déjeuner vers midi et demi.

*La correction des épreuves de l'*Enfer *est un travail fatigant, car la plupart des indications bibliographiques manquent. J'ai tenu encore à signaler les reliures. Bref, j'ai ajouté beaucoup de choses en en retranchant quelques-unes. Cela me prend du temps, et le mien m'est précieux, car je suis pauvre en ce moment, conséquence de mon affaire. Cependant j'ai jugé qu'il était impossible que notre ouvrage parût aussi incomplet que je l'ai trouvé. J'ai réussi à corriger une centaine de pages que j'ai envoyées au Mercure en demandant la seconde. J'aurai fini dans la semaine. Excusez le décousu de cette lettre, venez déjeuner Mercredi et continuez d'être l'ami le plus délicat, le poète le plus charmant, le jeune homme le plus savant, et qu'un jour nous puissions nous promener ensemble comme nous fîmes.*

Mes mains dans les vôtres

GUILLAUME APOLLINAIRE

(1) Thèse de doctorat d'histoire sur la Révolution que nous faisions pour un tiers. Elle était presque achevée quand je la confiai à Guillaume. Il la repassa à René Dalize. Elle n'a jamais été soutenue.

(2) Un certain Lévy, directeur des *Arts-Graphiques*, éditions torcheculatives.

1912

Mon Cher Fernand

*Rassurez-vous, l'*Enfer *va paraître. Léautaud a déjà numéroté les titres. On mettra l'ouvrage en vente à la fin de la semaine. Ecrivez-moi pour savoir ce que vous comptez faire pour le service. N'oubliez pas que nous ne disposerons que d'un très petit nombre d'exemplaires.*

Si la rue de Furstenberg ne s'entend point avec Sansot, que ne proposez-vous (à la rue) un autre ouvrage et que n'écrivez-vous à Chevrel, éditeur magnifique, auprès duquel vous êtes en odeur de sainteté : je suis certain qu'il payera à Sansot ce qu'il faudra pour avoir le livre (Chevrel, 21, *rue de Seine).*

J'ai reçu la visite de Simon Bussy.

*J'ai mis quelques notes dans l'*Intran, *j'avais donné court pour que cela parût vite. Il a fallu attendre longtemps. Expliquez-lui les arcanes de la presse parisienne.*

Je suis fort en peine de moi-même car je gagne fort peu d'argent toujours.

J'ai rencontré Georges Fourest, négresse blonde qui vous admire infiniment.

Ne vous démoralisez point à cause de votre échec aux Variétés et envoyez la pièce (1) *au nouveau théâtre d'Astruc. Je crois que c'est un bon conseil, en tout cas tentez la chance, il faut un grand nombre d'échecs auprès des directeurs pour atteindre un jour au succès auprès du public.*

J'ai vu le Malade Imaginaire, *à Bobino, bien joué et mal prononce. Les imprécations de M. Purgon sonnaient juste et pour ces ouvriers abêtis par leurs croyances en la médecine.*

Je vous écrirai, longuement, bientôt, il faut que je sorte. La nouvelle (2) *des* Marges *était intéressante comme style et très difficile à faire. Tour de force. Je vous aime beaucoup et vous embrasse.*

GUILLAUME APOLLINAIRE

P. S. — Voulez-vous faire parvenir à Madame Réval la lettre ci-jointe, je cède la plume à Marie.

Vous n'êtes pas gentil, je vous ai écrit une grande lettre il y a un mois. Je travaille et je vous aime bien.

MARIE LAURENCIN.

1913

Cher ami,

Je n'ai plus de vos nouvelles. Il est vrai que je suis en retard avec vous. Je dois vous écrire longuement. Je dîne ce soir chez Dufy. Vous vous méprenez sur l'attitude que je désire garder dans les Lettres. L'opinion des écrivains dits de Boulevard ne m'intéresse pas, et j'avoue que je préfère qu'ils me regardent d'un mauvais œil. Néanmoins, vos conseils sont excellents et je tâcherai d'en profiter.

Le mariage m'est difficile en ce moment, je ne suis pas assez riche, le reste à l'avenant. J'ai cessé ma collaboration aux Maîtres de l'Amour. *Je reprends les* Soirées de Paris, *pour en faire l'organe de la rareté. Je songe à vous. Voulez-vous y écrire ? Je voudrais des études et de vos vers,*

(1) L'*Institut Braghetti.*
(2) *Cinéma.*

enfin ce que vous voudrez. Vous savez en quelle estime je vous tiens et à quel point vous serez libre d'écrire sur ce qu'il vous plaira.

Votre ami qui vous aime

APOLLINAIRE

DESSIN D'APOLLINAIRE *(appartient à M. André Rouveyre)*

1913

La Rome des Borgia *n'est pas de moi* (1), *cela est d'ailleurs indiqué dans l'*Introduction. *Je vous l'enverrai bientôt, nonobstant. Remy de Gourmont a pris son exempl.* (2) *sans aucune signature.*

Envoyez 40 *cartes de visite.*

En hâte.

GUILLAUME APOLLINAIRE

Nîmes 20 *Décembre* 1914

Mon Cher Fernand,

Que devenez-vous dans la bagarre où nous sommes tous mêlés ?

Sans doute êtes-vous tranquillement à Mirasol, je sais qu'une maladie de cœur vous interdit tout exercice violent.

Ainsi, en temps de guerre, pouvez-vous cultiver librement les arts de la paix.

J'ai été quatre mois à Nice et n'ai pas trouvé un instant de liberté, soit pour aller au Cap d'Ail, soit pour vous écrire. L'opium d'abord, l'amour ensuite ont pris toutes mes journées et toutes mes nuits. Car je dormais peu.

J'ai passé quatre fois en vue du Cap d'Ail sur la route, mais j'étais pressé et n'ai pu m'arrêter. La dernière fois, il y a une vingtaine de jours, j'étais en voiture et ai demandé au cocher que j'avais pris à Saint-Jean-Cap-Férat s'il connaissait la Villa Mirasol. Il n'a pas su me répondre et j'étais moi-même pressé d'arriver à Menton où l'on m'attend.

Je suis à Nîmes, où je fais de l'équitation et du canon de 75, *me préparant à rejoindre le front, sans doute avant le printemps.*

Me voilà guerrier comme votre Louvigné du Dézert.

Nîmes est une ville mélancolique et huguenote, les monuments antiques y sont en quelque sorte dépaysés au milieu d'une population éminemment antipathique. La campagne que je parcours à cheval est beaucoup mieux. Elle est maigre et sèche comme j'imagine celle de l'Hellade. L'olivier y croît, gage de paix, le laurier y abonde aussi, et il présage la victoire,

Ecrivez-moi, dites-moi par le menu ce que vous faites, mon cher Fernand, écrivez-moi longuement.

Je ne connais personne ici, si vous y connaissez quelqu'un, recommandez-moi à lui.

Je vis à la chambrée avec des charretiers, ça ne me déplaît pas, mais mon esprit aurait parfois besoin de se détendre, surtout, je suis rarement seul et ce manque de solitude me pèse.

Je vous embrasse fraternellement, mon cher Fernand, et vous prie de mettre mes hommages très respectueux aux pieds de votre aimable cousine.

Mes mains dans les vôtres.

GUILLAUME APOLLINAIRE

(1) Elle est de René Dupuis, en littérature René Dalize. Il en est de même de la *Blanche Hermine*, roman pornographique de E. D., paru vers 1880. M. Florent Fels, qui n'a jamais approché Guillaume Apollinaire de moins de 150 mètres, lui attribue ce roman dans les *Images de Paris*.

(2) L'exemplaire de *L'Enfer*.

Café Tortoni, Nîmes, le 16 *Février* 1915

Mon Cher ami,

Je ne vous en veux nullement.
Votre épigramme sur Ripolin (1) *est nuancée comme il convient.*
Perdu parmi neuf cents conducteurs anonymes.
Je suis le charretier du neuf Charroi de Nîmes.
Ecrivez-moi bientôt. J'ai le derrière en sang et suis très fatigué. Nous faisons maintenant 7 heures de cheval par jour.

Votre ami,

GUILLAUME DE KOSTROWITZKY

19 *Avril* 1915

Me voici donc à la guerre, mon cher ami, je suppose que vous avez dû m'écrire à Nîmes, mais on ne m'a pas encore fait suivre ma correspodance, bien que je sois parti la veille de Pâques. J'ai vu depuis bien des choses. J'ai même gagné les premiers galons. Je vous raconterai tout cela. Ecrivez-moi, donnez-moi de vos nouvelles. Toute cette vie est fantastique et c'est plus extraordinaire que je n'aurais cru, surtout les tranchées et les premières impressions du premier obus tout près de soi. Ça vaut la peine d'être vécu. Je vis dans une forêt, hutte en paille et roseaux, boue. Je me porte bien et je vous embrasse fraternellement.

G. DE KOSTROWITZKY.

5 *Mai* 1915

Merci, cher ami, pour les herbes aromatiques, les 2 *citrons, les deux paquets de tabac, les cigares, c'est vraiment très gentil à vous.*
C'est toujours la même chose.
Nuits fantastiques.
Néanmoins, Fernand, j'aspire de toutes les forces de ma poitrine aux beaux jours, espérons qu'ils seront prochains, où l'on mettra en batterie, au trot à contre-pente, et où on pointera avec enthousiasme en collimateur.
Au revoir, mon cher Fernand, soignez-vous bien.

Je vous embrasse bien fraternellement

GUILLAUME APOLLINAIRE

(1) Paul Deschanel. La voici :

Quand parle Ripolin, ce n'est pas qu'il s'envole,
Mais il se bat les flancs en haut du Capitole.

1915

Mon Cher Fleuret,

Dufy m'a envoyé un mouchoir (1). *Je garde l'un et fais servir l'autre à des démarches en vue de la faire vendre ici. Je connaissais le sujet du Charroi de Nîmes, mais j'aurais voulu en connaître un argument succinct. Je suis heureux de vous voir rendre à Homère un hommage mérité. Puissent les Dieux nous ramener au petit café grec dont vous me parlez ; s'il est possible je vous rapporterai le cuir que vous souhaitez. Léonard est un garçon calme et mince qui sort à peine de l'Ecole des Chartes, il est fort cultivé, mais, Nîmois, il est intransigeant lorsqu'il s'agit de la Provence.*

Je crains que votre sorcière ne se soit trompée, du moins en ce qui concerne la durée de la guerre. Je la sens, Fleuret, de 5 *à* 7 *ans. Néanmoins, pour faire plaisir, je diminue ce délai à* 2 *ans.*

Je commence à m'embêter avec une certaine violence et j'aimerais partir le plus vite possible.

Vous ne pouvez vous imaginer ce que la vie peut être ennuyeuse ici. Ennuyeuse à un point inouï.

Quant aux journaux, je ne les lis plus et Moro (2) *peut écrire tout ce qu'il voudra ça, ne m'intéresse pas du tout ; les journaux sont aussi embêtants que Nîmes.*

Ma main très amie.

GUILLAUME APOLLINAIRE

20 *Juillet* 1915

Cher ami,

Renvoyez-moi les bulletins (3), *j'en ai besoin. Inutile de continuer à parler du livre. Je vous dirai un autre jour pourquoi. Vous êtes bien heureux d'avoir des livres par la Sorbonne ; moi, je vis dans un antre creusé sous terre, c'est assez humide. La femme du poilu dont vous parlez a écrit à la Fronde et écrit encore au Petit Victorieux sous le nom de Berthe Mendès, ne confondez pas avec un nom plus connu sinon plus illustre. Je suis dans un des champs de bataille les plus fameux de cette grande guerre. La guerre est décidément une fort belle chose et malgre tous les risques que je cours, les fatigues, le manque absolu d'eau et en somme de tout, puisqu'il faut faire même sa maison et sans outils, je ne suis pas mécontent du tout d'y être venu. Nos étapes à cheval pour venir jusqu'ici ont été fort agréables, quoiqu'on couchait sur le sol sans même dérouler les toiles de tente pour être plus vite prêt en cas d'alerte. Le pays où je suis est un des plus désolés qui soient. Ni eau, ni arbre, ni village, ni rien que la guerre même supra-métallique, architonitruante. Présentez je vous prie mes hommages à votre cousine.*

(1) Imprimé sur soie et représentant les Alliés.
(2) Directeur d'un journal de Nice, où il se distinguait par sa bêtise considérable. Il est mort d'une rupture de barbarisme.
(3) Les notes sur bulletins de la Bibliothèque Nationale qui nous avaient servi pour notre ouvrage sur l'*Enfer*.

Aquarelle d'Apollinaire
(appartenant à M. André Rouveyre)

Donnez-moi donc des nouvelles de Féret et de sa famille et l'adresse de ce poète votre ami.

Remettez-vous vite de votre maladie.

Votre

G. A.

14 *Janvier* 1918

Mon Cher petit Fernand,

Je suis heureux que Duvernois ait fait de lui-même une chose que j'allais demander. Mais il y a plusieurs jours que je ne l'ai vu, et, quand il est venu me voir il y a une huitaine de jours j'étais trop malade (d'une congestion pulmonaire) pour qu'on autorisât les visites.

Venez donc me voir, mon cher Fernand, je suis à la Villa Molière, 57, Boulevard Montmorency. Vous n'aurez qu'à descendre la rue Raynouard, la rue Lafontaine, prendre la rue Poussin et traverser la Villa Montmorency.

C'est la Place qui a exigé que je fusse soigné militairement, sans quoi, j'aurais volontiers évité un dangereux voyage en auto par 40° de fièvre et une température de 7° au-dessous de zéro. J'ai manqué mourir. Heureusement que je suis tombé sur un bon hôpital où on a tout fait pour me sauver et je crois qu'on y a réussi.

Je vous prie, cher Fernand, de me rappeler au souvenir de votre aimable cousine, de mettre mes souhaits respectueux pour 1918 *à ses pieds. Agréez ceux que je forme en votre faveur et me tenez pour votre ami.*

GUILLAUME APOLLINAIRE

Mon Cher Fleuret,

Je suis maintenant aux Colonies (1), *venez m'y voir dans l'après-midi, vous me ferez le plus grand plaisir.*

Mes hommages respectueux aux pieds de votre charmante cousine, et mes mains dans les vôtres.

GUILLAUME APOLLINAIRE

P. S. Je me suis marié le 2 *mai à Saint-Thomas-d'Aquin.*

(1) Au Ministère.

LETTRES A FERNAND DIVOIRE

25 *Avril* 1915

Merci, Mon Cher Fernand, de ton charmant poème en rimes mariées (je le renvoie à Paris à celle qui veut bien me garder les lettres précieuses que je reçois ici) et voici donc selon le désir de notre cher patron la dernière strophe de mon poème, revue et corrigée :

Le printemps tout mouillé, la veilleuse, l'Attaque !...
Il pleut, soldat, il pleut, mais il pleut des yeux morts.
Ulysse, que de jours pour rentrer dans Ythaque !
Mais, Orgues, aux fétus de la paille où tu dors
L'hymne de l'avenir est paradisiaque.

Je te prie, aussi, mon cher Fernand, d'en bien corriger les épreuves. Je suis en ce moment en pleine forêt marécageuse. Le froid reprend, on est dans l'eau dans des huttes de roseaux. Le moral est bon, excellent même. Moi, je suis mieux loti que mes compagnons, d'ailleurs, puisqu'ils sont immobilisés, tandis qu'agent de liaison, je vais et viens soit à pied et aux tranchées, soit à cheval dans les villages ou aux échelons, ou aux différents postes de commandement éparpillés dans les bois ou les hauteurs où sont dissimulés loin les uns des autres les gourbis des officiers souvent très jolis, construits en rondins comme les villages russes.

Ça me procure le plaisir des obus, 174 autour de moi à quelques metres, le jour de mon arrivée, mais n'en ai vu aucun ; le lendemain dans la maison ou j'étais il en est tombé un, j'en ai cassé un verre de champagne, mais non de peur, simplement par un faux mouvement, le 12, 2 obus ont éclaté à 25 pas de moi, j'ai vu cette fois, et pas peur, surtout, probablement parce que mon cheval Loulou n'a pas peur du tout, enfin le 1er à pied allant aux tranchées des fantassins deux 88 autrichiens à 4 pas, couvert de terre, mais pas eu peur du tout, c'est trop rapide.

Ensuite aux premières lignes, le sifflement des balles en petit nombre mais constant, était plus agaçant, mais enfin, pas peur non plus, la seule chose qui m'ait donné le frisson, c'est seul sur une route, un Taube qui me semblait au-dessus de moi et qui a lancé une bombe que j'ai entendu éclater. Ça c'est désagréable. J'entendais le garde à vous tonner dans les villages et nos 75 tiraient sur l'avion, la fumée persistait blanche, en boule, j'avais une impression désagréable de solitude et le ronflement triste me paraissait quelque chose de monstrueux, depuis j'entends avec plaisir les canonnades et comme tout le monde je vais vite chercher la fusée des obus éclatés pour en faire des bagues quand elle est en aluminium. Tu vois on s'embête pas trop, je peux pas te dire où je suis, t'en doute peut-être, sachant ce qu'on y boit parfois mais pas souvent, d'ailleurs. Mes hommages à ta femme, amitiés à tout le monde, Ton

G. A.

Malheureusement aucun exploit à te signaler de ma part, mon vieux !

12 *Juin* 1915

Fernand, dans ton tiroir mes vers ne sont pas mal
Mais demande au patron s'il veut de mon article
Sinon adresse le vers le secteur postal
Où ma vie et mon fort poursuivent leur curricle

Ton

G. APOLLINAIRE

Article sur Mgr. Bezler.

26 *Août* 1915

Les mousses les gazons ont poussé dans les murs
des cagnats des soldats y roulant des jours purs
L'euphorbe verruquées à moins de lait que l'autre
L'araignée à tout prendre est un bien bon apôtre
La lande fit semblant seulement d'en manger
Lavande et lavandière ? ici ! point de danger
Nous nous mangeons du singe en attendant du Boche
Ma foi se pourrait bien que cet instant fût proche
car après la victoire on les convierait bien
En beaux rôtis saignants (Il nous faut tout ou rien)

G. A.

Ainsi s'en va la vie
Mon Fernand sur le front
On a l'âme ravie
Et l'esprit même est prompt.
On tire à la nuit noire,
Le Boche tire au jour
Nous vivons de l'Histoire
~~[illegible]~~
Nous rêvons de l'Amour
Et quand l'obus miaule
On rit toujours plus fort
Tous ceux de ma pieule
Se moquent de la mort

G A

Au revoir, Fernand ! merci de ton ~~[illegible]~~ gentil mot ~~[illegible]~~ et toujours à tout l'intérêt. Souvenirs au patron

3 mai 1915

Tu le sais, mon Fernand, où sommes sans compagne
Et ton esprit subtil perce à jour les secteurs
Je ne regrette pas pas du tout la tour Magne
Et ris dans la forêt avec les Conducteurs

Sachant le mot le soir, je m'en vais pour rire
Jusques au bois factice où sont les gais Servants
Mais pour décrire alors c'est le canon qui tire
Envoyant ses obus précis à tous les vents

Je n'ai reçu tout près que des obus d'Autriche
Et les 77 sont toujours tombés loin
De tous ces lourds oiseaux sinistres on se fiche
Mais on court ramasser les seconds avec soin

Car pour en faire à temps perdu, mon vieux, des bagues
On prend de ces obus tout l'aluminium
Qu'on liment tout le jour en se disant des blagues
Les Servants ~~[illegible]~~ des oeuvres pisques au maximum

LETTRE A PAUL DERMÉE

Mon Cher Dermée, *Mars* 1917

Très bien votre manifeste du Nord-Sud ; nous en avons beaucoup parlé avec Max chez Level, l'autre soir, et notre très chrétien ami a dû vous dire combien nous étions tous d'accord pour l'approuver.

Vous avez eu raison d'insister sur la nécessité d'une prochaine période d'organisation du lyrisme.

Et aussi d'une contrainte intérieure, qui est indispensable à toute poésie, c'est à dire à toute création ; il est juste aussi de ramener « l'étrange magie des mots » à son rôle de moyen poétique.

Tout bien examiné, je crois, en effet qu'il vaut mieux adopter surréalisme que surnaturalisme que j'avais d'abord employé. Surréalisme n'existe pas encore dans les dictionnaires, et il sera plus commode à manier que surnaturalisme déja utilisé par MM. les Philosophes.

J'ai écrit quelques pages là-dessus qui deviendront, soit un article pour le Mercure, soit une préface à un prochain livre.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu mardi ?

Ma main amie

GUILLAUME APOLLINAIRE

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

LES ŒUVRES :

L'Enchanteur pourrisant, in-4°, tiré à 106 exempl. Paris, Kahnveiler 1909, avec bois gravés par André Derain.

Une édition nouvelle de cet ouvrage a été faite par la *N. R. F.*, illustrée de reproductions des bois de l'édition originale en 1921, dans un format réduit, in-8° carré.

L'Hérésiarque et Cie, in-18 jésus, Paris, P. V. Stock, 1910.

Cet ouvrage formé de contes et de nouvelles faillit avoir le prix Goncourt. La réputation faite à l'auteur par une presse et un public stupides lui ravirent, paraît-il, cette fortune.
Ce livre a été réimprimé par MM. Delamain, Boutelleau et Cie.

Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée, poèmes, accompagnés de bois gravés par Raoul Dufy, in-4°, Paris, Deplanche, 1914.

Ces courts poèmes ont été réimprimés avec des reproductions des *bois* de Dufy, dans le format in-12 carré par les *Editions de la Sirène*, 1918.

Les peintres cubistes, petit in-4° avec des portraits et des reproductions ,Paris, Figuière et Cie, 1912.

Cet ouvrage a été réimprimé sans autorisation, paraît-il, par les successeurs de Figuière et Cie. Il est épuisé maintenant.
Le premier titre était : *Méditations esthétiques*, les peintres cubistes.

Alcools, 1898-1913, poèmes avec un portrait de l'auteur, par Pablo Picasso, in-18 jésus. Paris, *Mercure de France*, 1913.

Ces poèmes ont été réimprimés par la *N. R. F.*, en 1920 dans le format in-16 grand jésus.

Case d'Armons, poèmes, in-4°, polygraphié à 25 exempl. sur papier quadrillé. Aux Armées de la République, 1915.

Ces vers, en général patriotiques et guerriers et souvent beaux, ont été réimprimés dans les *Calligrammes*.

Le poète assassiné, in-18 jésus, couverture en couleurs de Capiello, portrait de l'auteur par André Rouveyre. Paris, L'Édition, 1916.

Ce recueil de contes et de nouvelles, dont le premier donne au livre son titre, est épuisé.

Vitam impendere Amori, poèmes, in-8°, tiré à 215 exempl. avec 8 dessins d'André Rouveyre. Paris, *Mercure de France*, 1917.

Les mamelles de Tirésias, drame surréaliste, en deux actes et un prologue, représenté le 24 juin 1917, musique de Germaine Albert-Birot et sept dessins hors texte de Serge Férat, in-8° carré. Paris, Éditions Sic, 1918.

Calligrammes, poèmes de la paix et de la guerre, 1913-1916, avec un portrait de l'auteur par Pablo Picasso, gravé sur bois par R. Jaudon. (Les exemplaires de luxe contiennent un second portrait par Picasso, gravé à l'eau-forte par R. Jaudon). Paris, in-8° coq., *Mercure de France*, 1918.

Cet ouvrage, le plus important d'Apollinaire, est épuisé.

Le Flâneur des deux rives, avec photographie de l'auteur, petit in-8°. Paris, Éditions de la Sirène, 1918. N° 2 de la Collection des Tracts.

Ce petit livre charmant est un recueil d'études parisiennes et de souvenirs. Il est épuisé.

La femme assise, roman, in-16 g. j. Paris N. R. F. 1920.

Ce roman contient les fragments des *Mormons*, un roman de 1910 ou 11, inachevé, que Guillaume Apollinaire adopta à une nouvelle intrigue.

EN COLLABORATION :

La poésie symboliste, en collaboration avec P. N. Roinard et V. E. Michelet, in-18. Paris, l'Édition, 1909.

C'est le recueil des conférences faites au Salon.

L'Enfer de la Bibliothèque Nationale, en collaboration avec Fernand Fleuret et Louis Perceau, in-8°. Paris, Mercure de France, 1912.

La première édition de cet ouvrage sur les livres et les manuscrits licencieux de la Bibliothèque Nationale est épuisée. Il a été réimprimé par la Bibliothèque des Curieux.

La fin de Babylone, roman in-8°, illustré. Paris, l'Édition, 1913.

Ce roman est l'œuvre de René Dalize (René Dupuy), *le plus ancien camarade d'Apollinaire*, André Billy dit qu'Apollinaire n'en écrivit pas une ligne.

Couleurs du temps (Théâtre inédit).

Casanova (Théâtre inédit).

AUTRES ŒUVRES :

Les Trois Don Juan, in-8° illustré. Paris. L'Édition, 1914. *Le Théâtre italien* petit in-8° illustré. Paris. Louis-Michaud, 1910

Ces deux œuvres devaient être considérées par l'auteur comme des travaux de librairie, car il ne les inscrivit pas dans la liste de ses œuvres données en tête du *Flâneur des deux rives*.

Les onze mille verges.

Les exploits d'un jeune Don Juan.

La Rome des Borgia.

Ces ouvrages licencieux édités chez divers éditeurs et la plupart par *L'Edition* ont été étudiés par Florent Fels dans le n° 49 des *Images de Paris*. Ils sont vendus sous le manteau et les éditeurs ne les avouent pas volontiers. La pudibonderie hypocrite de ce temps les livrerait à la justice, dit-on.

La Dame des Hohenzollern, roman inédit et inachevé.

Le manuscrit est à la *Bibliothèque des Curieux*.

COLLABORATION DE GUILLAUME APOLLINAIRE :

Revues : *La plume, Europe Artiste, Le festin d'Esope* (qu'il fonda), *Vers et Prose* (dont il fut secrétaire), *La Phalange, Le Mercure de France* (où il signait une chronique anecdotique), *Les Marges* (où il signa aussi Louise Lalanne de la critique et des vers), *La Revue de Paris et le Champagne, Les Soirées de Paris* (dont il fut un des fondateurs), *Revue des Lettres et des Arts, Poésia* (de Marinetti), *L'Elan, Nord-Sud, Sic, La Nouvelle Revue Française* (qui a publié en 1920 *Couleur du temps*, un poème dramatique).

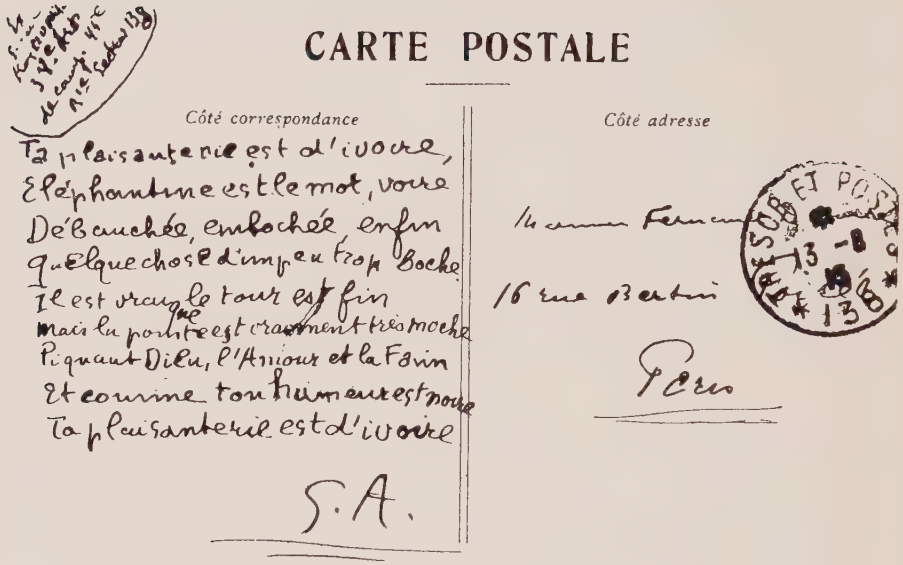
Journaux : *La Démocratie Sociale, Paris-Midi, L'Information, Le Petit-Bleu, L'Intransigeant* (où il fit la chronique des arts), *Excelsior, Le Soleil, Messidor, Paris-Journal, Gil Blas, Le Matin.*

É. R.

Guillaume Apollinaire a écrit des préfaces, des notices et fait des traductions. L'Arétin, Baffo, Sade, Nerciat, d'autres lui ont donné l'occasion de belles pages qui, toutes, ne sauraient être confondues avec ses travaux de librairie. La préface des *Fleurs du Mal* et des poésies de Baudelaire, entreprise par *L'Edition*, ainsi que *Les plus belles pages de l'Arétin (Mercure de France)* lui donnaient quelque fierté.

L'Œuvre libertine des poètes du XIXe Siècle publiée par l'Édition ferme des vers d'Apollinaire sous les pseudonymes de *Germain Amplecas* et de *L'abbé de Thélème*.

Cette bibliographie a été établie par M. Élie Richard et publiée dans *Les Images de Paris*.



CARTE POSTALE

Côté correspondance

Ta plaisanterie est d'ivoire,
Eléphantine est le mot, voire
Débauchée, embochée, enfin
quelque chose d'un peu trop boche
Il est vrai que le tour est fin
mais la pointe est vraiment très moche
Piquant Dieu, l'Amour et la Faim
Et comme ton humeur est noire
Ta plaisanterie est d'ivoire

S. A.

Côté adresse

Mamme Fernand

16 rue Bertin

Paris

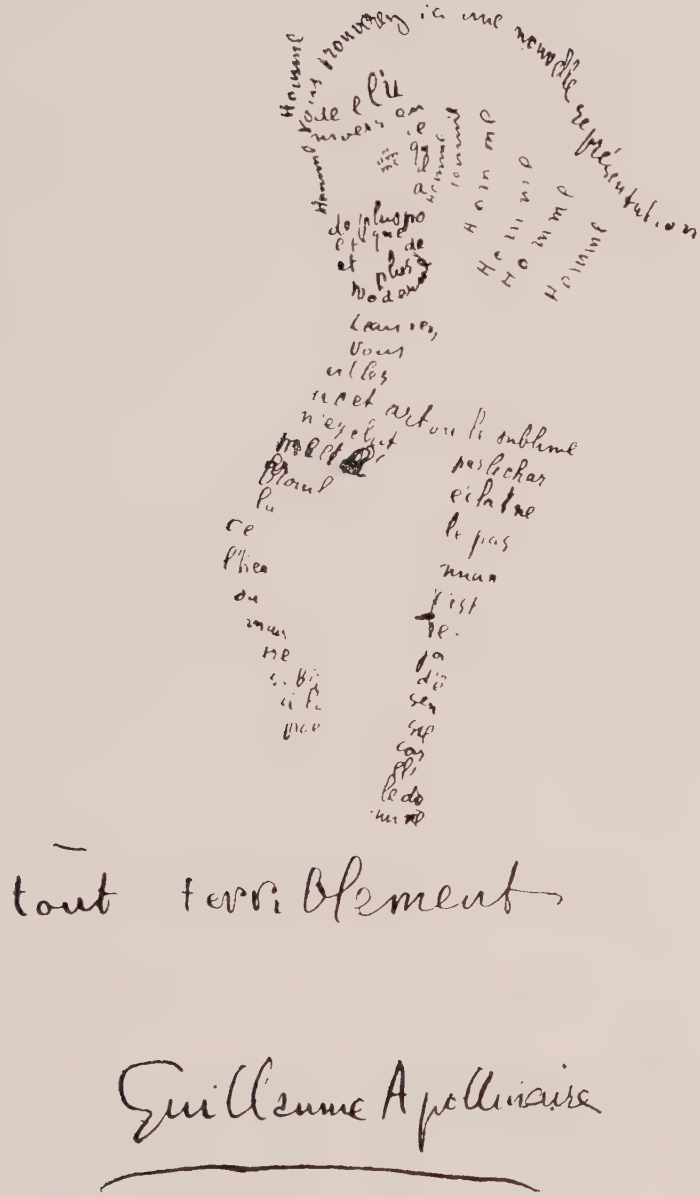
Apollinaire... une amitié. Le regret ou le remords (je ne sais pas) de n'avoir pas été d'accord avec lui devant *Les Mamelles de Tirésias*. *Zones* : le plus nouveau et le plus grand poème de notre époque; le plus nouveau par son dépouillement et ses arrière-plans.

FERNAND DIVOIRE.

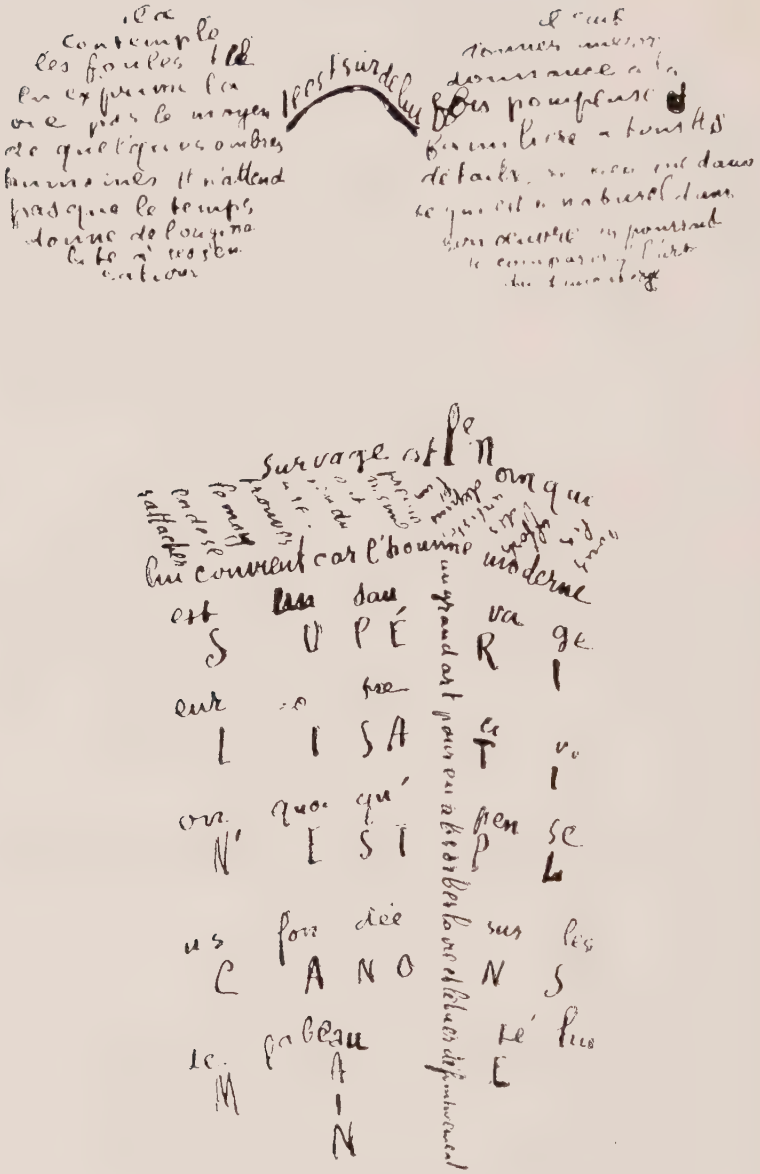
POÈME

(à M. Birot)

Et j'avais vu le titre je suis entré et ça m'a couté 1 *franc*
J'ai vu ça dans le journal
Ils ont pris l'automobile pour Florence
Ils vont à Florence pour leur travail pas pour s'inspirer
A cinq heures le rendez-vous vous convient-il
Chez le dentiste j'ai lu ça
C'est un bol à bouche
Non c'est un bol à cornichons
Alors racontez-moi un peu des histoires de femmes
Ah ! j'en ai connu hier soir une très rigolote
Ethéromane et amie de Monna Delza



Idéogrammes d'Apollinaire pour le catalogue de l'Exposition. Survage et Irène Lagut (1917)



il a
contemplé
les foules tel
en exprime la
vie par le moyen
de quelques ombres
humaines il n'attend
pas que le temps
donne de l'origina-
lité à ses en-
sations

il est sur de lui

il sait
donner mieux
donnance à la
fois pompeuse
familière à tous les
détails, [illegible] dans
ce qui est [illegible] naturel dans
son œuvre [illegible] pourrait
le comparer à l'art
du [illegible]

Survage est le n
on que
lui convient car l'homme moderne

est	un	dau		va	ge
S	U	P É		R	I
eur	o	tre		ci	vo
L	I	S A		T	I
on	quoi	qu'		pen	se
N'	E	S T		P	L
us	fon	dée		sur	les
C	A	N O		N	S
ic	pabeau			té	lui
M	A			E	
	I				
	N				

un grand art pour en absorber la vie et l'élever définitivement

Les montagnes pentes tendres

Les pe

têtes

villes

maintenant

l'attirent

et son souvenir

des

Méditerranée

qui en a tant qui fa

connaît le son

ce peintre est le fils de cette guerre calme et touffue

son oeuvre est un pont chatoyant entre

ce que fut l'art avant la guerre et l'essor magnifique

que emportera les nouveaux peintres

AUSSI BIEN QUE LES CIGALES

gens du midi ne savez pas M
gens du mi creuser que ais
di vous n' vous ne sa vous
avez donc vez pas vous savez
pas regar éclairer ni encore
dé les ciga voir Que vous boire com le jour
les que vous manque-t-il me les ci de gloire
donc pour gales ô se
voir aus gens du mi *c* ra
si bien di gens du *reusez* ce
que les soleil gens qui *voyez bu* lui
ciga devriez savoir *vez pissez* ou
les creuser et voir *comme* vous
aussi bien pour le *les ciga* sau
moins aussi bien *les* rez
que les cigales creu
Eh quoi! vous savez *gens du Midi il faut* ser
boire et ne savez *creuser voir boire* pour
plus pisser utile *pisser aussi bien que* bien
ment comme les *les cigales* sor
cigales LA JOIE *pour chan* tir
ADORABLE *ter com* au
DE LA PAIX *me elles* so
SOLAIRE leil

Le texte de « Calligrammes »
Édition du Mercure.

Guillaume Apollinaire

AUSSI BIEN QUE LES CIGALES

GENS DU MIDI
GENS DU MIDI
VOUS N'AVEZ
DOIVE PAS
REGARDE
LES
CIG
A LES
QUE
vous pouvons
aussi
bien
que
les
ai
qu
les

ne savez
pas creuser
Que vous
Savez pas
Vous éclairez
Ni voir?
Que vous
manque
-t-il donc
du soleil
Gens qui
devriez savoir
creuser et
voir aussi
bien pour le
moins aussi
bien que les
cigales et qui
vous savez boire
et ne savez plus
pisser aussi
utilement
que les
cigales

gens du midi
il faut creuser
voir boire pisser
aussi
bien que
les cigales
pour avoir
le droit de
chanter
comme
elles

Mais
vous
savez
pouvez
boire
comme
les cigales
O gens du
midi gens
creusez
soyez
buvez
pissez
aussi
bien
que
les
cigales
oui
voir
sur
rez
creu
ser
pour
bien
gor
fir
au
so
leil

le pour
allez
enfin
patrie
de de
la
gloi
se
ea
a
lu
oi
voir
sur
rez
creu
ser
pour
bien
gor
fir
au
so
leil

la joie adorable

de la paix solaire

Original appartenant à A. Ozenfant

APOLLINAIRE en 1907 et Madame APOLLINAIRE
sur la terrasse de son appartement, faubourg Saint-Germain, 202

Intransigeant

Nous apprenons avec une peine profonde la mort de l'écrivain Guillaume Apollinaire. Apollinaire a été enlevé par la grippe hier soir à six heures. Il repose dans la chambre rose, sous l'étrange regard des choses aimées. De gros chrysanthèmes blancs jonchent la couche et les dernières bûches se consument dans la cheminée... Une bougie sur la table, jette sa lueur vacillante... L'encrier est là encore ouvert.

Guillaume Apollinaire s'était placé à la tête des novateurs de la littérature et de la peinture. Aucune hardiesse ne lui fut inconnue et il a marqué d'une empreinte profonde et durable nos chercheurs d'art nouveau.

C'était un esprit curieux de tout, une intelligence à la fois primesautière et érudite, c'était surtout un poète, un vrai poète dont bien des poèmes d'*Alcools* sont des chefs-d'œuvre de fantaisie, de rythme et comme des bouquets d'images radieuses. Il écrivait en prose une langue très classique et très pure, certaines pages d'*Hérésiarque et Cie*, son premier volume de prose, témoignent d'une imagination tourmentée, hardie et d'une rare maîtrise de style.

Il avait la facilité d'écrire la plus étonnante. C'était une producteur qui entreprenait mille tâches, qui toutes ne sont pas connues, articles de journaux, traductions, ouvrages d'histoire, notes littéraires...

Depuis 1916, il avait publié le *Poète assassiné*, *Poèmes*, *Vitam Impendere amoris*, et avait donné une pièce de théâtre *Les Mamelles de Tirésias*. On doit jour de lui, à « Art et Liberté » le 24 novembre, une autre pièce, *Couleur du Temps*.

A la déclaration de guerre il s'était engagé dans un régiment d'artillerie ; sur sa demande il passa dans l'infanterie. Officier, il fut grièvement blessé à la tête, à Verdun, il dut subir la trépanation. Il avait reçu la croix de guerre.

Il laisse une jeune femme à laquelle nous présentons toutes nos condoléances.

« Les Treize » Dimanche 10 nov. 1918

L'article paru dans *l'Intransigeant* du 10 novembre 1918, qui annonça le premier la mort du poète.

Une note 1924

L'anniversaire d'Apollinaire

C'est demain le cinquième anniversaire de la mort de Guillaume Apollinaire. Cette date inspire à André Billy, dans les *Nouvelles Littéraires*, des réflexions mélancoliques sur le temps présent : « Depuis ce temps, écrit-il, voyez quel tassement s'est fait, quelle torpeur autour de nous. Il semble que la poésie et l'art soient en suspens, comme s'il avait emporté le philtre dont il les faisait changer sans cesse de formes et se mouvoir. »

Et notre confrère, après avoir défini la « littérature » d'Apollinaire par ces mots : « poésie, art, amitié, cuisine, voyages, érudition, religions, superstitions, journalisme, romans policiers, patriotisme, bravoure, artillerie, guerre, trépanation, maladie, mort... » situe le poète d'*Alcools* au point extrême d'aboutissement du lyrisme romantique. Poste d'honneur et de péril, poste instable, voisinage immédiat de la chute...

Petites Nouvelles

Vous êtes prié d'honorer

la Galerie Paul Guillaume, *de votre présence à l'occasion d'une exposition d'œuvres offertes par les artistes amis et admirateurs* **de Guillaume Apollinaire.**

L'exposition ouverte le lundi 16 Juin, *se terminera le* **mercredi 18 Juin à deux heures très précises,** *par une vente aux enchères à laquelle procédera* **Me A. Bellier, Commissaire-Priseur.**

Le produit de la vente sera intégralement affecté à la prompte exécution du monument funéraire, digne de cette grande mémoire et dont Pablo Picasso a offert le projet.

La carte de la vente pour le monument Apollinaire.

Je t'envoie nouvelles
adresse par le
bulletin
ai été blessé à la
tête le 17

Ton
Guill. Apollinaire

à Chez Jacob
Ambulance
1/55
Secteur 34

Lettre à F. Divoire, par laquelle Apollinaire annonce sa blessure

Anciens Abonnés !

Les Numéros de la Nouvelle Série de l'ESPRIT NOUVEAU étant de même importance et de même prix que les 16 premiers Numéros, la table de conversion parue dans le N° 17 est annulée. Bien entendu les anciens Abonnés recevront la Revue jusqu'à épuisement de leur abonnement.

LA COLLECTION COMPLÈTE

« L'ESPRIT NOUVEAU

se compose des Numéros actuellement parus, N° 1 à N° 17 inclus

Elle coûte à Paris . . . . . 100 fr.

France (franco) . . .	108 fr.	Argent Suisse (franco) . .	36. »
Etranger — . . .	112 »	Hollande — . .	18 flor.

L'ABONNEMENT en cours comprend les N° 18 à 29 inclus

Prix France	70 fr.	Argent Suisse	28 fr.
— Etranger	85 »	Hollande	12 flor.

LE NUMÉRO coûte . . . . . 6 francs

France (franco)	6.50	Argent Suisse	2.20
Etranger —	7.50	Hollande	1 flor.

PREMIÈRE SÉRIE RELIÉE (N° 1 à 12) en un très fort volume, de 2.000 pages, belle reliure toile, fers or fin, tête couleur.

Paris . . . . . 90 fr.

France (franco) . . .	93 fr.	Argent Suisse	31 fr.
Etranger — . . .	100 »	Hollande	14.50 flor.

ÉDITION DE LUXE. Très bel ouvrage sur papier pur fil Lafuma, numéroté de 1 à 100 et marqué du nom du Souscripteur.

Paris . . . . . 150 fr.

France (franco) . . .	153 fr.	Argent Suisse	51 fr.
Etranger — . . .	160 »	Hollande	22.5 flor.

MESSIEURS LES ABONNÉS,
MESSIEURS LES LIBRAIRES

sont priés de bien vouloir libeller leurs chèques ou mandats au nom de la **Librairie Jean Budry & Cie.**

Chèques Postaux | FRANCE : Paris 468.22
SUISSE : II. 12.31
HOLLANDE : La Haye 99.277

DARANTIERE, imp., Dijon. Le Gérant : Jean BUDRY.

PARIS-NICE 1924

LES SIX VOISIN ENGAGÉES DANS PARIS-NICE A LEUR ARRIVÉE A NICE

CLASSEMENT GÉNÉRAL DU CRITÉRIUM PARIS-NICE 1924 (4e CATÉGORIE)

1er	M. ROUGIER	sur	VOISIN	4me	M. J. SALMSON	sur	VOISIN
2me	M. LAMBERJACK	sur	VOISIN	5me	M. BISSON	sur	VOISIN
3me	M. GOSSE DE GORRE	sur	VOISIN	6me	M. MONGIN	sur	VOISIN

SOCIÉTÉ ANONYME DES AÉROPLANES G. VOISIN
36, BOUL. GAMBETTA, ISSY-LES-MOULINEAUX (SEINE)

MAGASIN DE VENTE
63, CHAMPS-ELYSEES, PARIS

R. C. Seine 104.695